This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

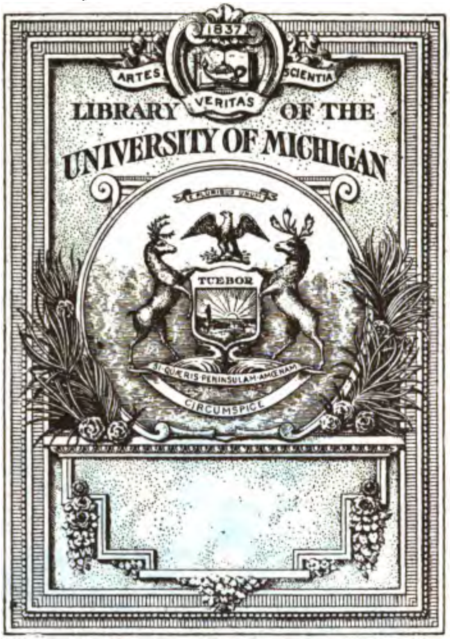
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

FOY EST TOUT
Thomas Philip Earl de Grey,
WREST PARK.

DR
425
.F4
v.2

MÉMOIRES

HISTORIQUES,

POLITIQUES ET GEOGRAPHIQUES

DES VOYAGES

DU COMTE DE Louis François FERRIÈRES-SAUVEBŒUF,

FAITS EN TURQUIE,

EN PERSE ET EN ARABIE,

DEPUIS 1782, JUSQU'EN 1789;

AVEC ses Obſervations ſur la Religion, les Mœurs, le Caractère & le Commerce de ces trois Nations;

SUIVIES de détails très-exacts ſur la Guerre des Turcs avec les deux Cours Impériales, d'Autriche & de Ruſſie; les diſpoſitions des trois Armées, et les réſultats de leurs Campagnes.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, Hôtel de Coëtloſquet, N°. 20.

1790

TABLE DES MATIÈRES.

Contenues dans les Chapitres du Second Volume.

CHAPITRE XXIV. *Description de l'Aderbijane & de Tauris, Capitale de cette Province*, page 2; *celle d'Ardevil*, 4; *du Guiland, de Recht & d'Anzéli*, 5; *du Mazandran, d'Astérabad*, 6; *du Korassan gouverné par le petit-fils de Tamas-Kouli-Kan*, 7; *Mosquée de Méched inaugurée par Cha-Abbas*, Ibid.; *Tapis & Sabres du Korassan les plus renommés de l'Asie*, 8 & 9. *Hérat, le Ségestan*, Ibid.; *le Kandaar*, 10; *Leurs étoffes de Cachemire*, 11. *Le Sablestan, le Mékran*, 12. *Le Kerman, Guèbres qui habitent cette Province*, 14; *leur Religion*, Ibid. *Philosophie d'un Voyageur qui a vu tant de religions différentes*, 15. *Dissertation sur l'Idolâtrie, si elle a réellement existé*, 17; *si enfin la Religion de certains Peuples est un crime & un outrage fait à la Divinité*, 23.

CHAP. XXV. *Royaume d'Ormus soumis par Cha-Abbas; aridité actuelle de cette Isle*, 19 & 20. *Gomrom*, Ibid.; *Mascatte est devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde*, 27;

L'Isle de Kesmich, Congo, Ibid.; Province du Laristan, Laar, sa Capitale, 28. Le Farsistan. Port de Boucher, 29; les Isles de Bareym célèbres par la pêche des perles, 30. Chiras, son vin si renommé, son commerce, ses antiquités, 31. Momie si précieuse pour guérir toutes sortes de ruptures, 32. Ruines de Persépolis, 33. Le Kuchistan; Suze, capitale d'Assuérus, 34. l'Iran-Persan, Hispahan, description de cette capitale de la Perse, 35; son avenue appellée Cherbak, le pont de Julsa, 37; Situation actuelle de ce fauxbourg, 38. Yesd. Trois choses nécessaires au bonheur d'un Persan, 41. Cachan, Kom, tombeaux des rois de Perse, 42. Theyran, 43. Casbin, 44. Sultanie, 45. Hamadan, Kermancha, 46; Antiquité près de cette ville, 48. Autres sur la route d'Ispahan, 49.

CHAP. XXVI. Gouvernement actuel de la Perse & des Provinces, 51. Peine du talion rigoureusement observée, 52. Politesse des Persans, 53; Cause de leur haine contre les Turcs, Ibid.; Fanatisme de leur Religion, 54. Leurs Pélerinages, 55. Kans, titres héréditaires de noblesse, Ibid.; Celui de Mirza, 56. Sobriquet de Têtes rouges que leur donnent les Turcs, Ibid.; Jalousie des Persans, difficulté de voir leurs femmes, 57. Leur Costume dégoûtant & bisarre, 58. Manière dont j'apperçus celles du Séraï d'Alimourat-Kan, 59. Courtisannes de Perse, 60; Leur préjugé religieux, 61. Ce qui annonce l'aisance chez les Persans, Ibid.; Leurs usages domestiques, 62; Les Bains, 63. Vexations contre les Juifs, 64. Indiens, fanatisme de leurs femmes, 65.

Arrivée d'un botaniste françois à Hispahan, 66. *Architecture des Persans*, 67; *Leur manière de faire la guerre*, 68; *Leur artillerie, l'infanterie, la cavalerie*, 69. *Excellence des chevaux Tartares, exemple de leur bonté*, 71. *Avarice des Persans. celle du Gouverneur d'Hispahan*, 73. *Commerce général de la Perse*, 74. *Caravanserais, leur utilité*, 75. *Mon départ d'Hispahan, ruse que j'employai pour obtenir mon passe-port*, 77. *Aventure survenue dans ma route & à quelle occasion*, 78 & 79; *comment je m'en tirai*, 81.

CHAP. XXVII. *Description de Bagdad & de ses environs*, 83. *Utilité du Palmier*, 84. *Titre de Kalife que prend le Pacha de Bagdad*, 85. *Tour de Nemrod*, Ibid.; *Couffa célèbre par le tombeau d'Ali si révéré des Persans*, 86. *Bassora. Utilité d'un consul de France qui soit intelligent*, 88. *Arabes du désert*, 90. *Du prétendu Dromadaire*, 91. *Races des chevaux arabes précieuses suivant leur généalogie*, 92. *Différentes espèces*, Ibid.; *Caractère & mœurs des bons Arabes*, 95. *Leur costume*, Ibid.; *Leur nourriture*, 97. *Leur hospitalité*, 98.

CHAP. XXVIII. *Manière dont les Arabes changent de domicile*, 99. *Leur Gouvernement*, 100. *Façon de penser des Arabes voleurs*, 101. *Prétexte de leurs incursions*, 102. *Fidélité des Arabes, épreuve que j'en fis*, 103. *Ruses employées dans le désert pour éviter les voleurs*, 105. *Manière de traverser le Désert, précautions qu'il faut prendre*, 106. *Vent empoisonné si dangereux dans le désert*, 107. *Manière de l'éviter*, 108. *Eaux minérales*, Ibid.

Animaux du désert, 110. *Beauté du Désert parsemé de fleurs après la saison des pluies*, 112.

CHAP. XXIX. *Détroit de la Mer Rouge, appellé porte de la mort*, 114. *La Mèque. Apologie de Mahomet*, 115. *Esprit de la Religion*, 116. *Croyance des Musulmans*, 117. *Leur Paradis*, Ibid.; *Sévérité du Koran*, 118. *Bonnes œuvres de cette Religion*, 119. *Préceptes utiles*, 120. *Pélérinage de la Méque*, 121. *Croyance des Femmes*, 122. *Pureté des mœurs des Musulmans*, 122. *Beaume de la Méque si précieux*, 123. *Médine, tombeau de Mahomet & de ses trois successeurs, richesses de cette Mosquée, Gouvernement de Médine, Mont Sinaï*, 125.

CHAP. XXX. *L'Isthme de Suez*, 126. *Ancien canal du Nil & de la Mer Rouge*, 127. *Etat présent de l'Ægypte, Limon du Nil*, 128. *Le Kaire, caravanne de la Méque*, 129. *Pyramides*, 130. *Obélisques, Colonne de Sévère*, Ibid.; *Alexandrie, Son Commerce*, 131. *Incendie de sa fameuse Bibliothèque*, 132. *Mœurs plus paisibles parmi les Arabes*, Ibid.; *Tyrannie des Beys. Exactions des Mameluks*, 133. *Habitans des campagnes*, Ibid.; *Servitude des Chrétiens en Ægypte*, 134. *Si ce pays sera jamais soumis à une puissance Européenne*, Ibid.; *Constantinople a son foyer de peste comme l'Ægypte a le sien particulier qui la rend plus dangereuse*, 135. *Ignorance des Médecins sur tout ce qui concerne cette épidémie*, 137. *Motifs qui la rend mortelle aux Européens*, 138.

CHAP. XXXI. *Manière d'établir en Levant & Barbarie des Consuls plus utiles au Commerce, & moins onéreux a l'Etat*, 140. *Leurs appointemens immodérés*, 142.

Faste Consulaire, 143. *Manière de faire les nouvelles élections*, 144. *Police des échelles*, 156. *Friponnerie d'un Drogman*, 147. *Espièglerie d'un Italien faite à un autre Drogman*, 148. *Exactions de celui des Dardanelles*, 149. *Nécessité d'abolir les Drogmans. Manière d'y suppléer sans aucune dépense*, 151. *Collége des interprêtes établi à Constantinople*, 153. *Avantage de remettre l'administration du commerce entre les mains des négocians*, 155. *Injustice d'empêcher les mariages des François lorsqu'ils sont établis au Levant*, 157.

CHAP. XXXII. *Description de la Palestine, celle de Jérusalem*, 159. *Jaffa. Pélerinage de la Terre Sainte*, 160. *Acre*, 161. *Caiffa. Le mont Carmel, Nazareth*, 162. *Sour. l'ancienne Tyr. Seyde, jadis Sydon*, 163. *Damas. Caravanne qui en part pour la Méque*, 165. *Antiquités de Balbek. Son temple du Soleil*, 166. *Ruines de Palmire, leur magnificence*, 167. *Tripoli*, 168. *Cèdres du Mont Liban*, 169. *Maronites, leur secte*, Ibid.; *Requête présentée au Consul de France d'Alep au sujet du divorce*, 170. *Lataquie*, 171. *Cérémonie d'un mariage des Druzes*, 173. *Description de Chypres*, 175. *Usage des Paysans pour éviter les aspics si dangereux dans cette Isle*, 176. *Remède pratiqué pour en guérir la Morsure*, Ibid.; *Vin de Chypres très-renommé*, 177. *Baffa, l'ancienne Paphos, ses ruines*, 178. *Fontaine amoureuse*, Ibid.; *Nicotie, capitale de l'Ile*, 179. *Larnaca, chef-lieu du Commerce*, Ibid.; *Tombeau de Saint-Lazare*, 180. *Saintagouste, son Port*, 181.

CHAP. XXXIII. *Rade d'Alexandrette, intempérie de son Climat*, 183. *Difficulté d'en dessécher les marais*, 184.

Bourg du Beylan, sa situation, Ibid.; *Village de Payas*, 185. *Colonnes de Jonas*, 186. *Route d'Alexandrette à Alep infestées de voleurs*, 187. *Antioche. Antiquités de cette ville, Fleuve & Lac de l'Oronte*, Ibid.; *Séleucie*, 188. *Titre de Patriarche d'Antioche*, 189. *Description d'Alep*, Ibid.; *Son Château, ses Mosquées*, 190. *Jédéide, quartier des Chrétiens*, 191. *Manufactures de cette ville, son Commerce*, 192. *Politesse de ses Habitans*, Ibid.; *Agrémens des Promenades*, 194. *Ssbriquet donné aux Européens*, Ibid.; *Salubrité de l'air du Pays*, 195. *Bouton naturel au climat*, Ibid.; *Pigeons messagers*, 197. *Martaouan, Hospitalité de ses Habitans qui offrent leurs femmes aux étrangers*, 198.

CHAP. XXXIV. *Bir sur l'Euphrate*, 202. *Navigation de ce Fleuve*, 203. *Ourfa révérée à cause du séjour d'Abraham*, Ibid.; *Merdin en proie à toutes les factions des Chrétiens*, 204. *Moyen dont se servit M. l'Evêque de Babylonne pour expulser l'hérésie du siège canonique*, 205. *Mossul, son Commerce*, 206. *Navigation du Tigre*, Ibid.; *Ruines de Ninive*, 207. *Kirsour, plaines d'Arbelles*, 208. *Géziré*, Ibid.; *Diarbekir, chef-lieu de l'ancienne Mésopotamie*, 209. *Ses Mines*, Ibi.; *Tocat, son commerce*, 210. *Sivas, résidence du Pacha*, 211. *Cérisonte*, Ibid.; *Pays des Amazones*, Ibid.; *Synope, patrie de Diogène*, 212. *Angora, son Commerce*, 213. *Ses belles chèvres*, 214. *Konia, ancien séjour des Sultans*, Ibid.; *Fôrets de Caramanie exposées plusieurs fois à de grands incendies*, 215. *Adena, coutume de ses Habitans qui campent l'été dans les fôrets voi-*

fines, 216. *Satalie*, 217. *L'Isle de Rhodes*, *sa célébrité*, Ibid.

CHAP. XXXV. *L'Isle de Candie*, *l'ancienne Crète*, 218. *Son Labyrinthe*, Ibid.; *Le mont Ida*, 219. *Manière, dont la République de Venise se rappelle tous les ans la perte de Candie, de Chypres & de la Morée*, Ibid.; *Candie, capitale de l'Isle*, 200. *La Cannée*, 221. *Retimo*, *Rade de la Sude*, 222. *Forbans qui infestent l'Archipel*, 223. *Manière de les réprimer*, 224. *Cérigo, jadis l'isle de Cythère*, *le Milo*, *ses bains d'eaux chaudes*, 226. *L'Argentière*, *aménité de ses habitantes*, 227. *Paros*, *fameuse par son beau marbre*, 228. *Antiparos*, *remarquable par sa grote*, Ibid.; *Naxos*, *sa fertilité*, 229. *Samos produit d'excellent vin*, 230. *Patmos célèbre par l'exil de Saint-Jean qui y composa l'Apocalypse*, Ibid.; *Ruines d'Ephèse*, Ibid.; *Scala nova*, 232. *Corouchesmé rade où fut brulée l'Escadre Turque dans la dernière guerre*, Ibid.; *Smyrne*, Ibid.; *Description de cette ville la plus agréable & la plus riche du Levant*, 233.

CHAP. XXXVI. *L'Isle de Scio*, 235. *Son mastic si recherché*, 236. *Arbre qui le produit*, Ibid.; *Délos*, 238. *Syra*, *Miconi*, *mœurs de ses Habitans*, 239. *Tine*, *ce qu'il y a de remarquable*, 240. *Métélin*, *caractère de ses Peuples*, 241. *Ténédos renommée lors du Siège de Troie*, Ibid.; *Pays de l'ancienne Troye*, 242. *Découvertes du comte de Choiseul-Gouffier faites dans la Troade*, 243.

CHAP. XXXVII. *Détroit de l'Héleſpont*, 244. *Châteaux des Dardanelles, leur artillerie monſtrueuſe*, 245. *Galipoli*, 246. *Mer de Marmara*, 247. *Burſe, le mont Olympe*, Ibid.; *Commerce de cette ville, ſes bains*, 248. *Iſles des Princes, Filivri*, Ibid.; *Rodoſto, Andrinople*, 249. *Plaines de la Thrace, Philipopolis, ſon commerce*, 250. *Bulgares, mœurs paiſibles de ces peuples*, 251. *Déſaſtre de cette Province*, 252. *Bazargic*, Ibid.; *Sophie, Anecdote du ſéjour qu'y fit le grand Viſir*, 253.

CHAP. XXXVIII. *Salonique, chef-lieu de la Macédoine*, 256. *Négrepont*, 257. *La Livadie*, Ibid.; *Athènes, magnificence qu'on y admire encore*, 258. *Défaut des Gravures du voyage pittoreſque*, 259. *La Morée, Coron & Modon, Naples de Romanie & de Malvoiſie*, Ibid.; *Lâcheté de leurs Habitans*, 260. *Les Iſles des Cervi, repaires des Forbans*, Ibid.; *Tour comique joué par un de ces pirates, au commandant d'une frégate françoiſe*, 261. *Iſles du Zante, de Céphalonie, & d'Itaque*, 262. *Corfou, boulevard de Veniſe*, 263. *L'Albanie, faction du Pacha de Scudari*, 264. *Tentatives infructueuſes de quelques officiers de l'Empereur*, Ibid.; *Valeur des Albanois*, 265. *Raguſe. Exiſtence précaire de cette République*, Ibid.

CHAP. XXXIX. *La Dalmatie. Projets d'arrangemens entre Veniſe & la maiſon d'Autriche*, 267. *Moſtar, capitale de ce Pays*, 268. *Boſnie, Boſnaſerai, chef-lieu de cette Province*, Ibid. *Mauvaiſes diſpoſitions de l'armée*

Autrichienne dans la première campagne, 269. *Succès de la dernière dirigée par le général Laudon*, 270. *Prise de Belgrade & de Symandrie*, 271. *Description de la Servie*, 272. *Belgrade en est la capitale*, 273. *Habitations restées au pouvoir des Autrichiens*, 274. *Vidin*, Ibid. ; *L'isle murée*, *Nicople*, 275. *Principauté de Valachie*, 276. *Bukrest, capitale de cette province*, Ibid. ; *Combinaison des intérêts communs des deux cours alliées*, 277. *Conquête de la Moldavie*, Ibid. ; *Yassi, capitale de cette principauté*, 278. *Bessarabie, prise de Bender & d'Akerman*, Ibid. ; *Désavantages de l'armée turque, projets de sa hautesse*, 279.

CHAP. XL. *Situation critique de l'empire Ottoman*, 280. *S'il est injuste de le chasser de la Grèce*, Ibid. ; *Les succès des Turcs, lorsqu'ils étoient conquérans, comparés avec ceux des deux cours impériales*, 281. *Motion qu'on devroit faire pour abolir l'esclavage en Turquie*, 282. *Intérêts général de l'Europe, état politique de certaines puissances*, 283. *Préparatifs de guerre en Prusse & en Bohême*, 284. *Propositions de paix faites par les Turcs*, 285. *Mauvais procédés de la cour de France envers les Ottomans*, 286. *Liberté de l'envoyé de Russie*, Ibid. ; *Vaisseaux François entrés dans la Mer noire*, 288.

CHAP. XLI. *Négociations de paix entamées en Moldavie*, 289. *Blocus d'Orsova*, 290. *Cruauté des Turcs envers leurs prisonniers, évasion du chevalier Lombard*, 291. *Quelles sont les puissances qui voudroient interposer leur crédit pour faire la paix des Turcs*, 293.

Injustice faite à M. de Brintano, officier françois, 294. *Insulte que lui fait à Constantinople le comte de Choiseul-Gouffier, ses suites*, 295. *Fermeté de l'Empereur en traitant de la paix*, 297. *Conseils pernicieux aux Ottomans*, Ibid. *Dangers d'une nouvelle campagne qui paroît inévitable*, 298. *Rivalité entre les deux Cours Impériales*, Ibid.; *Assan-Pacha est fait grand Visir*, 299. *Impolitique des Turcs*, 300. *Rappel d'Youssef Pacha à la tête d'une armée*, Ibid.; *Derniers malheurs réservés aux Ottomans*, 301. *Vœux inutiles, leur avenir*, 302. *Servitude des Grecs & des Arméniens*, 302. *Conclusion*, 303.

Fin de la Table.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

HISTORIQUES, POLITIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

DES VOYAGES

DU Cte. DE FERRIÈRES-SAUVEBŒUF,

FAITS EN TURQUIE, EN PERSE ET EN ARABIE.

CHAPITRE XXIV.

De la situation actuelle de la Perse ; Administration particulière de ses Provinces ; Description de leurs Villes principales ; Commerce de leurs Habitans ; Religion des Guèbres, avec une analyse sur celles de tous les Peuples.

La Perse étoit autrefois divisée en plusieurs grandes provinces conquises par ses rois, & d'autres n'étoient que tributaires pour arrondir celles qui leur étoient naturellement soumises.

Pour décrire aujourd'hui la ſituation de ce royaume partagé en autant de ſouverainetés qu'il y a de gouvernemens, je me bornerai à faire l'analyſe des pays qui furent ſoumis à la race royale des Séphis, & je ne parlerai que des villes dont les habitans font des vœux pour le retour de la monarchie, & ſe glorifient encore du nom de Perſans.

J'ai déja parlé de la province *Dérivan*, de la *Georgie*, du *Dagueſtan*, & du *Chirwan*, gouvernés par leurs princes reſpectifs.

L'*Aderbijane* fait partie de la *Médie*; & *Tauris*, ſa Capitale, paſſe pour être l'ancienne *Hecbatanne*; c'eſt un des meilleurs pays de toute la Perſe; un climat heureux, & un ſol fertile par l'induſtrie des habitans, en ont fait une riche province; elle eſt ſous la domination d'Acmhet Kan de Koi qui tient un lieutenant-général à *Tauris*. Cette ville, tant de fois ruinée par les tremblemens de terre, en avoit éprouvé dernièrement une ſe-

couſſe terrible qui faillit à l'enſevelir ſous ſes décombres.

Il s'y fait un commerce immenſe de ſoie; ſes manufactures ſont très-renommées, & occupent un grand nombre d'ouvriers : l'abord continuel des Turcs, des Géorgiens & des Curdes, en fait une ville très-peuplée; ſes marchés ſont bien entretenus, & les boutiques ſont abondamment pourvues en tout genre, on y prépare une grande quantité de peaux de chagrin dont les Perſans ſe ſervent pour leurs ſouliers. *Tauris* eſt remarquable par ſes belles moſquées couvertes de briques verniſſées; l'albâtre, commun dans les environs, n'y eſt pas épargné & en fait l'ornement précieux.

Le terroir y eſt bien cultivé, & on y cueille les meilleurs fruits de toute la Perſe; les pêches, & tous les fruits à noyaux, y ſont d'une merveilleuſe beauté : l'*Aderbijanne* étoit entrecoupée de pluſieurs canaux, dont pluſieurs ont été ruinés par l'abandon, ou les guerres civiles,

car c'eſt un moyen d'affoiblir ſon ennemi en Perſe, lorſqu'on détourne les canaux deſtinés à conduire l'eau des rivières jusqu'à plus de vingt lieues dans des campagnes immenſes qui ſeroient ſtériles, ſans la précaution que les Perſans ont de les arroſer tous les ſoirs après le coucher du ſoleil. Un cheval ou un bœuf fait tourner une grande roue garnie de pots de terre qui ſe rempliſſent & ſe vuident à meſure dans un baſſin qui eſt au niveau des terres qui en ont beſoin; la culture en eſt ſi bien ordonnée, que leurs champs ſont auſſi ſoignés que nos potagers.

Ardevil eſt une ville aſſez grande; ſes habitans voient arriver tous les jours les Perſans dévots qui viennent en foule porter leurs hommages & leurs offrandes aux ſépultures de pluſieurs rois de Perſe qui ont laiſſé leur mémoire en vénération. Les marchands y abondent de toutes parts, & il s'y fait un grand commerce en ſoiries; *Ardevil* a un gouverneur particulier ſoumis à celui de l'*Aderbijanne*.

Le *Guiland*, voiſin de la Mer Caſpienne, ſeroit un pays fort agréable, ſi des eaux mal-ſaines, croupies dans la plupart des vallons, n'entretenoient pas continuellement le germe des maladies épidémiques ſi terribles à ſes habitans; ils profitent de ce local dangereux pour faire d'abondantes récoltes de riz, qui fait preſque toute leur nourriture.

Adiatkan gouverne le *Guiland*, il fait ſa réſidence à *Recht* qui eſt aſſez bien peuplée; les environs ſont remplis de mûriers, & fourniſſent la plus belle ſoie de Perſe; il y a pluſieurs familles d'Arméniens, reſtes infortunés de celles que Cha-Abbas arracha de leur patrie, pour les tranſporter dans cette Province, où la plupart furent la victime du mauvais climat.

Les Ruſſes cultivent, depuis long-temps, l'amitié d'Adiatkan; le port d'*Anzèli*, ſur la Mer Caſpienne, à huit lieues de *Recht*, leur ſert d'entrepôt pour les marchandiſes de l'Inde & celles de la

Perſe, ils y ont un conſul & pluſieurs maiſons de commerce; les vaiſſeaux Ruſſes y viennent d'*Aſtrakan* par le *Volga*, ils prennent des rhubarbes, de la manne, du ſéné, & des ſoies, en échange de leurs draps groſſiers, ou des fourures en uſage dans les provinces ſeptentrionales, & que les chaleurs exceſſives rendent inutiles dans les autres parties de la Perſe.

Le *Mazandran* eſt au ſud de la Mer Caſpienne; les ancêtres de l'eunuque Méhémet-Kan, qui vient de bouleverſer la Perſe, étoient, depuis plus d'un ſiècle, les gouverneurs de cette province, qui eſt l'ancienne Hircanie. *Aſterabad*, ſa Capitale, eſt d'une grande importance par ſes fortifications qui, ſuivant l'uſage du pays, en font une place forte.

Le *Mazandran* a beaucoup de marais qui cauſent des maladies pendant les chaleurs de l'été; il eſt entrecoupé de montagnes, les plaines y ſont fertiles; mais la population y eſt peu nombreuſe, les habitans ſont induſtrieux, & font,

depuis quelques années, un commerce assez étendu avec les Russes, à qui Méhémet-Kan a cédé un port près d'*Asterabad*.

Le *Korassan*, situé entre la Mer Caspienne & la Tartarie, est gouverné par Charoc-Cha, c'est le fruit de l'union de la fille de l'empereur de l'Inde avec le fils de Nadir-Cha. Ce père, cruel & méfiant, lui fit crever les yeux dans son bas âge. Aidé par la bravoure de son fils aîné, Nasrola Mirsa, ce vieillard aveugle, règne avec sagesse, & s'est conservé cette portion de l'héritage de son grand-père.

Méched est la capitale du *Korassan*. Cha-Abbas voulant obvier à l'exportation d'argent, causée par le pélerinage que les Persans vont faire au tombeau d'Ali, près de *Bagdad*, imagina de consacrer à *Méched* une magnifique mosquée où fût déposé, avec beaucoup d'appareil, le corps d'*Iman Reza*, très-révéré dans toute la Perse, & un pied du vénérable chameau de Mahomet. En vain Cha-Abbas

s'imposa-t-il, & à ses successeurs, d'aller une fois visiter *Méched ;* cette Mosquée n'en fut guère plus fréquentée, & tous les dévots n'en prirent pas moins la route de *Bagdad*.

Le *Korassan* est un excellent pays, connu jadis sous le nom de *Bactrianne*, où fuyoit Darius après sa défaite par Alexandre ; il produit, en abondance, tout ce qui est nécessaire à la vie ; on en tire beaucoup d'indigo, des galles, & d'assez bonne cochenille. Les habitans sont francs & généreux, j'en citerai un exemple qui m'apprit à les connoître. Les Turcmènes, peuples du *Tur-Kestan*, d'où se fit autrefois l'émigration des Turcs, conservent encore leurs mœurs; errans & bergers, ils habitent une partie du *Korassan*, qui fournit d'abondans pâturages à leurs troupeaux. Les plus beaux tapis de Perse sont fabriqués dans le *Korassan*, il s'y en fait d'un tissu à fond d'or qui sont magnifiques & d'un prix immense.

Une trempe d'acier précieux diſtingue les ſabres de cette province ; une lame coûte juſqu'à mille tomans, qui ſont près de trente mille livres ; elles ſont très-recherchées des Perſans qui les priſent, plus ou moins, à raiſon de leur ancienneté ; la plus ſolide armure, & la meilleure cotte de maille, en uſage à la guerre, ne peut réſiſter à leur tranchant.

Hérat, ſeconde ville du *Koraſſan*, fut dévaſtée par les Aguhans qui l'évacuèrent aux approches de *Nadir-Cha* ; depuis ce tems, elle eſt de peu d'importance, & n'a d'autre reſſource que le paſſage continuel des caravannes qui vont ou viennent du *Kandahar* & de l'Inde.

Le *Ségeſtan* eſt une des grandes Provinces de Perſe, Ali-Achmet-Kan la gouverne, & fait ſa réſidence dans une ville de même nom, qui eſt le chef-lieu de ce vaſte pays, habité par un grand nombre d'Aguhans & de Turcmènes qui, toujours errans & vagabonds, en conduiſant leurs troupeaux, dépouillent les

caravannes, & ſe rendent redoutables aux villes dont ils approchent le territoire. Les peuples naturels du *Ségeſtan* ont en horreur ces Etrangers indociles, & leur diſputent, à main armée, les pâturages qu'ils recherchent ſucceſſivement dans les différens cantons.

Kandaar eſt la Capitale du pays des Aguhans, ſituée au milieu de montagnes inacceſſibles; elle paſſe, depuis longtems, pour la meilleure place de guerre de toute l'Aſie. Témour-Cha eſt le ſouverain de cette nation guerrière, que Nadir-Cha eut tant de peine à ſoumettre, après l'avoir expulſé d'*Hiſpahan*, où elle étoit venu renverſer le trône des Séphis. Les Aguhans vivent en hordes comme les Tartares, ſont naturellement portés au brigandage, & l'exercent dans tous les pays voiſins; vaincus ſans être ſoumis, ils ont toujours ſecoué le joug des conquérans qui les ont en vain reſſerré dans leurs montagnes.

Témour-Cha étend ſa puiſſance au-delà

du fleuve *Indus*, & la belle province de *Cachemire* eſt ſoumiſe à ſes loix, c'eſt de-là que viennent les beaux chals, étoffes précieuſes peu connues en Europe, mais qui ſont d'un grand luxe chez tous les peuples de l'Aſie.

Les laines de *Cachemire* ſont les plus belles du monde, plus fines que la ſoie; on en fait les chals qui ſervent de ceinture ou de turban; les femmes s'en habillent, & les préfèrent aux plus riches brocards. Une ſimple pièce, de quatre aulnes de long ſur une de large, vaut au-delà de cent louis quand elle eſt parſemée de fleurs. Les chals ſont plus beaux quand on s'en eſt ſervi quelque temps, ils perdent leur velouté; & prenant plus de luſtre, ils ſont d'une meilleure apparence; & ceux qui en ont fait uſage dans le pays pendant une ou deux années, les revendent en Perſe ou dans l'Inde au même prix qu'ils les avoient acheté.

La majeure partie du commerce des Perſans avec les Indiens ſe fait par la

voie de *Kandaar ;* des caravannes nombreuſes qui y paſſent ſucceſſivement, paient une douane perçue ſuivant les marchandiſes. Témour-Cha fournit des eſcortes pour aſſurer leur marche, & les protéger contre les Aguhans qui reſpectent peu ſes ordres, quand ils peuvent intercepter les caravannes dans les défilés de leurs montagnes.

Le *Sableſtan* ſe termine au fleuve *Indus ;* ce pays eſt peu connu, ſes peuples habitent des déſerts où ils mènent une vie à-peu-près ſemblable à celle des Arabes, ils ſont preſque toujours en guerre avec les Aguhans ; & Mirſa-Huſſein-Kan, leur chef, qui réſide à *Véyen*, les a plus d'une fois pourſuivi juſqu'aux portes de *Kandaar.*

Le *Mécran*, ſitué ſur la mer de l'Inde, eſt preſque inhabitable, tant par rapport à ſes déſerts immenſes dépourvus d'eau, qu'à cauſe des chaleurs exceſſives & de l'intempérie du climat. Ses peuples ſont peu civiliſés ; leur Capitale, qui porte le nom du pays, eſt peu éloignée de la mer ;

le commerce y eſt peu conſéquent, par la crainte de Pirates qui déſolent ſes côtes; Ali Méhémet-Kan gouverne le *Mécran*, & fait ſa réſidence ordinaire près du port de *Guadel* le plus fréquenté de cette Province.

Le *Kerman* s'étend juſqu'au golfe de *Ormus*, & forme un excellent pays; ſes habitans ſont laborieux & font un grand commerce de leurs laines, les plus belles de la Perſe; on y imite aſſez bien les chals de *Cachemire*, mais ils n'ont pas le même moëleux.

Agi Huſſein-Kan fait ſon ſéjour à *Kerman* qui eſt la principale ville de ſa province, dont la partie inférieure s'avance juſqu'à *Ormus*, à l'entrée du golfe perſique, & s'appelle le *Mogoſtan*; la rareté des eaux rend peu habitables ſes côtes, où il n'y a que des ances peu ſûres. L'eſprit pacifique de ce gouverneur lui a fait prendre une part aſſez indirecte aux troubles qui ont affligé récemment la Perſe. Sa Capitale eſt aſſez bien

habitée, les Juifs y font un grand négoce; & les *Guiahours*, que nous appellons Guèbres, ont toute la liberté d'y vaquer à leur culte.

Les Persans, n'ignorant pas que c'étoit la religion de leurs ancêtres, la tolèrent autant qu'ils la méprisent; & le nom de *Guiahours* sert également à désigner les Chrétiens que les Musulmans traitent d'idolâtres, à cause du culte des images.

Les Guèbres reconnoissent un seul Être Suprême, & le feu sacré qu'ils révèrent n'est qu'en mémoire d'un prodige opéré autrefois en faveur de leur Prophète *Azer* qui ne fut point rôti, disent-ils, dans le brasier où le fit jetter le Roi Neuroud. Leur croyance, mêlée de fables & d'absurdités, est renfermée dans quelques livres qu'ils ont en grande vénération. Ils ne sont point circoncis; mais tous leurs enfans sont soumis, quelques jours après leur naissance, à une ablution faite en présence d'un ministre. Les Guèbres peuvent avoir jusqu'à cinq fem-

mes, & le divorce ne peut avoir lieu qu'en cas d'adultère. Ils font quelques jeûnes, célèbrent les fêtes de leur Prophète & de plusieurs *Santons*; en général, cette Nation est paisible, cultive la terre, & s'occupe fort peu du commerce. Les Persans sont tous d'accord sur leur probité, &, tout en plaignant l'aveuglement de leur secte, les reconnoissent pour de très-honnêtes gens.

L'homme qui parcourt l'univers voit des peuples différens ayant presque tous un culte particulier, mais toujours adressé au premier des êtres, rejetté des uns comme hérétique, méprisé des autres comme infidèle; ici, traité de chien; là, humilié par le titre d'immonde; par-tout enfin, il apprend à connoître l'horreur du fanatisme; revenu des préjugés de l'éducation, il connoît l'abus de cette façon de penser inventée par les prêtres & les Moullas pour conserver leur empire parmi tous les peuples, en persuadant à chacun en particulier, que

lui ſeul a reçu la lumière, & que tous les autres ſont égarés dans les ténèbres. Le voyageur, inſtruit par lui-même, finit par regarder tous les hommes comme des frères, l'Eternel comme leur père, & penſe que toutes les religions ſont autant de moyens d'adreſſer à l'Être Suprême cet hommage qui ne le rend pas plus grand, mais lui fait jetter un regard de bonté ſur ſa créature reconnoiſſante : le Tout-Puiſſant doit aimer ſon ouvrage, & juge les cœurs plutôt que d'obſerver ſi les cérémonies religieuſes doivent être conformes au rite d'un tel Patriarche, ou au diplôme d'un tel Muphti, pour lui être agréables & mériter ſa bienfaiſance.

En étudiant la religion de tous les peuples, il eſt aiſé de s'appercevoir que tous ont reconnu l'Être Suprême, & ne ſe ſont jamais trompés que ſur la manière de définir la Divinité, ou de lui rendre un culte digne d'elle.

Pluſieurs Nations ont eu des Idoles,

& d'autres en ont encore ; nous appellons Idolâtres ceux qui révèrent dans le feu ou le Soleil la Puiſſance qui les réchauffe & ranime la Nature, nous y joignons encore ceux qui rendent des hommages à la Lune & aux autres Aſtres, parce que s'étant apperçu de l'influence de celle-ci ſur la Terre & de la merveilleuſe révolution des autres, ils les ont pris pour des êtres ſupérieurs ; mais un Artiſte n'eſt-il pas toujours honoré de l'admiration cauſée par ſes Ouvrages ?

Les Grecs & les Romains eurent des Idoles, chacune avoit ſon nom, & ils lui attribuoient une puiſſance particulière ; mais ce qui annonce le bon ſens naturel de ces peuples, c'eſt que Jupiter convoquant l'Olympe, la Puiſſance Suprême ne provenoit que de la réunion de tous les Dieux qui préſidoient à l'Univers ſous différens titres, reconnoiſſant ainſi l'Être des Êtres en déſignant, d'une manière ſenſible, & ſous pluſieurs noms, les effets de la Divinité.

Il eſt conſtant que les Catholiques invoquent la Vierge ſous différentes dénominations qui lui valent autant de Temples, de Chapelles, où ſes ſtatues ayant quelquefois la face noire, & toujours autrement vêtues ; la font nommer Notre-Dame noire, de la garde, de bon voyage, de la pluie, & du beau tems. C'eſt ainſi que les Marins, les Pauvres, & les Laboureurs appellent celle dont ils attendent leurs ſoulagemens ou des ſuccès ; de même les Payens n'en reconnoiſſoient pas moins l'Être Suprême, en lui donnant des titres qui convenoient à leurs invocations.

Ils ſe proſternèrent devant des ſtatues de pierre, d'or ou de bois ; mais les génuflexions qu'ils faiſoient devant celles des Empereurs & qui ne s'adreſſoient certainement pas à ces blocs de marbre, prouvent qu'ils ne rendoient pas un culte effectif à leurs idoles, les regardant comme un emblême de la divinité qu'ils vouloient ſe repréſenter, ainſi que les ſtatues de

leurs Empereurs n'étoient que les images de leurs Souverains qu'ils revéroient effectivement.

Il est vrai que des sots & des stupides ont adoré la matière; mais les pauvres d'esprit n'auront-ils pas une part au royaume des cieux? Et n'avons-nous pas l'exemple de nos Paysans grossiers & mal instruits qui, le jour de la fête de leur village, tournent le dos au Ciboire pour adresser leurs prières à l'image du Patron? Et n'y à-t-il pas des Napolitains qui disent à Dieu de prier Saint Janvier de faire le miracle qu'ils croient voir tous les ans dans leur ville, & qui, dans leurs calamités, menacent la statue de ce bon Saint de la jetter dans la mer si elle ne fait cesser le fléau qui les afflige?

Les Payens firent comme nous, ils mirent leurs grands Hommes au rang des Dieux, & divinisèrent leurs Femmes illustres; mais des esprits pervers voulant trouver une excuse à leurs dérèglemens, en supposant que les Dieux n'étoient pas

plus ſages, immortalisèrent dans le ciel les paſſions que les Héros avoient eues ſur la terre; ainſi il fut aiſé de perſuader aux Peuples qui avoient perdu des batailles, que, Mars occupé à dénouer la ceinture de Venus, ne les avoit pas aidé dans les combats, & que des vaiſſeaux s'étoient perdus, parce que Nepture ſéduiſoit quelque nymphe au lieu de les ſoutenir avec ſon trident, ou d'appaiſer les flots.

D'après l'exemple de ceux qu'ils regardoient comme des Êtres Divins, pluſieurs Payens ſe livrèrent à tous les excès de l'infamie, & leurs femmes crurent juſtifier leurs foibleſſes en chantant celles des Divinités de l'Olympe; & leur imagination, auſſi déréglée que leurs mœurs, fit une abomination de la Mythologie qui n'étoit dans ſon principe que pure & divine.

Les Chrétiens n'ont-ils pas vu leur Religion ſainte fondée ſur la douceur & l'humanité, dégénérer en mille dogmes

étrangers à tous ses principes, causer des horreurs, & servir de prétexte pour commettre les crimes les plus atroces ? Tant il est vrai qu'il n'y a rien dont les hommes n'aient abusé jusqu'à la Religion qui devoit les rendre sages en les rendant heureux.

Les Payens éclairés qui vécurent dans ces tems de désordres, ne donnèrent jamais à la Divinité des attributs aussi horribles qu'indignes d'elle.

L'hommage rendu aux Vaches sur les bords du Gange paroît d'abord un culte aussi sot que ridicule; mais, en remontant à la source des Religions, il ne faut pas croire que les Prêtres de Brama aient jamais pris les bêtes à cornes pour des Divinités, ils exhortèrent un peuple obéissant & crédule à honorer leurs nourrices, parce que les bestiaux sont si rares dans l'Inde qu'ils n'auroient pu alimenter les Villes sans laisser les campagnes incultes; il fut donc nécessaire d'en assurer la propagation, en défendant de les mettre à

mort? ainsi la Religion dut, dans tous les tems, concourir au bien des États, & l'Indien éclairé épargne seulement l'animal qui aide à cultiver ses terres, sans le croire autrement digne de sa vénération.

Le Chrétien sans préjugé n'ignore pas non plus que les préceptes de l'Eglise, qui ordonnent l'abstinence des viandes pendant plus d'un tiers de l'année, sont dictés par la prévoyance du Gouvernement qui obvie à une destruction plus considérable des animaux, qu'on épargne bien davantage par esprit de dévotion; & ceux qui croient bonnement gagner le Ciel en s'en abstenant certains jours, ne remplissent, comme l'Indien, que le but d'une sage administration qui fait de ses loix des commandemens religieux pour les rendre plus inviolables.

L'Indien honore dans sa Pagode des statues sculptées de la manière la plus bizarre, fussent-elles aussi admirables que celle de Phidias, quel est celui qui peut

peindre ou sculpter la face de l'Eternel? L'Indien est un sot, cela est positif; mais, en admettant au-dessus de lui un être qu'il ne sait pas définir, il croit lui devoir des hommages, disons qu'il se trompe, & laissons juger au Tout-Puissant s'il doit punir également le crime & l'erreur.

Un homme grossier qui rendroit à son Souverain des hommages en la manière qu'il croiroit la plus respectueuse, exciteroit-il son courroux par cela seul qu'il ne lui auroit pas fait la révérence suivant l'étiquette de la Cour qui lui fut toujours inconnue, & en recevroit-il la mort pour lui avoir dit votre Excellence au lieu de votre Majesté?

N'attribuons pas à la Divinité des fureurs que n'auroit pas un Prince de notre Monde; si l'Eternel s'est communiqué aux hommes, il a voulu, sans doute, apprendre à ceux qui avoient un plus grand besoin de ses graces, le culte qui lui est le plus agréable; mais nous pouvons croire qu'il est trop grand pour

s'offenſer de toutes les cérémonies plus ou moins biſarres, avec leſquelles certains peuples fléchiſſent le genou ou ſe proſternent devant ſa Puiſſance, & trop bienfaiſant pour rendre à jamais malheureux des êtres qui, lui devant tout, n'ont que l'intention de l'adorer.

Ainſi, cet amas confus de Religions différentes & de ſuperſtitions en uſage parmi les Nations, prouvent également qu'elles ont la même volonté de rendre leurs hommages à l'Être Suprême.

CHAPITRE XXV.

Ancienne splendeur de l'Isle d'Ormus & de Bender Abbassi. Description du Laarestan, du Farsistan, & des Isles Baharem, où se fait la pêche des perles. Principaux Havres qui se trouvent dans le Golfe Persique. Description de l'Iran, Persan, d'Ispahan, & des autres Villes principales.

L'ISLE d'Ormus avoit ses Rois & fut conquise par les Portugais ; profitant de sa situation à l'entrée du Golphe Persique, ils y bâtirent une Ville qui devint une des plus florissantes de l'Asie, & l'entrepôt du commerce de l'Europe & de l'Inde.

Cha-Abbas vit avec peine des Etrangers donner des loix sur les côtes de son Empire ; il s'allia aux Anglais qui joignirent leurs forces navales à son armée de terre ; l'isle d'Ormus fut rendue à sa domination, & Gomron qui s'appella depuis Bender

Abbaſſi ou Port d'Abbas fut, pendant le règne de ce Prince, très-fréquenté par tous les Marchands de l'Inde & des Européens qui y avoient leurs comptoirs.

Ormus n'eſt plus aujourd'hui qu'un rocher iſolé à deux lieues de terre ferme; la forteresse, où les Portugais firent une ſi vigoureuſe réſiſtance, eſt tombée en ruine, & à peine voit-on les veſtiges de cette ville ſi célèbre par le commerce, le luxe, & les richeſſes de ſes habitans. Les Hollandois ont leſté leurs vaiſſeaux avec les débris de ſes maiſons & ont tranſporté à Batavia les marbres qui en faiſoient les ornemens; Ormus, couverte de ſel, ne conſerve à préſent que ſon nom & n'a plus d'habitans.

Gomron, preſqu'abandonné, n'eſt qu'un amas de mazures; quelques magaſins y reçoivent encore des marchandiſes de l'Inde, mais l'air mal-ſain qu'on y reſpire en fait un déſert pendant la moitié de l'année, & force les habitans à ſe retirer dans les montagnes à quelques

lieues de la ville. Son terroir aride & ſalé, dépourvu d'eau, & ſitué ſous un climat brûlant qui putrifie les citernes, rend ſon ſéjour auſſi dangereux que pénible aux Européens. Ils l'ont entièrement abandonné depuis que le commerce eſt tranſporté à *Maſcate* qui, par ſon heureuſe poſition ſur la côte d'Arabie & la mer de l'Inde, ayant une bonne ſource d'eau douce, offre à tous les vaiſſeaux une rade sûre, & des rafraîchiſſemens. Le Prince qui la gouverne laiſſe tant d'avantages aux négocians pour la liberté de leur trafic, que cette ville eſt devenue, pendant le tems des *Mouſſons*, l'entrepôt général du commerce des Arabes & des Indiens.

L'Iſle de *Keſmich*, ſituée plus avant dans le Golphe Perſique, eſt plus grande, aſſez fertile, & a pluſieurs Villages. Les écueils qui l'environnent rendent très-dangereux les approches du port de *Congo*, où il ne peut aborder que de petits vaiſſeaux. Une ſource d'eau douce y rend

le séjour moins désagréable que dans les autres Havres de cette côte qui en est dépourvue. Les Arabes y abordent avec leurs barques & y font un commerce de dattes & de riz.

Le *Laarestan*, pays montueux & aride, n'est pas bien peuplé à cause de la rareté des eaux; *Laar*, sa Capitale, entourée de montagnes & de rochers, est d'une grandeur médiocre; son château n'a plus que des ruines, la ville n'est plus aussi commerçante depuis que les Caravannes ne vont plus à *Gomron*, leur passage alternatif enrichissoit ses habitans; privés de cette ressource, ils n'ont plus l'activité d'un négoce qui établissoit une correspondance réglée entre *Laar* & la plupart des villes de Perse.

Cette Province produit beaucoup de soie, & *Laar* est encore fameuse pour ses Manufactures de velours & de taffetas. On y boit de l'eau de citerne qu'on a soin de faire bouillir pour la purger d'un ver contagieux qui, sans cette précaution, s'établit entre chair & peau; il est aussi

menu qu'un cheveu, & ce n'eſt pas ſans douleur & même ſans danger qu'on vient à bout de s'en défaire. Ce déſagrément eſt commun à preſque tous les habitans des côtes ſur le Golphe Perſique. La rareté d'eau les oblige à conſerver celle des pluies dans des citernes où s'engendrent les atômes de cette vermine dangereuſe.

Ali Réza Kan gouverne le *Laareſtan*, ſes revenus ſont peu conſidérables, & il a ſoin de maintenir ce pays naturellement gardé par ſes montagnes dans une neutralité qui lui fait avoir peu de part aux révolutions des autres Provinces.

Le *Farſiſtan* eſt proprement la Perſe; ce pays s'étend le long du Golphe Perſique, il y a fort peu de rades & aucun bon port.

Celui de *Boucher*, dont les Perſans pourroient tirer de grands avantages, eſt le plus fréquenté par les Arabes. Les Anglois y ont un Agent ſubordonné au Conſul de Baſſora, c'eſt le port le plus près de

Chiras, & le débouché par où lui arrivent les marchandises de l'Inde prises en échange des productions du Pays.

Les Isles de *Baharem* sont sur la côte d'Arabie, & renommées par la pêche des perles. Les Persans ont perdu leurs droits sur elles, & les Arabes en retirent toutes les années pour plus d'un million. Le Chek, qui étend sa Souveraineté dans les environs, se voit disputer fort souvent une aussi riche possession.

Chiras est la Capitale du *Farsistan*. Cette ville eut beaucoup de splendeur sous le règne de Kerimkan qui en fit une place forte, & l'enrichit par son séjour, elle a été ruinée depuis par Ali Mourat Kan qui la prit d'assaut, & la livra au pillage; soumise aujourd'hui à Jaffer Kan qui fut obligé d'abandonner *Hispahan* à son antagoniste, il y trouve un asile lorsque ses différentes tentatives pour reconquérir les Etats de son frère n'étant pas heureuses, le forçent à reculer devant le Prince de Mazandran.

Chiras eſt bien peuplée, ſon terroir eſt fertile, il produit d'excellens fruits & du vin le meilleur de toute la Perſe, mais qui eſt bien loin de mériter ſa célébrité, à moins qu'il n'ait éprouvé la même révolution que celui de *Chio* ſi vanté par Horace, aujourd'hui ſi médiocre. Le vin de *Chiras* ſe fait avec des raiſins qui n'ont que des pepins imperceptibles, & d'un très-bon goût; il en paſſe beaucoup dans l'Inde où les Anglois l'ont rendu plus célèbre, à cauſe du prix énorme qu'ils y mettent, que par ſon excellence. J'en ai bu pluſieurs fois du meilleur, & je ne l'ai point trouvé merveilleux. On fait beaucoup d'eſſence de roſe, à *Chiras*, & c'eſt la plus eſtimée. Les habitans font ſécher ou confire une quantité prodigieuſe de fruits qu'ils envoient dans l'Inde, & qui forment la meilleure partie de leur commerce.

On voit, près de *Chiras*, des reſtes d'antiquité; les ruines d'un vieux Temple, ſitué ſur une montagne, font ſuppoſer

qu'il fut bâti par les Perſans, lorſqu'ils étoient de la religion des Mages. Ali Mourat Kan ayant prévu la longueur du blocus de *Chiras* qui, en effet, dura dix mois, occupa ſes ſoldats à bâtir une Ville qu'il appella de ſon nom *Mouratabad*. Les maiſons bâties de briques ſéchées au Soleil ſous un climat brûlant, furent bientôt capables de mettre à couvert ceux qui s'étoient réſervés cet aſile pour l'hiver; quelques familles Curdes y ſont établies aujourd'hui, & ſont bien loin de peupler ſon étendue.

Une montagne, près de *Chiras*, produit cette précieuſe *Momie* ſi renommée dans toute l'Aſie pour guérir, en moins de vingt-quatre heures, toutes les ruptures, même celles des os les moins délicats; elle découle du rocher dans une caverne toujours ſoigneuſement gardée, on la recueille tous les ans au mois de Septembre, & on n'en tire guère plus de dix onces lorſqu'elle eſt la plus abondante. Elle eſt noire & reſſemble à la

poix.

poix, mais n'a point d'odeur; il en vient dans quelques endroits des montagnes de *Laar*, mais elle a des effets moins prompts & n'eſt pas ſi eſtimée, ne valant que deux louis l'once; & celle de *Chiras*, quand on peut en avoir de la véritable, ſe vend près de mille écus; j'en ai vu l'expérience faite ſur une poule à qui on avoit caſſé la patte, on lui en fit avaler gros comme une lentille délayée avec du beurre, après en avoir frotté la rupture, & le lendemain elle fut parfaitement guérie. Mirſa Rabbi, premier miniſtre d'Ali-Mourat-Kan, voulut ainſi me convaincre des effets ſi ſurprenans de la *Momie* que je ne pouvois croire avant cet exemple dont je fus témoin.

Elle étoit toujours compriſe parmi les préſens que les Rois de Perſe faiſoient aux Puiſſances voiſines, & Ali-Mourat-Kan en envoya environ une once dans une boëte d'or à l'Impératrice de Ruſſie.

Le voyageur curieux qui croit trouver dans *Perſépolis* les reſtes d'une architecture magnifique & ſomptueuſe, n'y voit

qu'une suite de ruines & de voûtes soutenues par des murs d'une épaisseur extraordinaire avec un amas de colonnes énormes mal-proportionnées & de chapitaux grossièrement travaillés. Le festin bachique où des torches furent allumées pour détruire le palais de Darius put causer des remords à Alexandre, mais il ne paroît pas, d'après ce qui en reste, que ce bâtiment vaste & solide pût être un chef-d'œuvre.

Le *Kuchistan* comprend le pays qui s'étend depuis le Golphe Persique, près de l'embouchure du Tigre & de l'Euphrate, jusqu'au *Sinnée* qui se jette dans ces deux Fleuves réunis au-dessus de *Basra*.

Suse, résidence d'Assuérus & Capitale de la *Susiane*, est aujourd'hui *Suster* gouvernée par Chek Mandeli Kan qui commande la Province. Le *Kuchistan* a été tant de fois soumis aux Persans & dévasté par les Arabes, qu'il n'est plus qu'un désert à une certaine distance des fleuves dont les environs sont très-peuplés par des hordes d'Arabes qui s'y sont établis.

L'*Iran-Perſan* eſt un vaſte pays au centre des Provinces qui étoient ſous la domination des Séphis. *Hiſpahan* en eſt la Capitale; j'y arrivai pour la première fois le 5 Mars 1784, je fus traité par le premier miniſtre d'Ali-Mourat-Kan comme l'avoit été l'Envoyé de Ruſſie qui venoit d'en partir, j'occupai la même maiſon à côté de ſon palais, & je fus défrayé journellement de mes dépenſes.

Hiſpahan, que Cha-Abbas avoit choiſi pour ſa réſidence, n'eſt plus aujourd'hui qu'un vaſte terrein couvert de ruines; on laboure les jardins qui faiſoient autrefois les délices de ſes habitans; & on marche pendant trois heures dans des chemins qui étoient des rues, pour arriver au centre de la ville. Les marchés, que Cha-Abbas fit couvrir de voûtes éclairées par des dômes, ſont vaſtes & annoncent l'ancienne magnificence de cette capitale. La grande place, une des plus vaſtes de l'univers, forme un quarré long de près de deux cents toiſes de long ſur cent de

large, entourée par un canal & bordée de maiſons régulièrement bâties, elle eſt dominée par le palais des rois qui offre encore les reſtes de la grandeur de Cha-Abbas. Des canons, rangés devant la principale porte, ſont montés avec des mortiers ſur des affuts, qui, par leur peſanteur, ſemblent inébranlables; il y en a pluſieurs qui furent pris à *Ormus*, & qui ont le nom des Vice-Rois Portugais. La Moſquée royale eſt à côté. Cet édifice ſomptueux, dont l'extérieur eſt revêtu de marbre, a ſon dôme & ſes minarets couverts de porcelaines peintes en moſaïques, ſon intérieur eſt enrichi par des bas-reliefs dorés ainſi que la voûte. A l'autre extrémité de la place, eſt un grand corps-de-logis d'où ſe fait entendre tous les jours, après le coucher du ſoleil, une muſique bruyante & guerrière; on y voit encore l'horloge d'*Ormus*, Ali-Mourat-Kan ne permettoit pas qu'on la montât, parce que ſes Aſtrologues lui avoient dit que le ſon de ſa cloche lui porteroit malheur.

Hiſpahan, quoique ruinée des deux tiers, a plus de trois cents mille habitans. Tous les arts & métiers y ſont parfaitement exercés, on y admire ſes manufactures en tout genre, & ſes brocards d'or & d'argent ſont renommés dans toute l'Aſie. On voit au midi de la ville cette fameuſe avenue, appellée *Cherbac*, qui reſſemble aſſez à celle de Verſailles, elle eſt plantée de quatre rangées de platannes, bordée de beaux jardins ; de maiſons de plaiſances, & longue de près de trois mille toiſes avec des canaux & des baſſins qui ornent ce bel ouvrage du règne de Cha-Abbas.

La rivière de *Saindérou* qui la diviſe en deux, a un beau pont bâti de briques & de pierres de tailles compoſé de trente-ſix arches, avec une galerie couverte de chaque côté par une terraſſe d'où on a l'agrément de voir les jardins des environs, & le fauxbourg de *Julfa* qui eſt ſur le bord de la rivière. On peut encore, quand les eaux ſont baſſes, paſſer

en bien des endroits, à cauſe du niveau, ont, à des diſtances réglées, des ouvertures qui reſſemblent à des puits, & facilitent, pendant leurs cours, les moyens de les entretenir en bon état, & de les vuider lorſqu'ils ſont engorgés.

L'air pur & vif qu'on reſpire à *Hiſpahan* donne le précieux avantage d'y conſerver les fruits toute l'année, & il en reſte encore de la dernière ſaiſon, lorſque les nouveaux paroiſſent.

Il ſuffit, pour donner une idée de la ſalubrité de ſon climat, de citer l'époque de la dernière peſte qui a ravagé *Bagdad*. Plus de deux mille familles vinrent ſe réfugier en Perſe, on leur aſſigna pluſieurs villages près d'*Hiſpahan*, il n'y en mourut pas la dixième partie, & dans moins d'un an le fléau fut entièrement diſſipé ſans s'être répandu plus loin.

Yeſd, quoique ſituée dans un pays preſque déſert, eſt une aſſez grande ville très-peuplée, & ſes habitans laborieux font un grand commerce de ſoie

& de toile de coton. Agi - Ali - Kan la gouverne, & a ſoin de reconnoître pour Souverain le maître d'*Hiſpahan*, afin de ſe conſerver ſes poſſeſſions. Il faiſoit bâtir lorſque j'y paſſai, une très-belle maiſon, la ſienne s'étant écroulée dans un tremblement de terre. Les environs d'*Yeſd* ſont bien cultivés, & produiſent le plus beau bled de la Perſe ; de-là eſt venu le proverbe des Perſans, que, pour être heureux, il faut manger du pain d'*Yeſd*, & des fruits de l'*Aderbijane*, boire du vin de *Chiras*, & poſſéder une Géorgienne.

Cachan a été ruinée ſucceſſivement par les guerres civiles. Cette ville eſt fameuſe par ſes manufactures d'étoffes de ſoie, dont il ſe fait un grand négoce. Son territoire produit d'excellens fruits, & tout y vient en abondance. Cha-Abbas avoit fait bâtir à *Cachan* un palais ſuperbe qui ſubſiſte encore avec ſes jardins. Le climat de la Perſe, varié par les montagnes, rend les ſaiſons moins brûlantes & moins rigoureuſes dans certaines provinces ; les Séphis

en bien des endroits, à cauſe du niveau, ont, à des diſtances réglées, des ouvertures qui reſſemblent à des puits, & facilitent, pendant leurs cours, les moyens de les entretenir en bon état, & de les vuider lorſqu'ils ſont engorgés.

L'air pur & vif qu'on reſpire à *Hiſpahan* donne le précieux avantage d'y conſerver les fruits toute l'année, & il en reſte encore de la dernière ſaiſon, lorſque les nouveaux paroiſſent.

Il ſuffit, pour donner une idée de la ſalubrité de ſon climat, de citer l'époque de la dernière peſte qui a ravagé *Bagdad*. Plus de deux mille familles vinrent ſe réfugier en Perſe, on leur aſſigna pluſieurs villages près d'*Hiſpahan*, il n'y en mourut pas la dixième partie, & dans moins d'un an le fléau fut entièrement diſſipé ſans s'être répandu plus loin.

Yeſd, quoique ſituée dans un pays preſque déſert, eſt une aſſez grande ville très-peuplée, & ſes habitans laborieux font un grand commerce de ſoie

& de toile de coton. Agi-Ali-Kan la gouverne, & a ſoin de reconnoître pour Souverain le maître d'*Hiſpahan*, afin de ſe conſerver ſes poſſeſſions. Il faiſoit bâtir lorſque j'y paſſai, une très-belle maiſon, la ſienne s'étant écroulée dans un tremblement de terre. Les environs d'*Yeſd* ſont bien cultivés, & produiſent le plus beau bled de la Perſe; de-là eſt venu le proverbe des Perſans, que, pour être heureux, il faut manger du pain d'*Yeſd*, & des fruits de l'*Aderbijâne*, boire du vin de *Chiras*, & poſſéder une Géorgienne.

Cachan a été ruinée ſucceſſivement par les guerres civiles. Cette ville eſt fameuſe par ſes manufactures d'étoffes de ſoie, dont il ſe fait un grand négoce. Son territoire produit d'excellens fruits, & tout y vient en abondance. Cha-Abbas avoit fait bâtir à *Cachan* un palais ſuperbe qui ſubſiſte encore avec ſes jardins. Le climat de la Perſe, varié par les montagnes, rend les ſaiſons moins brûlantes & moins rigoureuſes dans certaines provinces; les Séphis

étoient dans l'usage d'établir ainsi leur résidence dans certaines villes où ils retrouvoient toujours un air tempéré.

Kom fut presque détruite par un tremblement de terre qui ébranla, il y a quelques années, plusieurs autres villes de Perse. Méhémet-Ali-Kan en est gouverneur, & fait tous ses efforts pour réparer le désastre qu'y fit de cette ville un monceau de ruines. La dévotion des Persans pour la mosquée de *Kom*, y attire toujours un grand nombre de pélerins. Ils y révèrent le tombeau de *Sidi Fatima*, petite-fille d'Ali, gendre de Mahomet; ce monument est couvert d'un tapis brodé d'or & en pierreries, entouré d'une grille croisée d'argent massif qui a seize pieds en quarré, & se termine en haut par de grosses boules; quantité de lampes suspendues à la voûte, couverte d'arabesques dorés, y inspire une piété religieuse à tous les dévots qui y portent continuellement de grosses offrandes. On voit dans la partie de la mosquée du

côté droit les tombeaux de Cha-Abbas & de Cha-Séphi, placés chacun sous un dôme où ils ont part à la vénération que les Persans conservent pour leur mémoire.

Entre les villes de *Kom* & de *Cachan*, commence le fameux désert salé qui a plus de soixante lieues de long sur vingt de large; je n'ai jamais été si surpris que lorsque du haut d'une montagne qui étoit sur notre route, je jettai les yeux sur ces plaines immenses, couvertes d'un sel si blanc, que j'aurois cru qu'il venoit d'y tomber de la neige. Plusieurs pays de la Perse en deviennent inhabitables, & le voyageur qui les traverse est obligé de se munir d'une outre pleine d'eau douce, ne trouvant dans de vastes plaines que des ruisseaux qui trompent son attente, ne pouvant pas le désaltérer.

Theyran est situé dans un vallon délicieux bordé de côteaux charmans; son terroir fertile produit abondamment tout ce qui est nécessaire à ses habitans, il y

a un palais aſſez vaſte bâti par Cha-Séphi. Ali-Mourat-Kan vint l'habiter & fit camper ſon armée dans les environs lorſqu'il voulut ſoumettre le Mazandran ; la mort de ce ſouverain cauſa la ruine de cette ville qui fut livrée au pillage. Méhémet-Ali-Kan qui me donna dans cette occaſion des marques de ſa loyauté, eut la prudence de ſe ſoumettre à l'eunuque Méhémet-Kan qui l'auroit rendu la première victime d'une réſiſtance inutile.

Casbin eſt une grande ville que les révolutions ont preſque détruite, la maiſon royale & ſes jardins ſont à peine conſervés, les environs produiſent beaucoup de ſoie dont on y fait d'aſſez belles étoffes. Huſſein-Ali-Kan s'eſt trouvé pluſieurs fois dans une ſituation pénible par les ſuccès des différens antagoniſtes qui ont exigé ſon obéiſſance ; cette ville eſt renommée par ſes lames de ſabre dont la trempe eſt bien meilleure que celle de Damas, mais le prix n'excède pas cent écus ; les caravanes y abordent continuellement,

ſoit de l'*Aderbijane* ou du *Koraſſan*, ce qui la rend aſſez habitée, & en fait un entrepôt de commerce; on y travaille en grande quantité le cuivre qu'on tire des montagnes voiſines, & les ouvriers en font toute ſorte de vaiſſelle bien mieux travaillée qu'en Turquie, ſon voiſinage produit beaucoup de piſtaches qu'on tranſporte dans toute la Perſe, l'arbre reſſemble aſſez à un gros figuier, ſon fruit vient par grappe comme les raiſins, la pellicule qui le couvre eſt couleur de roſe, & offre le plus joli coup-d'œil quand l'arbre en eſt chargé.

Sultanie fut preſqu'enſevelie par un tremblement de terre qui la ruina de fond en comble. A peine reconnoît-on le palais de Cha-Séſi. La ſituation de *Sultanie* eſt fort agréable, & ſes jardins produiſent d'excellens fruits; elle eſt la dernière de l'*Iran-Perſan*, du côté de l'*Aderbijane* & du *Guiland*. Méhémet-Kouli-Kan fait tour-à-tour hommage de ſon gouvernement à celui qui ſe préſente le premier

devant ſes maſures, afin de s'en conſerver la propriété.

Hamadan eſt par ſa ſituation une des plus agréables de la Perſe, elle eſt fort mal bâtie, mais ſes maiſons entrecoupées de jardins arroſés par des ſources nombreuſes qui ſortent des collines forment un enſemble très-agréable. Agi-Ali-Kan eſt preſque toujours occupé à repouſſer les *Curdes* appellés *Ceyks* qui viennent ſans ceſſe faire des incurſions juſques ſur ſon territoire.

Kermen-Cha eſt la première ville frontière de la Perſe du côté du *Kurdiſtan*, ſituée au bas des montagnes & à l'extrémité d'une grande plaine. Elle eſt aſſez bien bâtie, & ſes fortifications ſont tenues en bon état, quoiqu'elles ne ſoient compoſées que d'une ſimple muraille flanquée de tours plutôt propres à s'oppoſer à des contrebandiers qu'à une armée. Alo-Kolo-Kan m'avoit fort bien reçu à mon paſſage, & je dois dire un trait de ſon neveu Agi-Ali-Kan qui lui fait honneur,

& peut prouver que la religion fait partout d'honnêtes gens.

Alo-Kolo-Kan, gouverneur de *Kermen-Cha*, ayant appris la mort d'Ali-Mourat-Kan, s'empara de trois malles qui, m'étant envoyées de *Bagdad*, paſſoient dans ſa ville avec une caravanne : ce coup d'autorité me déplut beaucoup, & je n'eus pas le temps de lui faire parvenir mes réclamations, car il fut tué dans un combat contre les *Curdes*, &, ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que j'avois dans mes malles des fuſils de chaſſe, & des piſtolets garnis en argent avec mon ſabre d'uniforme dont la poignée étoit fort bien travaillée & en or moulu. Alo-Kolo-Kan, muni de mes armes, voulut affronter, d'un peu trop près, l'ennemi, qui, l'ayant terraſſé, lui arracha des mains mon ſabre & lui en coupa la tête, ce qui fit dire à ſa troupe que choſe volée ne portoit pas bonheur.

Son neveu, Agi-Ali-Kan, lui ſuccéda dans le gouvernement ; & ſur la requête que lui fit le Pacha de *Bagdad* de me

reſtituer mes effets dont ſon oncle s'étoit emparé, ce brave pélerin (car c'eſt le premier de ſes titres) les renvoya pieuſement à M. Rouſſeau, conſul de France de *Baſſora* qui reſte à *Bagdad*, en lui écrivant qu'il les lui rendoit, afin que me les ayant fait tenir, l'ame de ſon oncle fût libre envers moi dans l'autre monde. Si le Perſan en eſt quitte, du moins n'a-t-il pas pris à M. Rouſſeau le même remords de conſcience ; car, depuis plus de quatre ans, malgré toutes mes miſſives à ce ſujet, je n'ai jamais pu en ſavoir d'autres nouvelles, ſinon une lettre de ſa part qui m'annonçoit la reſtitution d'Agi-Ali-Kan faite entre ſes mains.

Je fus voir, près de *Kermencha*, une grande arcade taillée dans une montagne qui n'eſt qu'un immenſe rocher. Il y a une ſtatue équeſtre dont la hauteur depuis la tête du cavalier juſques au pied du cheval qui a trois pieds de diamètre eſt au moins de ſoixante pieds. Les Perſans me dirent que c'étoit un nommé *Ferrer*

renommé

renommé, long-tems avant Alexandre, par ſa bravoure & ſa taille extraordinaire; elle ne pouvoit cependant pas approcher de celle qui le repréſente, ainſi que ſa femme qui eſt encore à cheval à côté de lui, mais de moindre grandeur: je ne pus pas en tirer d'autres éclairciſſemens, ſinon qu'il a laiſſé dans pluſieurs autres montagnes des marques de ſa valeur, en gravant ſur des rochers des bas-reliefs pour immortaliſer ſes victoires; en effet, je vis en différens endroits ſur la route d'*Hiſpahan* différens ouvrages de ce genre qu'on m'aſſura être du même *Ferrer*.

Cette grande arcade a trente pieds de profondeur ſur environ ſoixante-dix de hauteur, taillée en voûte; de chaque côté on voit des bas-reliefs qui repréſentent des chaſſes & des pêches, le tout eſt aſſez bien conſervé.

A côté de l'arcade & au pied du rocher, il en ſort une grande ſource d'eau glacée en été & très-chaude en hiver; elle forme,

a un palais aſſez vaſte bâti par Cha-Séphi. Ali-Mourat-Kan vint l'habiter & fit camper ſon armée dans les environs lorſqu'il voulut ſoumettre le Mazandran ; la mort de ce ſouverain cauſa la ruine de cette ville qui fut livrée au pillage. Méhémet-Ali-Kan qui me donna dans cette occaſion des marques de ſa loyauté, eut la prudence de ſe ſoumettre à l'eunuque Méhémet-Kan qui l'auroit rendu la première victime d'une réſiſtance inutile.

Casbin eſt une grande ville que les révolutions ont preſque détruite, la maiſon royale & ſes jardins ſont à peine conſervés, les environs produiſent beaucoup de ſoie dont on y fait d'aſſez belles étoffes. Huſſein-Ali-Kan s'eſt trouvé pluſieurs fois dans une ſituation pénible par les ſuccès des différens antagoniſtes qui ont exigé ſon obéiſſance ; cette ville eſt renommée par ſes lames de ſabre dont la trempe eſt bien meilleure que celle de Damas, mais le prix n'excède pas cent écus ; les caravanes y abordent continuellement,

ſoit de l'*Aderbijane* ou du *Koraſſan*, ce qui la rend aſſez habitée, & en fait un entrepôt de commerce; on y travaille en grande quantité le cuivre qu'on tire des montagnes voiſines, & les ouvriers en font toute ſorte de vaiſſelle bien mieux travaillée qu'en Turquie, ſon voiſinage produit beaucoup de piſtaches qu'on tranſporte dans toute la Perſe, l'arbre reſſemble aſſez à un gros figuier, ſon fruit vient par grappe comme les raiſins, la pellicule qui le couvre eſt couleur de roſe, & offre le plus joli coup-d'œil quand l'arbre en eſt chargé.

Sultanie fut preſqu'enſevelie par un tremblement de terre qui la ruina de fond en comble. A peine reconnoît-on le palais de Cha-Séſi. La ſituation de *Sultanie* eſt fort agréable, & ſes jardins produiſent d'excellens fruits; elle eſt la dernière de l'*Iran-Perſan*, du côté de l'*Aderbijane* & du *Guiland*. Méhémet-Kouli-Kan fait tour-à-tour hommage de ſon gouvernement à celui qui ſe préſente le premier

devant ses masures, afin de s'en conserver la propriété.

Hamadan est par sa situation une des plus agréables de la Perse, elle est fort mal bâtie, mais ses maisons entrecoupées de jardins arrosés par des sources nombreuses qui sortent des collines forment un ensemble très-agréable. Agi-Ali-Kan est presque toujours occupé à repousser les *Curdes* appellés *Ceyks* qui viennent sans cesse faire des incursions jusques sur son territoire.

Kermen-Cha est la première ville frontière de la Perse du côté du *Kurdistan*, située au bas des montagnes & à l'extrémité d'une grande plaine. Elle est assez bien bâtie, & ses fortifications sont tenues en bon état, quoiqu'elles ne soient composées que d'une simple muraille flanquée de tours plutôt propres à s'opposer à des contrebandiers qu'à une armée. Alo-Kolo-Kan m'avoit fort bien reçu à mon passage, & je dois dire un trait de son neveu Agi-Ali-Kan qui lui fait honneur,

& peut prouver que la religion fait partout d'honnêtes gens.

Alo-Kolo-Kan, gouverneur de *Kermen-Cha*, ayant appris la mort d'Ali-Mourat-Kan, s'empara de trois malles qui, m'étant envoyées de *Bagdad*, passoient dans sa ville avec une caravanne : ce coup d'autorité me déplut beaucoup, & je n'eus pas le temps de lui faire parvenir mes réclamations, car il fut tué dans un combat contre les *Curdes*, &, ce qu'il y a de plaisant, c'est que j'avois dans mes malles des fusils de chasse, & des pistolets garnis en argent avec mon sabre d'uniforme dont la poignée étoit fort bien travaillée & en or moulu. Alo-Kolo-Kan, muni de mes armes, voulut affronter, d'un peu trop près, l'ennemi, qui, l'ayant terrassé, lui arracha des mains mon sabre & lui en coupa la tête, ce qui fit dire à sa troupe que chose volée ne portoit pas bonheur.

Son neveu, Agi-Ali-Kan, lui succéda dans le gouvernement; & sur la requête que lui fit le Pacha de *Bagdad* de me

un ruiſſeau ne ſouffriroit pas qu'un profane bût en même-tems à dix pas au-deſſus de lui, crainte que l'eau n'en fût ſouillée par ſes lèvres.

Ayant été ſervi pendant trois mois de la cuiſine & de l'office du premier miniſtre d'Ali-Mourat-Kan, & j'ignorois encore qu'on mettoit à part & ne ſervoit à perſonne la porcelaine & tout ce qui étoit à mon uſage. Je ne m'étois pas apperçu de cette diſtinction religieuſe lorſqu'il m'avoit invité à manger chez lui, parce qu'on mettoit devant chaque convive un plateau avec cinq à ſix différens mets. On mange ainſi chez les Perſans, qui peuvent, par ce moyen, éluder de faire impoliteſſe à ceux qui ne ſont pas de leur religion, tandis qu'ils mangent avec les doigts & ſe ſervent du même plat quand ils n'ont point d'étrangers parmi eux.

Au reſte, les Perſans n'ont que ce fanatiſme moins cruel que celui des Turcs, car les Chrétiens peuvent entrer libre-

ment dans leurs mosquées, & même abjurer le mahométisme s'ils l'avoient embrassé, sans être exposés, comme en Turquie, à périr dans les supplices.

Aussi dévots que superstitieux, les Persans font plusieurs pélerinages; ils vont rarement à la Mèque, & celui de *Bagdad* est le seul qu'ils regardent comme un précepte dont ils s'acquittent presque tous une fois en leur vie.

L'astrologie judiciaire sert de mobile aux actions des Persans, & règle toutes leurs démarches, c'est sur-tout en répétant plusieurs fois le nom de Dieu sur les grains de leurs chapelets dont ils ont renfermé au hasard certain nombre dans la main qu'ils jugent par pair ou impair, s'ils feront telle chose ou ne la feront pas.

Le titre de Kan, qui veut dire Seigneur, est héréditaire dans les familles, comme la noblesse l'est en Europe, ils prennent grand soin de conserver leur généalogie, & en respectent l'ancienneté. Tous les chefs des provinces, des villes,

& même des villages, ont également le titre de Kân, celui de Mirſa eſt affecté aux gens de loi & de lettres, ſans avoir aucune autre prérogative.

La nation en général ſemble avoir renoncé à tout luxe; une ſimple toile de coton couvre le maître & le valet, des bas faits de drap écarlate & des ſouliers de chagrin faits comme des mules de femme ayant un talon pointu donnent aux Perſans une démarche peu noble & toujours embarraſſée.

Leur uſage de porter un bonnet, dont la cime eſt rouge, entouré d'un chal de même couleur, a donné lieu au ſobriquet de têtes rouges qui eſt un jeu de mots de la langue Turque & de la Perſanne; car le même terme qui veut dire en Perſan tête d'or, titre dont ils ſe glorifient par excellence, veut dire en Turc tête rouge, nom que les Ottomans leur donnent pour témoigner tout le mépris qu'ils ont pour eux.

Les Perſans ne portent plus des armes

enrichies comme ſous les règnes précédens, ils les préfèrent garnies en acier, qui eſt le plus beau du monde, & d'un ouvrage auſſi bien fini que recherché.

Jaloux à l'excès, ils ne permettent point à leurs femmes de ſe promener, ni de faire des viſites; tout au plus deux ou trois fois par an, peuvent-elles aller voir leurs parentes, & encore eſt-ce la nuit qu'elles jouiſſent de cette foible liberté; on ne voit paſſer dans les rues que des femmes miſérables qui peuvent être moins aſtreintes que les riches aux bienſéances. Voilées de pied-en-cap, elles ont la figure couverte d'une toile parſemée de petits trous pour qu'elles puiſſent diriger leurs pas.

La difficulté de voir les Perſannes qui paſſent pour être belles, excite peu la curioſité d'un voyageur lorſqu'il a connu la manière dégoûtante & ridicule de leur coſtume; depuis une mode venue de *Chiras*, elles ont toutes un caleçon pareil à une culotte de matelot, & le rem-

bourent depuis la ceinture jusqu'au talon d'autant de coton qu'il peut y en entrer; ce caleçon que les dames de qualité affectent d'avoir plus ample, est couvert de drap d'or, ou d'une riche broderie, suivant leur fortune, & fait de leurs jambes deux pilliers monstrueux.

Une chemise de taffetas cramoisi fendue jusques à la ceinture, ne vient qu'aux genoux, & livre à tout son effort une gorge pendante, à laquelle l'usage n'oppose aucune barrière ; une petite calotte rouge brodée en or ou en pierreries, & des cheveux tressés qui retombent sur les épaules, forment toute leur coëffure.

En hiver, elles ont une petite veste plus ou moins riche, qu'elles resserrent avec une ceinture & une agraphe; un autre genre de leur beauté consiste à se teindre les cheveux en rouge, comme celles que nous appellons de vilaines rousses ; elles se barbouillent encore les mains & les pieds d'une couleur rougeâtre & sanguine qui nous choque infiniment, mais qui

augmente les agrémens de ces dames qui n'ont ni gants ni chauſſons.

Tel eſt l'ajuſtement des Perſannes : en montant ſur la terraſſe de ma maiſon, j'apperçus ainſi à la dérobée mes voiſines qui me parurent autant de poſtillons en bottes fortes ; la comparaiſon n'eſt pas fauſſe, car je pus, avec beaucoup de précautions, & à travers la jalouſie d'une petite fenêtre, voir paſſer un jour les femmes d'Ali-Mourat-Kan, elles étoient à cheval, ayant des bottes de maroquin noir proportionnées à la groſſeur de leurs pilliers artificiels ; chacune avoit une petite veſte de drap d'or avec un manteau d'écarlate ; leurs figures n'étoient pas voilées d'après le ſoin qu'avoient pris les Eunuques de faire fermer les boutiques, & de chaſſer à coups de maſſues les hommes qui ſe trouvoient dans les rues où ces dames devoient paſſer ; & quoique ce fût un ſpectacle plaiſant de voir tout un ſérai qui ſembloit être à franc-étrier, car il y en avoit ſoixante-dix,

ſi la mode leur eût été donnée de *Londres* comme de *Chiras*, en ſubſtituant des bottines à leurs groſſes bottes, elles m'auroient paru de fort jolis Jokets.

Je n'ai jamais pu tirer d'autre raiſon d'un coſtûme ſi biſarre, ſinon qu'elles ſont plus au frais dans ce caleçon rembourré d'une ſi étrange manière. Pour moi, j'ai toujours cru que c'étoit un mauvais moyen de ſe rafraîchir; mais la chemiſe qu'elles ſeroient tenues de faire blanchir plus ſouvent eſt, diſent-elles, un ancien uſage auquel elles ſe conforment.

Qu'on juge d'après cela ſi un étranger eſt tenté de mettre le trouble dans les ménages quand il a vu paſſer une fois de ces colonnes ambulantes.

Le métier de courtiſanne n'eſt point mépriſé en Perſe; l'uſage eſt de faire marché avec une femme, à raiſon de tant par mois; alors elle ſe pique de fidélité, & le ménage eſt tranquille: dans l'autre cas, les étrangers ſe pourvoient à la paſſade, comme en Europe, & cela ne leur fait point déshonneur.

Les Persans n'ont pas manqué de communiquer à leurs femmes leur répugnance religieuse à manger avec les personnes qui ne sont pas de leur secte; mais si le préjugé défend aux Persannes de s'asseoir au même banquet avec des profanes, il ne leur empêche pas d'accorder leurs dernières faveurs à des Chrétiens aimés ou solvables; & ces victimes de la superstition, rappellées aux premières loix de la nature, accordent volontiers un baiser non-équivoque à celui qui leur plaît, mais sans oser se permettre de boire dans un même vase que lui, ni manger d'un fruit qu'il auroit pelé.

Une des marques de l'aisance des Persans, est d'avoir chez eux de beaux tapis. Une pièce de feutre, bien ouvrée, mais peu épaisse, entourre l'appartement, on s'y place, non comme en Turquie, les jambes croisées, mais à genoux, en se reposant sur ses talons; les matelas & les coussins rembourrés, en usage chez

les Turcs, sont méprisés des Persans qui ne sont pas si douillets; leur manière de fumer est très-agréable, quoique pénible, pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ils lavent le tabac avant de le mettre dans la noix de la pipe qui, posée sur une caraffe moitié remplie d'eau, a un tuyau dans l'intérieur & un autre de maroquin très-élastique, & long de dix à douze pieds par où ils aspirent la fumée qui, dépouillée dans l'eau de son âcreté, devient plus suave, & ne laisse aucune odeur à la bouche.

Une suite nombreuse de domestiques accompagnent à pied les seigneurs Persans lorsqu'ils vont en visite; méconnoissant l'usage des voitures, ils vont toujours à cheval, & se font précéder par des coureurs qui soutiennent pendant plusieurs heures une marche aussi leste que pénible.

Les Persans se mettent fort peu en peine de violer la loi qui leur défend de boire du vin & des liqueurs capables d'enivrer; presque tous en boivent sans

myſtère lorſqu'ils n'ont pas encore fait le pélerinage de *Bagdad*, après lequel il n'y a plus de rémiſſion ; mais avant d'avoir eu ce bonheur-là, ils boivent du vin & de l'eau-de-vie à l'excès, comptant au nombre de leurs plaiſirs celui de s'enivrer complettement.

Les bains ſont fort en uſage dans toute la Perſe, leur conſtruction eſt à-peu-près ſemblable dans tout l'Orient ; on entre d'abord dans un veſtibule où eſt une ſalle pour ſe déshabiller ; n'ayant plus qu'un linge autour des reins, on paſſe dans l'appartement du bain, avec des ſandales qui ont des ſemelles de bois, pour ne pas ſe brûler ſur le pavé qui eſt échauffé en deſſous par un feu très-ardent ; une tranſpiration abondante ouvre tous les pores, & un moment après on ſe couche ſur des tables de marbre ; les valets ou ſervantes du bain, ſuivant que c'eſt l'heure des hommes, qui eſt le matin, & celle des femmes l'après-midi, jettent ſur le corps de l'eau tiède ou plus chaude à

volonté, en le frottant aſſez rudement avec leurs mains garnies d'une pièce de flanelle; cette manière eſt aſſez agréable quand on y eſt habitué. La légéreté & la ſoupleſſe des baigneurs conſiſte à faire craquer tous les os ſans douleur, & le dernier coup de leur habileté eſt de finir par mettre un pied ſur les reins, & l'autre entre les deux épaules de celui qui ſent un mouvement aſſez rude dans toutes les parties du corps, mais finit par ſe trouver plus diſpos & mieux à ſon aiſe. Il y a de très-beaux bains dans toutes les villes, mais il n'eſt permis qu'aux Muſulmans d'y entrer, & les Chrétiens ont les leurs particuliers, réputés immondes par les Perſans qui ſe donnent bien de garde d'y aller.

Quoique les Juifs ſoient tolérés en Perſe, il n'y a pas de pays au monde où ils ſoient plus mépriſés; un enfant peut les aſſommer à coups de pierres ſans qu'ils aient d'autres droits que celui de les éviter en preſſant leur marche.

Ils ont un uſage plaiſant, c'eſt celui d'avoir au-deſſus de leur porte, dans l'intérieur de leurs maiſons, un gros morceau de bois attaché avec une corde; ils le chargent de mille malédictions contre les Perſans, ayant ſoin de les répéter toutes les fois qu'ils ſortent; & quand on les a gratifié de quelques coups de bâtons, ils répondent du plus grand ſang-froid qu'ils ont fait leurs prières avant de ſortir de chez eux.

Il y a beaucoup d'Indiens établis en Perſe: j'ai vu deux fois à *Hiſpahan* renouveller la ſcène tragique de deux femmes qui avoient eu la précaution de s'enivrer avant de ſe jetter dans le bûcher qui devoit réunir leurs cendres à celles de leurs époux; ces cérémonies deviennent tous les jours plus rares, & les Indiennes qui ſont hors de leurs pays, ſe diſpenſent de cet uſage de leur nation, lorſqu'elles ne ſont pas réunies en aſſez grand nombre pour s'en faire une loi.

Les Perſans ſont braves & courageux,

mais ils ſont preſque tous maigres & d'une figure maladive, ce qui peut être attribué au trop grand uſage d'opium & à leur extrême frugalité, car ils ne ſe nourriſſent que de fruits ou de confiture, mangent très-peu de viande mêlée avec du riz, ils vivent long-tems & ſont peu ſujets aux infirmités de la vieilleſſe.

Les montagnes de Perſe produiſent une infinité de plantes inconnues en Europe, il en eſt qui ſont beaucoup vantées par la médecine, & qui forment à-peu-près les ſeules reſſources des médecins Perſans qui s'en ſervent aſſez à-propos.

Je vis arriver à *Hiſpahan* M. André Michaux, botaniſte de Verſailles, qui avoit entrepris ce voyage aux frais de *Monſieur*, frère du roi; je pus lui faciliter les moyens de faire avec ſûreté ſes recherches qui furent très-heureuſes, ayant ramaſſé dans toute la Perſe une nombreuſe collection de plantes & de graines.

Les Perſans ſont dans l'uſage de prendre le deuil à la mort de leurs parens; un

père porte également les marques de la perte de ſon fils. Le premier jour ils déchirent leurs habits, mettent de la boue à leur bonnet & ſur leurs manches, le lendemain ils paroiſſent en deuil qui dure un an pour un parent au premier degré, & trois mois pour un couſin; pendant tout ce tems-là, ils ſont habillés de couleur brune, ainſi que leurs domeſtiques.

Il n'y a qu'une ſeule manière en Perſe de bâtir les maiſons; une grande ſalle avec deux cabinets à droite & à gauche au rez-de-chauſſée donnent ſur un jardin dont les arbres ſont plantés en ſymmétrie, c'eſt-là qu'ils reçoivent leurs viſites & traitent leurs amis, après quoi ils rentrent dans le *Harem* qui eſt le quartier de leurs femmes.

Ils ont un grand art pour faire des moſaïques en verres de pluſieurs couleurs, entremêlés de petits miroirs; les colonnes de l'intérieur des ſalles de compagnie en ſont garnies & ſont fort agréables.

Les édifices publics ſont revêtus au

dehors de porcelaines peintes en arabesques, & offrent le plus beau coup-d'œil quand elles ſont frappées des rayons du ſoleil.

Les Perſans n'ont pas comme les Turcs la peinture en horreur ; mais n'ayant aucun principe de deſſin, ils n'ont que de mauvais peintres, les figures ont une monotonie qui les fait reſſembler toutes, & la beauté du coloris peut à peine les rendre paſſables. Leur ſculpture conſiſte en bas-reliefs d'arabeſques & de fleurs dont leurs édifices ſont chargés ; cet ouvrage ſervile des mains n'exige aucune force de génie, & ſe borne à l'exactitude de la ſymmétrie.

Ces peuples n'ont point réduit en art l'habitude qu'il ont de ſe détruire, ils campent irrégulièrement, ſans cependant trop écarter leurs tentes. Ignorant abſolument les moyens de fortifier leurs villes, un ſimple foſſé avec une enceinte de murailles bâties comme leurs maiſons, de briques ſéchees au ſoleil & flanquées de groſſes tours, pourvoient à leur ſûreté.

L'artillerie, dont ils ne savent pas se servir, est dans leurs armées plutôt un objet de parade que de destruction; leurs sièges ne sont que des blocus, mais ils observent de l'ordre dans les marches & dans leurs combats; l'infanterie se forme en gros bataillons, & sans avoir des rangs allignés, elle est toujours bien serrée autour de ses drapeaux.

La cavalerie s'étend derrière l'infanterie ayant le Général à sa tête; c'est ainsi que marchoit Ali-Mourat-Kan avec soixante mille hommes, lorsqu'il faisoit la guerre au prince de Mazandran: un éléphant portoit sur son dos deux grosses timballes qui, avec plusieurs trompettes, servoient à diriger la marche de l'armée.

Un grand nombre de chameaux étoient chargés d'un petit canon de demi livre de balle qu'on tiroit en faisant mettre à genoux ces affuts ambulans.

La cavalerie des Persans est excellente; leurs chevaux accoutumés à gravir les montagnes, ne craignent pas le froid,

& sont d'un grand service ; même en hiver, pour faire, malgré la neige, des marches forcées & de longue haleine.

Leur infanterie ne redoute point les fatigues ; la frugalité des Persans les rend peu difficiles pour l'approvisionnement de leurs armées ; du pain & du fromage, quelques fruits secs, peu de riz & encore moins de viandes forment toute leur nourriture, ils ont peu de bagages toujours portés à dos de mulet, & l'on ne voit jamais dans leurs camps un attirail inutile.

Les chevaux tartares sont comptés parmi les richesses des princes Persans ; ces chevaux qui tiennent de la race primitive sont d'une taille moyenne, ont une grosse tête, l'encolure épaisse & couverte d'une crinière qui leur passe les genoux, de grosses jambes, le corps renforcé avec une crouppe large & bien arrondie ; on les élève, dès leurs bas âge, à ne boire que du lait, jamais d'eau, & ils ne mangent qu'une petite quantité d'orge toutes les vingt-quatre heures.

Ces chevaux font des marches extraordinairement longues & font d'un grand fecours dans un pays fi fujet aux révolutions, & où ceux qui les poffèdent peuvent, en peu de tems, fe mettre en sûreté.

Kérim-Kan, régent de Perfe, dont j'ai parlé plus haut, en fit une expérience mémorable ; monté fur un cheval tartare, il fut, en cinquante-deux heures, de *Chiras* à *Hifpahan* qui en eft éloigné de cent-vingt lieues, il fit dans cette marche un trait qui égale celui d'Horace ; pourfuivi de près par quatre tartares, car il fuyoit après une bataille perdue, il jetta d'abord un de fes bracelets en pierreries ; l'ufage des rois de Perfe étoit de les porter au-deffus du coude, mais depuis Nadir-Cha les princes Perfans les portent fous leur manche ; à peu de diftance il laiffa tomber le fecond, un peu plus loin il en fit autant de fon poignard couvert de brillans, &, retournant brufquement fur fes pas, les tartares n'avoient pas manqué

de mettre pied à terre pour ramasser ces joyaux ; il fendit successivement la tête aux deux premiers, s'avança vers les deux autres qui se disputoient un bracelet, en extermina un, mit l'autre hors de combat, &, reprenant les instrumens de sa victoire, continua, sans danger, sa route jusqu'à *Hisspahan*.

Les chevaux tartares, dont la race est entre les mains d'un très-petit nombre de seigneurs Persans, sont regardés comme des présens les plus précieux, & sont fort chers quand ils les vendent. Ali-Mourat-Kan en avoit envoyé deux à l'Impératrice de Russie, qui étoient estimés chacun deux mille tomans, ce qui fait près de soixante mille livres.

Les Persans sont dans l'usage d'enfouir leurs trésors, mais c'est dans une idée différente des Indiens qui, croyant à la métempsycose, espèrent de les retrouver quand ils seront revenus sur terre dans de nouveaux corps, quoique assurément ils n'aient jamais vu aucun d'eux se rap-

peller des dépôts de ſa vie primitive. Les Perſans, que des guerres continuelles menacent tous les jours de perdre leurs fortunes, s'aſſurent, par cette précaution, des reſſources contre l'indigence & la pauvreté.

Bagal-Kan, gouverneur d'*Hiſpahan*, lorſque j'y étois, fit enterrer un coffre-fort aux pieds de tous les arbres qu'il fit planter dans ſon jardin en un même jour, & le ſoir il ſe défit de ceux qui, après avoir ſervi ſon avarice, auroient pu le trahir; ſa tête ayant payé ſes exactions, ſon ſucceſſeur apperçut un jour, en ſe promenant dans ce jardin, un jeune arbre qui pouvoit faire une bonne maſſue en le coupant près de ſa racine; c'eſt l'uſage des Perſans d'en porter une comme les Européens ont une canne, il le fit arracher & apperçut en même-tems le coffre-fort de Bagal-Kan, cela lui donna l'idée d'en faire arracher un autre qui lui en offrit autant. Tous les arbres furent abattus, & tout ce

trésor immense devint la proie de Jaffer-Kan à qui le bruit de cette découverte parvint le même jour.

C'est à cette manière d'enfouir leurs trésors que les Persans doivent la perte des richesses immenses que Nadir-Cha avoit rapportées de l'Inde ; du moins sait-on qu'il en avoit caché une bonne partie : s'étant défait des personnes qui l'avoient aidé à les enterrer, il mourut avec son secret qui a privé ses successeurs du prix de ses conquêtes, jusqu'à ce que le hasard les fasse retrouver un jour. Ali-Mourat-Kan fit fouiller en plusieurs endroits du palais d'*Hispahan* que Nadir-Cha avoit habité, on prétend même qu'il n'avoit pas perdu ses peines.

Les Persans font un négoce considérable avec les Indiens qui leur portent des épiceries, des mousselines & de ces belles toiles peintes qu'on appelle Perses en Europe, parce qu'elles nous venoient autrefois par ce royaume, avant qu'on eut la pratique du Cap de Bonne-Espé-

rance. Les Perſans leur donnent en échange des drogues pour la médecine, des ſoies, des brocards d'or & des fruits ſecs.

Le commerce de Perſe, rallenti par les guerres civiles, continue, quoique difficilement, une circulation qui rapproche les intérêts des gouverneurs que la fortune ſemble favoriſer plus conſtamment.

Les *Caravenſéraïs* ont des édifices deſtinés à loger les marchands que la crainte des voleurs réunit en troupes. Ces précieux monumens du règne de Cha-Abbas ſe détruiſent par les laps des tems; il importe peu à ceux qui ſe ſoutiennent à peine les armes à la main dans leurs ſouverainetés, de rétablir ces bâtimens indiſpenſablement néceſſaires, toujours entourés de fortes murailles flanquées de tours; les voyageurs peuvent s'y retirer en ſûreté, & s'y défendre des partiſans qu'ils rencontrent, ou qui, moyennant un droit qu'ils payent au gouverneur de chaque ville, établiſſent une correſpon-

dance aſſez réglée entre *Hiſpahan* & *Bagdad*, ainſi que ſur les autres frontières de la Perſe.

Laiſſons à préſent cette nation ſe détruire elle-même, & augmenter tous les jours ſes malheurs. Un grand nombre de Perſans ſe ſont réfugiés à *Bagdad* & à *Baſſora* pour y oublier dans le repos & d'heureux loiſirs les fureurs de leurs compatriotes: laiſſons-les prédire qu'il naîtra dans le *Koraſſan* un libérateur qui ramenera la paix dans le royaume : livrés à leurs ſuperſtitions, ils ne doivent qu'à la ſtérilité de leurs pays & aux montagnes inacceſſibles qui l'entourent la liberté de s'entre-déchirer mutuellement, ſans que les tartares, leurs voiſins, & toujours leurs ennemis, ſe prévalent des troubles qui les diviſent, pour venir de nouveau les combattre.

Les Perſans qui méconnoiſſent aujourd'hui tout luxe, n'offrent pas grand butin à la priſe de leurs villes ſi ſouvent dévaſtées; les payſans, qui craignent ſans

cesse de ne pas moissonner le champ qu'ils ont semé, ne cultivent que la portion de terre qui peut suffire à leur famille & pourvoir à leurs besoins, par la vente des denrées qui nourrissent les villes.

Voulant quitter *Hispahan* où j'étois las de voir se succéder si rapidement tant de révolutions, je fus demander mon passe-port au gouverneur qui, surpris de me voir encore dans cette capitale, refusa de me l'accorder sans en avoir prévenu Méhémet-Kan; comme j'avois tout lieu de craindre des questions embarrassantes de la part de ce nouveau souverain qui n'avoit pas ignoré mon séjour auprès d'Ali-Mourat-Kan, son mortel ennemi, je crus devoir déloger sans trompette, d'autant plus que je venois d'apprendre que mon secrétaire s'étoit rendu, sans m'en prévenir, chez le consul Russe à *Anzéli*, & j'eus tout lieu de m'applaudir de m'être tenu sur la réserve & de ne lui avoir point communiqué mes affaires.

Affublé d'un mauvais habit, & la

figure à demi couverte, ſous prétexte d'une fluxion, je me joignis ſur le crépuſcule du ſoir à pluſieurs perſonnes qui ſollicitoient leurs paſſe-ports, je demandai le mien ſous le nom de Méhémet-Ali, de *Damas*, qui vouloit ſe repatrier; l'ayant obtenu ſans difficulté, je partis ſur-le-champ le 15 Mai 1785, avec une caravanne de pélerins qui alloit à *Bagdad*.

Logés dans un *Caravenſéraï*, à quelque diſtance de la ville d'*Uluguerdi*, j'étois ſorti le ſoir avec mon domeſtique qui menoit boire mes chevaux; lorſque je les vis enlever par des partiſans en embuſcade, j'eus à peine le tems de gagner notre aſile où je courus donner l'allarme à mes confrères, qui, prenant les armes pour faire bonne contenance, décidèrent d'envoyer une députation au chef de parti pour lui demander, au nom d'Ali dont ils alloient viſiter le tombeau, la reſtitution de mes chevaux & des habits de mon domeſtique qu'on avoit dépouillé.

La requête fut pieuſement accueillie,

& je fus appellé pour reconnoître ceux qui avoient commis ce ſacrilège, car c'en eſt un de voler des pélerins.

Je fus bien ſurpris de voir parmi ces partiſans le chef du village de *Biſpiſſé* qui, ſans autre forme de procès, voulut s'emparer de ma perſonne, diſant que j'étois un infidèle, un franc, & ſon débiteur; je vais dire comment.

Lorſque j'arrivai en Perſe, Alo-Kolo-Kan, gouverneur de *Kermen-Cha*, première ville frontière, ſachant que je me rendois auprès d'Ali-Mourat-Kan, me donna une eſcorte pour m'accompagner à *Hiſpahan*, & je fus défrayé pendant toute ma route; ayant mené de *Bagdad* un fort beau cheval arabe qui devint forbu dans les montagnes de *Biſpiſſé*, je le laiſſai entre les mains du chef de ce village, qui me promit de me le renvoyer à *Hiſpahan* quand il l'auroit guéri. Le premier miniſtre d'Ali-Mourat-Kan s'étant chargé de me le faire venir de *Biſpiſſé*, deux mois après il me fut rendu,

étant resté persuadé qu'on avoit récompensé de ses peines celui qui en avoit pris soin. Telle étoit l'origine de la réclamation qui arrivoit si mal-à-propos. Le chef de *Bispissé*, n'ayant pas osé se faire payer dans le tems par Mirza-Rabi, voulut exiger une somme exhorbitante, & m'accusoit d'être un Chrétien, lorsque mes compagnons de voyage, scandalisés d'un reproche qu'ils croyoient que je méritois si peu, prirent à témoin la barbe du prophète que j'étois un pieux Musulman, & non celui dont il vouloit parler; je commençois de reprendre courage, en l'assurant qu'il me prenoit pour un autre; lorsque ce chef diabolique se mit en devoir de me faire exhiber les preuves de mon christianisme, comme il n'y avoit plus moyen de tergiverser, je pris le parti de la capitulation; les articles en furent bientôt dressés, puisqu'il ne falloit que de l'argent; mais celui qui me restoit pour ma route, étoit bien loin de suffire pour le satisfaire : ménacé d'être

vendu

vendu aux Tartares qui parloient déjà de me mener à *Samar-Kan*, j'étois dans le plus grand embarras, lorſque mes confrères m'offrirent de ſe cotiſer pour fournir la ſomme demandée, ſi je voulois devenir leur frère : ſaiſi d'horreur, je leur dis que, né libre, je ſaurois mourir en défendant ma liberté, & que mon prépuce ne ſeroit point le prix de ma rançon.

Il eſt par-tout des cœurs généreux : un ſeigneur de *Koraſſan*, nommé Huſſein-Kan, m'offrit l'argent dont j'avois tant de beſoin, ſe contentant de ma parole que je le lui rendrois à *Bagdad. J'ai connu des François en Ruſſie, ajouta-t-il, & j'ai trop bonne opinion d'eux pour ne pas vous rendre ce léger ſervice.*

Telle eſt la manière dont je me tirai d'une ſituation auſſi pénible & la plus cruelle où je me ſois trouvé de ma vie ; tout ce qui m'eſt arrivé en Turquie dans mon dernier voyage n'a pas altéré un ſeul moment la ſérénité de mon viſage ;

mais s'il eſt vrai, comme on le dit, qu'il faut avoir eu peur une fois en ſa vie pour ne plus éprouver ce ſentiment, j'avoue que je fus bien effrayé du voyage de *Samar-Kan* qu'on me propoſoit d'une manière à me faire croire que ce n'étoit pas une plaiſanterie.

CHAPITRE XXVII.

Deſcription de Bagdad & de ſes environs. Ruines de Babylonne. Réunion du Tigre & de l'Euphrate. Deſcription de Baſſora. Arabes du déſert ; leur caractère, & leurs mœurs, celles de leurs femmes. Différentes races des chevaux arabes.

UN grand nombre de Perſans ſont venus s'établir avec leurs familles à *Bagdad*, & les Arméniens fugitifs de *Julfa* y ont porté leurs richeſſes & leur induſtrie ; cette ville, dont le Tigre baigne les murs, a un pont de bateaux qui la ſépare d'un grand fauxbourg ; elle doit, tout-à-la-

fois ſon agrandiſſement aux émigrations de la Perſe, aux Arabes fatigués de vivre ſous des tentes, & à ſa poſition ſi heureuſe pour le commerce. Situé au milieu d'un déſert immenſe, *Bagdad* tire ſa ſubſiſtance des Provinces ſupérieures, & les reçoit par la navigation du Tigre. La ville eſt bâtie de bonnes briques, les marchés y ſont aſſez grands & couverts de belles voûtes; mais la chaleur qui eſt exceſſive, oblige les habitans à ſe retirer pendant un tiers de l'année, dans les caves de leurs maiſons, pour y trouver de la fraîcheur, & leur uſage eſt de coucher ſur les terraſſes ſans en être incommodés.

Le principal négoce de *Bagdad* conſiſte en étoffes & toiles des Indes qui viennent de *Baſſôra;* les chals de *Cachemire*, les drogues & les ſoies de *Perſe*, lui arrivent d'*Hiſpahan*. Les dattes de ſon territoire ſont très-renommés, & d'une grande reſſource pour les Arabes du déſert qui en font leur principale nourriture. Le palmier ne produit que des fleurs dont

la ſemence, qui eſt une eſpèce de pouſſière, doit néceſſairement être portée par le vent ou la main du cultivateur dans le calice des fleurs du dattier, ſans quoi celui-ci reſteroit ſtérile. On a vu, il y a quelques années, un exemple bien frappant de la néceſſité de rapprocher la ſemence du palmier pour féconder les fleurs du dattier. Le roi de Pruſſe,en ayant un à Berlin qui fleuriſſoit inutilement depuis long-tems, imagina de faire venir par la poſte, des fleurs d'un palmier qui étoit dans la ſerre de Louvain. On les conſerva ſi bien dans la route, qu'après les avoir ſecoué ſur celles du dattier de Berlin, il produiſit des fruits la même année.

Les Arabes retirent le plus grand avantage de cet arbre qui les nourrit de ſon fruit dont on fait encore de l'eau-de-vie très-violente. Son noyau pilé ſert de pâture aux chameaux; le tronc forme du bois de charpente: un éfilé tiré de l'écorce rend plus durables certaines étoffes, les

branches ſont employées pour des bois de lit ou des coffres, & ſes feuilles longues & ſouples ſont treſſées pour des nattes ou des paniers.

Les Turcs & les Perſans ſe ſont diſputés pluſieurs fois cette ville ; & la porte par où Sultan Murat ſortit de *Bagdad*, après en avoir chaſſé les Perſans, eſt encore murée, honneur que les habitans de cette ville lui rendirent pour conſerver un monument des victoires de ce prince guerrier.

Le Pacha prend le titre de *Kaliffe*, en conſidération du ſéjour que les ſucceſſeurs ou vicaires de Mahomet firent à *Bagdad* avant que les Sultans s'en fuſſent appropriés les droits ; mais le Kaliffe de *Bagdad* reſſemble aſſez à ce prélat qui prend à Rome le titre de Patriarche d'Antioche ou d'Alexandrie, ſans avoir le droit d'y envoyer des mandemens.

On voit dans ſes environs une vieille maſure très-haute & fort ancienne que les Arabes appellent la tour de *Nemrod*,

c'eſt aux environs de l'Euphrate qu'on trouve dans la *Méſopotamie* le ciment qui ſervit autrefois à bâtir les murs & le pont de Babylonne ; il ſe répand ſur la terre en grands gâteaux de cinq à ſix pieds de large ; il eſt noir comme la poix & a la même odeur ; on le purifie de ſon gravier dans pluſieurs villages, en le faiſant bouillir dans de grandes chaudières, il ſert à calfater les barques qui deſcendent le fleuve, & les Arabes en portent à *Baſſora* pour l'uſage des vaiſſeaux.

Couſſa, ſitué près de l'*Euphrate*, eſt célèbre par le tombeau d'Ali ſi révéré des Perſans, qui s'y rendent avec leurs familles & portent ſucceſſivement les tributs de leur piété pour enrichir la moſquée & pourvoir abondamment à l'entretien de ſes Moulas.

Ali-Mourat-Kan fit faire, lorſque j'étois à *Hiſpahan*, une lampe d'or maſſif enrichie de pierreries qu'il envoya par des officiers de diſtinction pour être placée au-deſſus du tombeau d'Ali, décoré, depuis plu-

ſieurs ſiècles, par la magnificence des rois de Perſe.

On cherche en vain les traces de Babylonne ſur les bords de l'Euphrate; quelques ruines que les Arabes montrent ne ſauroient être des preuves ſuffiſantes pour déſigner le lieu où étoit cette ville ſi fameuſe, qui n'a conſervé que ſon nom dans l'hiſtoire & aucun veſtige de ſa ſplendeur; tel a été le ſort de toutes celles qui n'étoient bâties que de briques ſéchées au ſoleil, ainſi qu'il eſt d'uſage dans la plus grande partie de l'Aſie.

Baſſora eſt ſitué ſur un canal tiré de l'Euphrate qui ſe réunit au Tigre à vingt lieues au-deſſus de cette ville; à une même diſtance, ces deux fleuves ont leur embouchure dans le Golphe Perſique. Il s'y fait un commerce très-étendu, & les vaiſſeaux de toutes nations portent ſucceſſivement les richeſſes de l'Inde, pendant les mouſſons qui durent ſix mois de l'année.

Baſſora, tantôt ſoumiſe aux Turcs &

tantôt dévaſtée par les Perſans, a été pluſieurs fois priſe par les Arabes qui en diſputent la ſouveraineté au Pacha de *Bagdad*.

Les Anglois ont un conſul à *Baſſora*, qui eſt principalement chargé d'entretenir une correſpondance exacte avec les poſſeſſions de la compagnie des Indes ; cette voie la plus courte a été dans la dernière guerre d'une funeſte conſéquence aux François, dont le miniſtère trop rétif pour tout ce qui eſt diſpendieux, ne fourniſſoit point les moyens de prendre, pour les dépêches qu'il envoyoit dans l'Inde, les précautions qui en auroient aſſuré le tranſport. Mais les Anglois n'épargnent rien pour les faire parvenir en ſûreté ; le conſul d'Angleterre, qui dépenſe cent ſequins pour le ſervice de la compagnie, en reçoit le double avec cinq pour cent d'intérêt, à compter du jour qu'il en a fait le déburſé ; & un conſul de France, qui feroit une légère avance pour donner une eſcorte à celui que notre miniſtère auroit

chargé d'une miſſion, feroit expoſé, tout au moins, à un retard très-éloigné de ſon rembourſement, ſi même il n'en recevoit pas de reproches. C'eſt d'après cela que les dépêches de France ont toujours été arrêtées dans le déſert par les Arabes ſoudoyés par les Anglois, & que ceux qui en étoient chargés, n'étant pas en force pour les défendre, ſe ſont vus les victimes d'un zèle inutile. Pondichéri fut ſurpris par les Anglois, parce que leur conſul de *Baſſora* fit paſſer à *Bombey* nos dépêches ſaiſies par les Arabes; elles annonçoient la déclaration de guerre au gouverneur de Pondichéri qui l'apprit par la ſommation que les Anglois lui firent à l'improviſte de rendre cette place.

On avoit choiſi pour conſul de France à *Baſſora* un facteur, parent de Jean-Jacques, fils d'un horloger de Genève, établi à *Julfa*. Après avoir réſidé trente ans à *Baſſora*, il prétend aujourd'hui que l'air de cette ville l'incommode, & le miniſtre le ſouffre à

Bagdad où il se dispute avec le vice-consul qui voudroit bien que M. Rousseau se rendît à son département pour y exécuter plus à son aise le plan de commerce qu'il étoit venu proposer en France lorsqu'il y obtint le titre de consul pour lui en faciliter les moyens.

Les Arabes qui préfèrent une vie errante & libre à ce qu'ils appellent la solitude des villes, habitent les déserts & se divisent en plusieurs tribus, les unes uniquement occupées de leurs troupeaux, recherchent les lieux où les pâturages sont les plus abondans ; des chevaux, des ânes, des moutons, des chèvres & des chameaux forment toutes leurs richesses : je n'ai pas oublié de parler des ânes, parce que c'est à leurs cris que les voyageurs apprennent pendant la nuit le voisinage des Arabes, qu'il est toujours prudent d'éviter dans l'incertitude où l'on est au milieu des déserts, si ce ne sont pas des Arabes voleurs.

Ils vendent leurs chameaux si utiles

pour le tranſport des marchandiſes d'*Alep* & de *Damas* à *Bagdad* & à *Baſſora*. Cet animal pouvant reſter juſqu'à neuf jours ſans boire eſt bien précieux dans des pays où l'eau eſt ſi rare, & où la poſſeſſion d'un puits occaſionne ſouvent des combats ſanglans.

Quelques informations que j'aie priſes des Arabes, ils n'ont jamais pu me donner aucuns renſeignemens ſur cette eſpèce de chameaux qu'on appelle dromadaire en Europe, & qu'on dit être diſtingué par deux boſſes ſur le dos; il me paroît que c'eſt une biſarrerie de la nature qui a pu ſe manifeſter ainſi dans quelques individus ſans former une race particulière.

Il en eſt dans l'eſpèce du chameau comme dans celle du cheval; le flamand lourd & peſant eſt moins propre à la courſe que l'anglois plus leſte & plus léger; ainſi le chameau de l'Aſie mineure, élevé par les Turcmènes dans des gras pâturages, eſt plus gros, plus lent, & ſemble être plutôt deſtiné à

porter de grands fardeaux que le chameau Arabe plus agile, moins propre à la charge, & qui sert si bien son maître dans ses expéditions de longue haleine.

Les Arabes ont toujours pris le plus grand soin de leurs chevaux dont ils ne mêlangent point les races. Une longue généalogie qui fixe toute leur attention, ajoute un grand prix au cheval Arabe. La première, la meilleure & la plus noble race s'appelle *Queiland.* Ils en distinguent six autres qu'ils regardent aussi comme primitives & dont ils font le plus grand cas.

Les Arabes sont les compagnons de leurs chevaux; ils passent la nuit sous la même tente, aussi rarement ont-ils des défauts & encore moins des vices. Un enfant les monte, & ils s'arrêtent pour recevoir sur leur dos celui que l'inexpérience a désarçonné.

Les races du désert de *Bagdad* sont petites, mais du côte de *Moka* les chevaux ont une plus belle taille; les jumens

dont ils ne ſe défont qu'avec peine & pour des beſoins preſſans, ſont d'un prix immenſe; il y en a qui ſe vendent juſqu'à deux mille louis, mais le plus beau cheval Arabe ne paſſe guères trois ou quatre cents louis. En général, les Arabes s'attachent moins à la beauté, les connoiſſeurs ne veulent que diſtinguer les races qu'ils priſent, à raiſon de leurs excellentes qualités; on a même remarqué que le poulain d'un cheval Arabe & d'une jument de race étrangère eſt toujours plus beau, mais les Arabes font peu de cas de ſa beauté lorſque ſa généalogie a été interrompue; inexorables ſur cet article, il ſeroit difficile de les tromper.

Ces chevaux ſont d'un grand avantage dans les pays chauds, mais leur race dépérit dans les climats moins brûlants, & ce même cheval qui fait dans les plaines d'Arabie trente lieues ſans débrider, reſte deux jours ſans boire & ne ſe nourrit que de quelques mauvaiſes herbes, n'eſt preſque d'aucun ſervice

dans un pays de montagnes & ſous un ciel plus tempéré.

Les Arabes élèvent toujours un grand nombre de chèvres & de brebis, leurs femmes en filent le poil & la laine dont elles font des étoffes pour leurs habits; quoique brûlées par l'ardeur du ſoleil, elles ont quelquefois des traits réguliers, qui les rendroient belles, ſans leur coutume de ſe noircir les lèvres & de ſe faire aux joues, à la gorge & aux bras des deſſins biſarres; ce genre de beauté parmi elles ne s'acquiert pas ſans douleur; après s'être piqué la peau avec des aiguilles, elles y mettent de la poudre à canon qui leur imprime des marques noires & pour jamais ineffaçables; un pendant d'or paſſé dans une narine & pluſieurs anneaux de verre paſſés dans leurs bras dès leur bas-âge forment leurs plus beaux atours: au reſte, elles ne ſe voilent pas, ne ſont point farouches, & ſervent leurs maris avec modeſtie, & de bonne grace l'étranger qui, arrivant dans leurs tentes, y reçoit l'hoſpitalité.

L'habit des femmes eſt à-peu-près ſemblable à celui des hommes, leurs cheveux retombent en treſſes ſur leur épaules, un ſimple mouchoir de mouſſeline rouge forme leurs coëffures ; occupées uniquement de leur ménage, elles méconnoiſſent l'oiſiveté, & ſont peut-être les femmes les plus chaſtes de toute l'Aſie.

J'ai vu pluſieurs fois de jeunes filles d'une taille ſvelte qui venoient de traverſer l'Euphrate à la nage conduiſant avec elles des branches d'arbres qui devoient cuire le pain que nous pétriſſoient leurs mères : en abordant ſur la rive, la candeur & l'innocence leur ſervoient de vêtemens ; vierges & timides, elles ne rougiſſoient qu'en voyant des inconnus.

Les Arabes font très-peu d'uſage de linge ; une ſorte de robe ou de tunique leur deſcend juſqu'au-deſſous du genou, & ſe ſerrent autour des reins avec une ceinture de cuir. Ils ont ſur la tête deux mouchoirs, dont un ployé en deux laiſſe pendre les deux bouts, & l'autre, noué négligemment autour du front, retombe

en arrière ; des ſandales ou des brodequins venant à mi-jambes forment leurs chauſſures. Pluſieurs ſont des fourures avec les peaux de leurs moutons, quoique les rigueurs de l'hiver ſoient inconnues dans leurs déſerts, mais en été ils mettent la laine en dehors.

Tous les Arabes portent le manteau qu'ils appellent *Habba* ; c'eſt un grand quarré double fendu au milieu, ayant une échancrure pour le col, avec deux ouvertures aux deux côtés pour y paſſer les bras, il y en a de tout noirs, de rayés rouges & blancs, & d'autres à grandes bandes noires & blanches qui ne reſſemblent pas mal à un drap mortuaire ; leur tiſſu pareil à la tapiſſerie de haute liſſe, fait de poil de chevreau bien tordu avec celui du chameau, eſt un grand préſervatif contre la pluie ; l'épreuve même qu'on en fait avant de les acheter eſt d'y verſer un ſeau d'eau dont quelquefois il ne s'échappe pas une goutte durant près d'un quart d'heure.

Leur nourriture eſt très-frugale, & même peu ragoûtante ; après avoir pétri dans un baquet de bois de la farine d'orge pour faire de groſſes boules comme les deux poings, qu'ils font avaler à leurs chameaux, ils s'occupent d'eux & font de la pâte ſans levain, la mettent ſous les cendres, &, quand elle eſt à moitié cuite, ils en font une marmelade qu'ils mêlent peu-à-peu avec du miel & du mou de raiſin ; le tout, fait en petites boules qu'ils preſſent dans leurs mains, eſt leur mets le plus délicieux ; quelques dattes, du fromage, & du lait caillé qu'ils font aigrir terminent leurs repas ordinaires.

Ils ne tuent leurs moutons que les jours de fêtes ou de quelqu'événement extraordinaire, tels qu'un mariage, ou lorſqu'ils reçoivent un étranger, alors ils lui offrent un agneau ; l'hoſpitalité eſt un uſage dont les Arabes ne ſe ſont jamais écartés, & ceux-là même, qui ont détrouſſé les voyageurs, conſervent toujours ce principe d'humanité ; tel qui vient

d'être dépouillé, entre, sans le savoir, dans la tente de celui qui l'a dévalisé; on l'accueille, on le plaint, &, tout en disant que Dieu est miséricordieux, on lui donne d'autres habits que les siens, qu'il ne fait pas semblant d'appercevoir, à côté de ceux qu'on lui offre, & il continue sa route en s'exposant de nouveau à être volé & réhabillé tour-à-tour par ceux qu'il peut rencontrer.

CHAPITRE XXVIII.

Manière dont les Arabes changent de domiciles; leur Gouvernement. Façon de penser des Ismaélites. Précautions en usage pour traverser les déserts de l'Arabie; animaux & bêtes féroces qu'on y rencontre.

Les Arabes changent souvent de demeure, c'est-à-dire, qu'ils transportent leurs tentes d'un lieu à un autre plusieurs fois de l'année, pour procurer à leurs

troupeaux des pâturages plus abondans, mais ils reviennent ſucceſſivement tous les ans aux endroits qu'ils ont coutume d'habiter.

Ceux qui ſont près du Tigre & de l'Euphrate, car il y en a beaucoup dans le *Diarbek*, autrefois la *Méſopotamie*, sèment le long de ces fleuves de l'orge, du riz & du bled qu'ils abandonnent toujours, & reviennent aux époques de la moiſſon recueillir les fruits de leurs travaux.

Les Arabes ont une petite ſtature, le corps maigre, l'œil vif & le teint baſanné. Leur vie errante, exempte d'ambition, retrace au voyageur celle des anciens patriarches. Rien n'eſt plus intéreſſant que leurs manières de changer de domicile ; des troupeaux nombreux, qui précèdent la caravanne, expriment, par des cris, leur joie de retourner à leurs anciens pâturages. Conduits par de jeunes adultes, quelques bêtes de ſomme portent les petits nouvellement nés, enſuite viennent les chameaux chargés des ba-

gages & des femmes enceintes ou malades ; les autres marchent à pied, portant toujours leurs enfans sur leurs dos ou entre leurs bras ; & les hommes montés sur ces chevaux, armés de leurs lances, voltigent sur les côtés, ou pressent la marche des animaux qui broutent trop long-temps : ainsi voyagent les Arabes, qui trouvent par-tout leur pays, leurs foyers & leur patrie.

Ils se gouvernent entre eux par tribus, chaque père de famille rend la justice parmi les siens ; mais les vieillards se réunissent pour délibérer sur les affaires majeures, soit lorsqu'ils doivent se mettre en marche, ou se défendre contre leurs ennemis. Tous les Arabes voleurs forment des tribus particulières, turbulens & factieux, ils exercent continuellement un brigandage, qui les fait redouter des caravannes & des autres paisibles habitans du désert.

Les nations qui en dépouillent un autre, colorent toujours leurs rapines

d'une espèce de droit. Les peuples du Nord ont troublé dans leurs possessions les habitans des climats plus heureux, étant persuadés que la terre est un vaste domaine qui appartient à tous les hommes ; les corsaires de Malte font esclaves les turcs ou les barbaresques, parce qu'ils sont musulmans ; & ceux-ci ne meneroient pas en esclavage les Génois ou les Napolitains s'ils n'étoient pas chrétiens, tant il est vrai que, jusques à ce jour, les hommes se sont tous aveuglés, au point de vouloir jetter sur leurs injustices le voile de l'équité & le prétexte de la religion.

Mais celui des Arabes voleurs est plus spacieux, pour ne pas se faire un scrupule de dépouiller les caravannes ou de piller leurs voisins : ils croient descendre d'Ismael ; on sait qu'il fut déshérité par Abraham, qui le relégua dans le désert avec sa mère ; ils réclament donc la succession de leur père, & c'est à ce titre qu'ils reprennent des enfans d'Isaac des biens dont fut privé le fils aîné d'Abraham.

Le nombre considérable de ces Ismaélites rend très-dangereux le passage du désert ; il faut attendre l'occasion des caravannes qui vont & viennent successivement, trois ou quatre fois par an, *d'Alep*, *Damas*, *Bagdad* & *Bassora.* Les voyageurs qui trouvent trop pénible l'allure des chameaux, ou craignent de se percher sur leurs dos, emboîtés dans une scelle garnie d'un piquet devant & derrière pour s'y tenir plus aisément, se placent dans des paniers couverts, en forme de niche, en mettant leur bagage de l'autre côté, afin de faire le contre-poids, s'ils ne sont pas deux pour faire la charge ; ainsi emballé & bien balotté, on peut être à couvert des chaleurs : mais en voulant augmenter les frais du voyage, on loue un *tartarouan*, espèce de coffre fort bas, placé sur un brancard attelé de deux chameaux ; c'est la manière la plus douce de voyager dans le désert, quand on suit les caravannes.

D'autres fois, pour éviter la longueur

des trajets, les voyageurs prennent des escortes d'Arabes, qui, montés deux à deux sur un chameau, & assez bien armés, défendent vigoureusement ceux à qui ils ont promis sur leur tête de les conduire en sûreté.

J'en fis l'épreuve dans mon passage d'*Alep* à *Bagdad*, accompagné de huit Arabes, je m'étois livré à tous les hasards du désert ; arrivés à quelque distance d'un puits où nous avions besoin de remplir nos outres, notre vedette crut appercevoir des Arabes qui ne nous parurent pas une rencontre de bonne augure ; ma petite troupe se mit en ordre de bataille. Rien de plus plaisant que leur manière de se préparer au combat. D'abord ils ôtèrent leur turban & leurs habits ; n'ayant plus que leurs chemises & tête nue, ils allumèrent la mèche de leurs fusils, car la rareté des pierres-à-feu leur fait préférer une mèche comme à nos anciens mousquets ; ils firent agenouiller leurs chameaux tout-autour du bagage ; le chef montant

ſur mon cheval, brandit ſa lance, pouſſant çà & là quelques petites voltes en pouſſant des cris affreux; les autres ayant tiré leurs ſabres, danſoient autour de moi, & chantoient quelques prières, pour ſe faire la recommandation de l'ame, ou s'animer à une réſiſtance vigoureuſe. Ils attendoient l'ennemi dans ces beaux ſentimens, lorſque je ne ſais ſi le prophète les avoit exaucés; mais nous ne vîmes paroître qu'une douzaine d'Arabes, qui s'approchèrent pas à pas de nous, en conduiſant leurs ânes. Mes guerriers ne furent pas fâchés d'en être quittes pour la peur, & nous fûmes fort aiſes de ſavoir, par ces malheureux, qui ne nous abordoient pas ſans de nouvelles craintes, que la troupe de voleurs, dont ils avoient payé la rencontre par la perte de toutes leurs proviſions de bouches, étoient à quelque diſtance dans le voiſinage d'un autre puits : nous leur donnâmes du pain & des dattes, après quoi mes Arabes ſe diſpoſèrent à tenir une autre route.

C'eſt ainſi qu'il faut agir lorſqu'on traverſe le déſert, s'expoſant maintefois à manquer d'eau, par la crainte de rencontrer près des puits des Iſmaélites qui s'en réſervent la poſſeſſion, ou ſe tiennent dans leurs environs pour attaquer ceux qui ſont obligés d'y remplir leurs outres, à moins qu'une caravanne nombreuſe ne ſoit aſſez en force pour s'oppoſer à leurs entrepriſes.

La méfiance continuelle qui exiſte parmi les Arabes, leur fait employer toutes les ruſes pour s'aſſurer des marches qui ont eu lieu dans le déſert; ils obſervent la piſte des animaux qui ont paſſé pour changer de paccages, & font les combinaiſons les plus exactes ſur les différentes routes que les conducteurs ont pu tenir; leur fiente eſt ſur-tout un thermomètre qui les trompe rarement ſur le temps qui s'eſt écoulé depuis leur paſſage: ils peuvent, par ce moyen, s'éviter les uns les autres. Ils montent pas à pas ſur les butes & les colines, pour voir

au loin dans les plaines ſi elles ſont libres; tantôt appuyant l'oreille contre terre, ils entendent pendant la nuit marcher, même de fort loin, l'Arabe qui court en maraude, monté le plus ſouvent ſur des jumens, parce qu'elles ne henniſſent point, & font même déceler ceux qui ont des chevaux.

Ils n'allument jamais de feu pendant la nuit, à moins qu'ils ſoient aſſez nombreux pour n'avoir rien à craindre. Etant campé aux environs de l'*Euphrate*, aſſez près d'un village, j'avois une lumière dans ma tente. Croyant être en ſûreté contre les voleurs, vers minuit mon domeſtique ſe ſentit enlever ſon ſabre & ſes piſtolets, qu'il avoit mis ſous ſon oreiller avant de s'endormir; & celui qui ſut s'en emparer ſi adroitement, s'en retourna ſi vîte, comme il étoit venu en ſe vautrant par terre, qu'il nous fut impoſſible de l'appercevoir lorſque nous le pourſuivîmes dans le moment même qu'il eut tourné les talons; ce fut pour

moi une leçon de ne plus avoir de feu ou de lumière, qui ne ſert qu'à déſigner aux Arabes qui l'apperçoivent de loin, un endroit où ils peuvent faire quelque butin.

Ceux qui traverſent le déſert d'*Alep* à *Baſſora*, redoutent pendant les chaleurs de l'été un vent peſtilentiel, qui règne depuis *Moſſul* ſur toute la ſurface de la Méſopotamie. Les montagnes de ſoufre qui ſont dans le voiſinage du Tigre, & le bitume que produiſent les environs de l'Euphrate, donnent à croire que le vent du ſud, imprégné de vapeurs & d'exhalaiſons ſulphureuſes, cauſent toute la malignité de ce vent, que les Arabes n'appellent pas vent de *Damas*, comme le prétend M. de Volney, mais que tous les habitans du *Diarbek* nomment vent de Poiſon; ce qui, dans la prononciation, quoique reſſemblante, fait cependant une différence entre celle du mot de Poiſon & du nom de *Damas*: d'ailleurs ce vent eſt inconnu près de cette ville.

L'instinct des chameaux, qui baissent leur tête jusques à terre, avertit leurs conducteurs du danger qui les menace. Ce vent, qui arrive par raffale, s'annonce par un tourbillon de chaleur, qui dérobe l'horison, & ne rase point la terre à la hauteur de trois pieds. Tel homme qui resteroit droit, seroit étouffé dans l'instant; & celui qui a la précaution de se coucher sur la terre, même sans couvrir sa tête, n'éprouve qu'une sueur abondante dont il est quitte un moment après. Les effets de ce vent terrible sont si prompts, que lorsqu'un homme en est étouffé, ses membres se dépècent & sont réduits en poussière. Je fus plusieurs fois témoin de la manière dont il faut éviter le *samiel*, lorsque, en 1785, je traversai le désert de *Bagdad* à *Alep*, pendant les chaleurs du mois d'Août.

On trouve des eaux minérales dans le désert; mais la plupart des sources sont brûlantes & sulphureuses. J'avois une douleur de reins, dont je fus quitte après

m'être baigné quelques heures dans une caverne que je rencontrai ſur ma route, à vingt lieues d'*Alep*.

Les Arabes tuent à coups de bâton les lièvres qui ſont en grand nombre dans ces vaſtes plaines; mais ils ſont petits, & d'un goût plus fade que nos lapins. On voit encore une eſpèce de rats très-jolis, qui habitent toujours en familles, car les trous de leurs repaires ſont à une même diſtance dans l'eſpace qui forme leur domicile. Les Arabes leur donnent la chaſſe avec beaucoup de fineſſe; car il n'y a rien de ſi leſte que ces petits animaux, qui, ayant les jambes de derrière beaucoup plus longues que celles de devant, font des ſauts très-allongés. Leur poil bigaré & très-fin feroit de très jolies fourrures, s'ils étoient moins difficiles à prendre. Mes Arabes en tuèrent quelques-uns, dont je mangeai avec eux : la chair eſt aſſez délicate, & comme celle de l'écureuil.

On s'accoutume difficilement à boire de l'eau des citernes du déſert; preſque

tous les puits ſe rempliſſent dans la ſaiſon des pluies, & l'eau ſaumâtre qui s'y conſerve, eſt toujours un peu ſalée à cauſe du terrein. Ce n'eſt pas ſans répugnance qu'on eſt forcé de boire une eau croupie & verdâtre ; imprégnée quelquefois de petits inſectes qui font horreur ; encore faut-il attendre, pour ſe déſaltérer, quand on eſt arrivé près des citernes ſi déſirées, que les chameaux aient bu leur ſuffiſance. Après qu'ils ont troublé l'eau avec les pieds, l'Arabe la paſſe à travers une groſſe toile pour remplir ſes outres, & préfère d'en rendre le premier hommage à l'animal qui lui eſt ſi utile, & qui boit une bonne fois pour huit jours.

On voit dans les déſerts beaucoup d'autruches, qui redoutent l'approche des hommes, & s'en éloignent toujours avec la plus grande vîteſſe ; néanmoins les Arabes les forcent avec leurs chevaux, en les ſuivant pendant pluſieurs journées. Je ne ſais où les naturaliſtes ont pris que l'autruche, cachant ſa tête derrière un

arbre, se croit en sûreté contre le chasseur, comme la perdrix qui met sa tête sous une glèbe de terre, croyant n'être plus apperçue de l'oiseau parce qu'elle l'a perdu de vue. Quant à moi, j'ai vu plusieurs troupeaux d'autruches, j'ai même ramassé de leurs plumes qu'elles s'arrachent dans les combats, aussi fréquens que les rencontres des mâles quand ils ont leurs femelles : mais je n'ai pas vu un seul arbre dans le désert. Il y a beaucoup d'arbustes, le laurier rose s'y trouve presque par-tout, avec l'*agnus castus*, dont les fleurs étoient si renommées parmi les dames romaines : celles qui se méfioient de leur vertu, avoient grand soin d'en mettre dans leurs lits, croyant qu'elles produisoient les mêmes effets que nos vertueuses craintives attribuent aux quatre semences froides.

Le lion est encore un habitant de ces vastes contrées ; les Arabes en font la chasse quand ces animaux se trouvent dans les environs de leurs domiciles. Lorsque j'arrivai à *Bagdad* pour la pre-

mière fois, je trouvai le pacha qui alloit, avec un grand nombre de cavaliers, à la poursuite d'un lion formidable, qui faisoit des ravages affreux aux environs de l'*Euphrate* & de la tour de *Nemrod*; & ce ne fut pas sans difficulté qu'on vint à bout de le mettre hors de combat.

Les hyennes sont encore plus dangereuses. Cet animal ressemble assez au tigre par la forme du corps & de sa tête; son poil est roux, il rôde près des villages ou des tentes, cherchant à dévorer plutôt les enfans que les troupeaux ; mais un homme suffit pour l'épouvanter, & un coup de fusil tiré en l'air l'a bientôt mis en fuite.

Ceux qui traversent le désert après les pluies de l'automne, n'apperçoivent, en décembre & janvier, qu'une vaste prairie, parsemée de toutes sortes de fleurs; l'air pur & doux qu'on y respire, fait oublier qu'on est dans un pays inhabitable; on s'en apperçoit à regret lorsqu'il faut recourir à l'eau qu'on porte dans ses

outres,

outres, & aux provisions de bouche dont on s'est muni. Mais toutes ces beautés de la nature subsistent à peine deux mois, bientôt un air brûlant succède à la température la plus délicieuse, l'horison semble enflammé, le sol brûle la plante des pieds; & le voyageur, peu fait à de tels climats, ne voyant plus que des herbes sèches, & une terre inculte, ne s'étonne plus qu'on appelle ces vastes solitudes l'Arabie déserte.

CHAPITRE XXIX.

Description de l'Arabie du côté de la mer de l'Inde & de la Mer Rouge. Situation de l'Arabie heureuse & de la ville de la Mèque, où naquit Mahomet. Dissertation sur cet homme extraordinaire; Analyse de la croyance des Musulmans. Leur vénération pour Médine, où est le tombeau de leur Prophète.

J'AI déjà parlé des îles *Bareym*, célèbres par la pêche des perles, & qui sont

ſous la domination d'un prince arabe depuis que l'anarchie règne en Perſe. L'Arabie n'a d'autre port dans le golfe que celui de *Katif*, où il ſe fait un commerce aſſez étendu avec *Baſſora* & les villes maritimes de la Perſe ; en ſuivant la côte vers l'océan, on trouve *Maſçatte* dont j'ai fait mention, ainſi que du grand abord de tous les vaiſſeaux de l'Inde, qui en font un marché très-fréquenté pendant les *mouſſons*, depuis que l'île d'*Ormus* eſt déchue de ſa ſplendeur.

A quelque diſtance du détroit de la Mer Rouge ſi périlleux, même dans ſa navigation intérieure, que les Arabes l'appellent *Porte de la mort*, eſt *Moka*, renommé par le café qu'on ne recueille pas dans ſon territoire, mais qui eſt tranſporté de ſon port dans l'Inde, la Perſe & la Turquie. A quelques journées eſt la ville de *Saba*, ce nom rappelle celui de cette reine qui vint s'aſſurer par elle-même de la ſageſſe de Salomon.

Là commence l'Arabie heureuſe, ainſi appellée, parce qu'elle a des rivières qui

la rendent moins ſtérile que la déſerte ou la pétrée. La *Mèque*, ſa ville principale, eſt la patrie de Mahomet, qui eut l'adreſſe de s'ériger en prophète, & put, par ſon génie autant que par la terreur de ſes armes, ramener des nations idolâtres au culte d'un ſeul Dieu.

Mahomet, qui fut tout-à-la-fois conquérant, monarque, légiſlateur & pontife, fut ſans doute un grand homme; le *Koran*, livre de ſes préceptes, eſt une réunion de loix religieuſes & civiles, qui forment le code judiciaire & la loi canonique de tous les peuples ſoumis au mahométiſme.

Sa religion a pour principe l'exiſtence d'un ſeul Dieu éternel, tout-puiſſant & Créateur de tous les êtres; c'eſt ainſi que celui qu'on a fauſſement accuſé de ne pas ſavoir lire définit la divinité; ſa morale eſt renfermée dans ce peu de paroles: Donnez à qui vous dépouille, pardonnez à qui vous offenſe, & faites du bien à tous indiſtinctement. L'ambition naturelle à tous ceux qui peuvent

en déployer les grands ressorts lui fit ajouter une foule d'absurdités au nouveau culte qu'il vouloit promulguer ; son imagination quelquefois déréglée, jointe à l'enthousiasme d'être le chef d'un peuple de croyans, causa tous les anacronismes qu'on apperçoit dans le *Koran*, calqué sur les loix de Moyse & tiré des livres des Mages.

Les Musulmans, soumis aveuglement à leur religion, se sont toujours fait un scrupule des controverses. En vain a-t-on voulu leur démontrer que Mahomet ne fût qu'un conquérant habile qui, pour s'assujettir plus long-temps des peuples, profita de leur ignorance, en leur dictant les versets exaltés du *Koran*. Rien n'est incroyable aux esprits foibles, & ce qu'ils ne peuvent concevoir passe bientôt pour un mystère ; son voile, autant respecté qu'il est impénétrable, leur a paru de tout temps le premier emblême de la divinité. Trop peu instruits, pour l'approfondir, ils se prosternent, en toute confiance,

devant l'ombre mystérieuse qui couvre leur idole.

Les Musulmans admettent un paradis de toute éternité, un enfer limité comme notre purgatoire, des anges & des mauvais génies, une résurrection & un jugement général.

Ils ne reconnoissent point Jesus-Christ pour Fils de Dieu, mais ils l'appellent le Souffle divin qui prit un corps dans le sein de Marie, dont elle fut mère sans le secours d'un homme, & enfanta sans cesser d'être vierge. Jesus-Christ prêcha la vraie morale, & Mahomet, disent-ils, annonça le vrai culte, & de-là leur refrein, *il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet est son prophète.*

Le paradis des Musulmans est le terme de toutes leurs espérances, la souveraine béatitude sera pour eux la présence & la communication de l'Etre suprême; il ne faut pas s'étonner que Mahomet promit tous les plaisirs des sens aux peuples d'un climat chaud, qui leur rend la

continence impossible, & ajouta que de belles vierges partageroient sans cesse leur existence avec les bienheureux; sachant que le beau sexe est toujours de moitié dans les joies de ce monde, il voulut l'associer aux plaisirs de l'empirée pour donner une idée sensible du bonheur qui leur étoit réservé. Cette croyance ne fut même pas étrangère aux premiers siècles de notre Eglise.

Le citoyen de la *Mèque*, aussi grand guerrier que politique habile, sut faire adopter sa doctrine à des peuples aisément portés à l'enthousiasme; il ne faut pas croire que le mahométisme se soit établi, parce qu'il permet le relâchement des moeurs; la pluralité des femmes fut de tout temps d'usage en Asie, excepté parmi les Chrétiens; un jeûne rigoureux que les musulmans observent pendant trente jours, ne leur permet pas de boire ni de manger, & même de fumer la pipe depuis le lever du soleil jusques à son coucher; ciuq prières qu'ils font régu-

lièrement tous les jours à des heures fixes, & plusieurs ablutions gênantes dont ils ne peuvent se dispenser dans aucun temps, annoncent que Mahomet ne prêcha pas une morale relâchée.

L'aumône est expressément commandée dans le *Koran*, devant être faite sans distinction de personnes ni de religions; il défendit sévèrement de manger de la chair de porc, & de boire du vin & des liqueurs fortes; abstinences d'autant plus salutaires que cette nourriture est très-pernicieuse dans les pays chauds, & que le vin y altère bien plus facilement la raison & la santé que dans les pays froids. Mais je crois que quand Mahomet fit cette loi plus facile à être observée par les Arabes qui habitent un climat chaud, que par des peuples qui vivent sous un ciel plus tempéré, fit, à-peu-près, comme saint François de Paule, qui fonda en Calabre l'Ordre des Minimes, en leur enjoignant de manger tout à l'huile, à bon marché dans cette partie de l'Italie,

lorsque les Minimes établis en Flandre ne se servent point de beurre, aussi commun dans ce pays-là que l'huile en Calabre, & se ruinent pour la faire venir de Provence : tant il est vrai que la même loi ne convient pas à tous les hommes, ni à tous les pays.

Les jeux de hasard sont strictement défendus aux musulmans, qui ne font une partie d'échecs que pour avoir le plaisir de la gagner, loi sage qui ne fut jamais enfreinte, & qui assure la fortune des familles.

Mahomet connoissant la dévotion des Arabes pour le tombeau d'Ismaël qui est à la *Mèque*, fit une obligation à tous ses prosélytes de le visiter une fois en leur vie ; & ceux qui n'ont pu accomplir ce précepte, laissent à leur mort une somme pour payer le voyage des personnes qui se chargent de le faire pour eux ; ceux qui ont fait cinq fois ce pélerinage, ont la prérogative de ne pouvoir être mis à mort pour quel crime que ce soit ; mais

ce privilège ne les garantit pas d'une prison perpétuelle.

Lorsque les pélerins sont à quelques journées de la *Mèque*, ils continuent leur route à pied n'ayant qu'une toile autour des reins qui leur descend jusques aux genoux, sans qu'ils se permettent, malgré le sable brûlant & l'ardeur du soleil, d'avoir aucun autre vêtement; quand ils sont à peu de distance de *Médine*, le respect qu'ils ont pour le tombeau de Mahomet les porte encore à cette observance rigoureuse.

D'après cela, il est aisé de juger si la croyance des musulmans ne s'est promulguée que par une soumission à des exercices faciles, ou par des dogmes qui favorisent la volupté.

Les femmes remplissent les mêmes obligations, & ne sont point frustrées, comme on le croit en Europe, de leur part au paradis, à charge apparemment de ressusciter pucelles, puisque les cohabitantes des bienheureux musulmans au-

ront le privilège de ne jamais cesser de l'être.

Un article principal du *Koran* est, en faisant la guerre aux prophanes, de les convertir s'il est possible, ou d'en percevoir un tribut s'ils persistent dans leur religion ; mais, sans les troubler dans leur exercice, les musulmans qui ont été à-la-fois conquérans & législateurs, ont toujours été tolérans ; on voit dans tous les pays, soumis à leur domination, des églises de tous rites, & même des synagogues ; précieuse & sage indifférence ! qui auroit garanti presque toute l'Europe de tous les fléaux qui l'ont affligé, lorsque les souverains ont voulu régler la façon de penser des peuples par des ordonnances & des édits.

Il y a de pieux musulmans qui rendent hommage à un Dieu tout-puissant & miséricordieux, ils le prient pour leurs amis, intercèdent auprès d[illegible] pour leurs ennemis, il en est don[illegible] méconnoît le crime, & dont les ma[illegible] qu'ils

élèvent au ciel ne ſont pas ſouillées par l'injuſtice ; charitables envers tous les hommes, ils n'ont jamais projetté d'égorger leurs tributaires, par cela ſeul qu'ils ne ſont pas muſulmans ; tant il eſt vrai qu'oubliant nos propres fureurs, nous ignorons que ceux que nous appellons *barbares*, ſont plus humains que nous.

Mahomet, quoique terrible aux ennemis de ſa doctrine, fut indulgent pour ceux qui ſubirent le joug de ſa puiſſance ; & ſa patrie, qui fut la première à le chaſſer de ſes limites, éprouva toujours les effets de ſa bienfaiſance : pour lui aſſurer un commerce auſſi étendu que perpétuel, il obligea tous les pélerins qui vont à la Mèque d'y acheter trois aunes de toiles que chacun conſerve précieuſement pour lui ſervir de ſuaire après ſa mort. Ce débit procure un trafic conſidérable à ſes habitans, qui ont encore la reſſource de vendre ce précieux beaume qui découle d'un arbuſte naturel à ſon territoire, & qui a des propriétés admirables pour toutes ſortes de maux.

La Mèque est gouvernée par un prince arabe, de la race de Mahomet. Cette ville est située agréablement auprès d'une vallée, qui fournit abondamment aux besoins de ses habitans & des Arabes qui campent dans les environs.

Médine, où Mahomet se retira lorsqu'il fut persécuté par ses compatriotes, fut le lieu de sa sépulture, il y termina sa carrière à soixante-trois ans & demi; c'est à tort qu'on a prétendu que son corps renfermé dans une bière de fer fut enlevée à la voûte de la mosquée par la force d'une pierre d'aimant qu'il y avoit placé de son vivant, pour mieux en imposer, après sa mort, à des peuples ignorans & crédules.

Les cendres de Mahomet sont renfermées dans un magnifique mausolée de marbre granite, couvert d'un tapis de velour vert, brodé d'or, de pierreries & de perles, il est entouré par une grille d'argent massif, haute de six pieds; à côté est le tombeau d'Abubeker, son beau-père & son successeur; on y révère encore

ceux d'Omar & d'Osman, qui lui succédèrent. Tous ces dépôts sont dans la même mosquée éclairée par un grand nombre de lampes d'or massif, dont la plupart sont enrichies de pierreries, & font reluire la magnificence avec laquelle tous les musulmans, & sur-tout les sultans se sont plus à l'orner avec les dons qu'ils lui portent ou lui envoient régulièrement toutes les années.

Médine est sous la domination d'un prince de la famille de Mahomet. Le mont *Sinaï* est encore l'objet de la vénération des musulmans ; à leur retour de *Médine*, ils honorent, par le sacrifice de quelques agneaux, le lieu où Dieu apparut à Moyse, avec tout l'appareil de sa puissance.

CHAPITRE XXX.

Détail de ce qu'il y a de plus remarquable en Egypte ; de l'Hifthme, de Suez. Projets de commerce ; du Kaire, des Pyramides, d'Alexandrie, des Mamelūks. Si l'Egypte deviendra jamais une poffeffion européenne. Differtation fur la pefte ; s'il eft vrai que le foyer n'en foit qu'à Conftantinople.

La ville de *Suez*, fituée à l'extrémité de la Mer Rouge, eft bâtie fur l'Ifthme, à qui elle donne fon nom; elle étoit autrefois l'entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Europe, avant la découverte du *Cap de Bonne-Efpérance.* Quelques nations ont voulu faire reprendre aux marchandifes de l'Inde leur cours par la Mer Rouge; mais la foi des traités ayant toujours été contrebalancée par l'avidité des Arabes, qui ont plufieurs fois pillé les caravannes, il n'a plus été poffible de

tirer parti de cette voie. Une nouvelle compagnie de la Mer Rouge, dont les actions imaginaires faiſoient, en 1787, autant de chemin dans *Paris* que la petite-poſte, ſans qu'elles en fuſſent mieux achalandées, a fini par ſe convaincre de l'impoſſibilité de cette ſpéculation ; & de vieux négocians, qui vouloient la renouveller, n'auroient pas dû ignorer qu'ils expoſoient, à un danger poſitif, leur propre crédit, & les fonds qu'auroit pu leur confier le public.

On voit encore, à quelque diſtance de *Suez*, les traces du canal qui unit autrefois le Nil à la Mer Rouge. Cet ouvrage des anciens rois d'Egypte, renouvellé par Trajan, & remis en état ſous le Kalifat d'Omar, eſt preſqu'enſéveli par ſes décombres.

L'Egypte, ſi célèbre par ſon fleuve, qui porte l'abondance dans ce pays que la diſette des pluies rendroit ſtérile, n'a plus que les veſtiges de ſon ancienne ſplendeur. La tyrannie des Beys qui en ſont les gouverneurs, & les exactions

des Mamelulks qui oppriment ſes habitans, ont fait de l'Egypte un déſert, qui ſe termine aux rives du Nil : à peine cultive-t-on une lieue de terrein le long de ſes bords ; & le *Delta*, qui avoit autrefois tant de grandes villes, ne réunit aujourd'hui que quelques peuplades, qui atteſtent, au milieu des maſures qu'elles habitent, la miſère de leurs individus, & le joug qui les appauvrit tous les jours.

Le Nil ſe débordant toutes les années, à des époques réglées, répand ſes eaux ſur la ſurface du *Delta*, & dans les canaux creuſés par l'induſtrie pour inonder les terres qui, couvertes du limon dépoſé par ſes eaux, cauſent cette fertilité qui donne juſques à deux récoltes conſécutives. La nonchalance des Egyptiens modernes a laiſſé combler un grand nombre des canaux qui conduiſoient les eaux dans les campagnes les plus éloignées, & qui firent de l'Egypte le grenier de l'Empire Romain.

Le *Kaire*, ſitué ſur un canal du Nil, à peu de diſtance de l'ancienne *Mimphis*, eſt la plus grande ville de l'Afrique. Quoique la ſeconde dans l'Empire Ottoman, elle cède à peine en grandeur à ſa capitale; ſa poſition lui donne toutes les facilités pour être l'entrepôt d'un commerce immenſe; les caravannes y arrivent tous les jours des bords de la Mer Rouge, & de pluſieurs parties de l'Afrique.

C'eſt aux environs de cette ville que ſe raſſemble la grande caravanne, qui en part tous les ans pour la *Mèque*, compoſée de tous les pélerins d'Egypte & d'Afrique; les Beys la font eſcorter de leurs troupes, pour la garantir des Arabes, qui ne reſpectent pas toujours le zèle de ces pieux Muſulmans: C'eſt une occaſion pour les Beys d'étaler toute leur magnificence. Pendant trois jours qu'ils l'accompagnent eux-mêmes, ils ſe font ſuivre d'un grand nombre de chevaux de main très-richement enharnachés; & cette

pompe, moitié militaire, moitié religieuſe, attire une foule de ſpectateurs, qui vont voir défiler cette caravanne.

On voit, à quatre lieues du *Kaire*, les fameuſes pyramides. Ces onze maſſes énormes, qui ont réſiſté au laps des temps, dépoſeront à tous les âges contre l'orgueil des rois, qui employèrent tant de milliers de leurs ſujets à bâtir des monumens qui, bien loin d'éterniſer leur gloire, ne devoient renfermer que leurs cendres, & atteſter leur injuſtice.

Des obéliſques, dont quelques-unes ſont renverſées, rappellent le règne de Cléopâtre. Cette ſouveraine, ſi célèbre, obſervoit, de ſon char, les inſcriptions & les emblêmes hiéroglyphiques qui devoient conſacrer ſa mémoire. La fameuſe colonne qu'on apperçoit en abordant la terre d'Egypte, a été pendant long-temps un indice des malheurs de Pompée, & des victoires de Céſar; mais M. Savari a prouvé, par ſes obſervations, qu'elle fut érigée en l'honneur de Sévère. Ce

monument précieux a ſeize toiſes de hauteur, y compris le fût d'une ſeule pièce & ſon chapiteau.

Alexandrie, dont les fondemens furent jettés par Alexandre le-Grand, conſerve à peine quelques marques de ſon ancienne magnificence; ſon phare, autrefois ſi célèbre, n'eſt plus aujourd'hui qu'un rocher hideux. Elle a deux ports, où abordent les vaiſſeaux d'Europe, qui viennent y charger les richeſſes de l'Egypte, & les bâtimens turcs, qui viennent y chercher des grains pour approviſionner *Conſtantinople*. Les Ottomans, quoique portés naturellement à l'hoſpitalité, ſe ſont réſervés la propriété du port vieux; leurs vaiſſeaux y ſont bien plus en ſûreté que dans l'autre, où les étrangers deviennent ſouvent la victime du mauvais fond, qui, coupant leurs cables, caſſe même leurs ancres, & les fait briſer les uns contre les autres.

Les Arabes, qui avoient répandu partout la terreur de leurs armes, firent de

l'Egypte une province de leur empire. *Alexandrie* fleurit de nouveau sous le règne des premiers *Kaliffes*. C'est aux scrupules de ces nouveaux croyans, qu'on doit la perte de sa fameuse bibliothèque, commencée par Ptolomée Philadelphe, & qui s'étoit augmentée sous le règne de ses successeurs : cet assemblage de sciences & d'erreurs, qui fut consumé dans les flammes par ordre d'Omar, nous a sans doute privé de bien des connoissances, qui nous sont encore étrangères.

Les Arabes, paisibles possesseurs des pays qu'ils avoient conquis, se livrèrent avec succès aux sciences les plus abstraites : nous leur devons celles de la chymie & de l'algèbre. Ils perfectionnèrent l'astronomie ; & c'est au milieu de leurs philosophes, que nous avons retrouvé les livres d'Aristote. Leur langue étant expressive & majestueuse, les porta naturellement à la poésie qui leur devint familière : mais peu-à-peu les Arabes s'amolirent ; & l'Egypte soumise aux sul-

tans, ſupportera toujours avec peine un joug qui lui paroît étranger. On la voit aujourd'hui aſſujettie aux factions de vingt-quatre Beys, qui ſe diſputent ſucceſſivement l'autorité, ſécondés par la valeur des Mameluks, dont ils ſortent eux-mêmes. Cette milice, dévouée à leurs intérêts, & formée des eſclaves circaſſiens & géorgiens qu'ils achètent, embraſſe leurs intérêts reſpectifs, & les rend redoutables au Pacha, que le Sultan envoie au grand *Kaire*, pour y repréſenter le ſimulacre de ſouveraineté que ſa Hauteſſe conſerve ſur l'Egypte.

On a déjà vu ce que j'ai dit de l'expédition du Capitan Pacha : l'autorité du Grand Seigneur ſera toujours un problême qu'il faudra réſoudre toutes les années les armes à la main.

Les Egyptiens ne ſont plus que des Arabes qui habitent les villes & les bedouins, qui campent dans les campagnes où ils ſont diviſés par tribus ; occupés de leurs troupeaux, ils paſſent leur vie à

transporter leurs tentes dans les différens endroits où les déborbemens du Nil ont renouvellé l'abondance des pâturages.

Les Chrétiens & les Juifs n'ont point la permission de monter à cheval en Egypte. Les seuls Consuls des nations européennes ont ce privilège exclusif lorsqu'ils vont à l'audience des Beys; cette monture est réputée trop noble pour porter ceux que les Musulmans appellent des chiens d'infidèles, & qui n'ont que le droit de monter des ânes ou des mulets.

Je bornerai là mes réflexions sur l'Egypte, n'en ayant fait mention que parce que les Sultans la comptent parmi leurs provinces; je n'entreprendrai pas de discuter avec ceux qui font sur les cartes géographiques le partage des Empires. Si l'Egypte deviendra un jour une puissance européenne, sa position admirable pour le commerce de l'Inde fera sans doute des envieux; mais l'air du climat, & le fléau de la peste, feront toujours les

plus cruels ennemis des Colonies qui ſeroient envoyées en Egypte, ſans compter les difficultés qu'il y auroit à exterminer les Mameluks, & à ſoumettre les Arabes à des loix nouvelles.

M. de Volney accuſe Conſtantinople de poſſéder le germe de la peſte, qui de-là, dit-il, eſt tranſporté en Egypte. Parmi les différences que j'ai remarquées dans ce fléau terrible, il m'a paru que la peſte ne ſe manifeſte pas également dans les pays où elle fait plus ou moins de ravages, ſuivant l'endroit d'où elle eſt émanée. Conſtantinople en eſt infectée en tout temps, ce qui doit être par le peu d'attention que ſes habitans ont à s'en garantir, puiſque les parens d'un défunt lui rendent eux-mêmes les derniers devoirs, & ſe partagent ſes dépouilles ſans crainte, ou les font vendre au marché. Achetées par le premier venu, celui-là rapporte chez lui, & met dans ſes coffres ce venin mortel, qui, à la première ſaiſon, ſe répand &

frappe ſon nouveau propriétaire. L'hiver arrête toujours, à Conſtantinople, les progrès de la peſte; & on a remarqué à Smirne, que les chaleurs de l'été la font ceſſer entièrement. Il eſt conſtant qu'elle exiſte toujours à Conſtantinople, d'où elle ſe communique, par accident ou le tranſport des marchandiſes, dans le reſte de l'Archipel; mais la peſte d'Egypte a ſon foyer particulier, qui s'en exhale plus ou moins violemment certaines années. J'ai oui dire en Chypres, qu'on y redoutoit peu la peſte de Conſtantinople, moins dangereuſe que celle d'Egypte, qui avoit toujours été dans cette iſle trois fois plus meurtrière, quand elle y avoit été portée d'Alexandrie.

Quoi qu'il en ſoit, ce fléau ſera toujours permanent dans les Etats ſoumis au mahométiſme; la prédeſtination ou fatalité de l'ame, façon de penſer commune à tous les Muſulmans, & qui leur fait croire que les arrêts du deſtin ſont irrévocables, leur fera toujours né-

gliger toutes les précautions en usage en Europe, & qui la garantissent des ravages de la peste.

Le danger de s'approcher d'un pestiféré, a toujours été l'obstacle qui a empêché nos Médecins d'étudier les causes de cette maladie, qu'on traite de plusieurs manières, sans pouvoir connoître les vrais remèdes qui pourroient en arrêter les suites, ou même en constater les différens symptômes; tantôt une personne tombe morte en recevant une fleur empestée des mains de celle qui n'en a pas été incommodée; quoiqu'un simple attouchement suffise pour la prendre, il arrive souvent que toute une famille n'en sera point attaquée, quoiqu'elle ait donné ses soins à un pestiféré.

Les Européens en échappent rarement, parce qu'ils en sont plus effrayés que les Orientaux, qui disent que la meilleure manière de l'éviter, ou même d'en réchapper, est de ne pas la craindre. En effet, ceux qui en sont frappés, se

voyant abandonnés de leurs amis, & même de leurs plus proches parens, confinés dans un hôpital où ils ne semblent destinés qu'à être portés au cimetière, leur imagination effrayée augmente leur délire ; l'idée de la mort ne les quitte plus, & ils finissent par en être victimes.

Quant à moi, j'ai été assez heureux pour ne pas la redouter pendant mes voyages ; c'est peut-être le peu de sensation qu'elle m'a causé, qui a moins disposé mon individu à recevoir ses miasmes. Je me suis trouvé plusieurs fois dans des lieux où étoient des pestiférés ; & cette façon de penser, que j'ai acquise en partie chez les Musulmans, qu'il faut courir les hasards auxquels on s'expose volontairement, a fait que je ne m'en suis jamais affecté. L'exemple le plus frappant de mon peu de crainte, est lors de mon départ de Constantinople. Le 6 Juillet, je m'habillai le soir chez un Juif, qui avoit préparé, dans le plus grand secret,

tout ce qu'il me falloit pour mon voyage; je ſentis une odeur déſagréable, qui eſt naturelle dans les maiſons des Juifs : mais la fétidité me parut plus forte, & je dis à mon Secrétaire que la peſte pourroit bien être chez mon Commiſſionnaire. Sans m'en inquiéter davantage, je continuai mes préparatifs, & j'appris enſuite que la fille de mon homme, qui m'avoit, ainſi que lui, aidé à arranger mes effets, étoit morte le lendemain de la peſte. A mon arrivée à *Andrinople*, je me trouvai encore logé dans le même endroit qu'une caravanne, dont la moitié étoit peſtiférée; & tout en diſant *allakerim* comme les Turcs, c'eſt-à-dire, Dieu eſt miſéricordieux, je n'ai jamais été dupe de ma ſécurité.

CHAPITRE XXXI.

Manière d'établir en Levant & en Barbarie des Consuls point onéreux à l'Etat, & qui rendront, au commerce, l'activité qu'il n'a plus. Suppression des Drogmans, charges inutiles & qu'on peut suppléer sans grever le Trésor-Royal, & d'une manière à exempter de leurs vexations les Négocians qui ont les moyens de s'en passer.

D'APRÈS les observations que j'ai faites pendant mes voyages du régime qui s'observe dans les différentes échelles du Levant, où il y a des négocians & des consuls, j'ai cru devoir faire part des abus considérables que j'ai remarqués dans l'administration consulaire; & lorsque l'assemblée nationale s'est fait rendre compte des dépenses du département de la marine, pour juger des économies ou les réformes dont il est susceptible, je n'en connois pas qui doivent être plutôt

ſupprimées que les charges des conſuls & des drogmans. En adoptant le plan que je propoſe pour y ſuppléer, & en établiſſant des conſuls parmi les négocians, ceux-ci auront l'avantage de n'être plus les victimes des vexations dont ils ſe plaignent; & le commerce libéré des entraves qui le circonſcrivent, reprendra toute ſon activité lorſqu'il ne ſera plus ſoumis à une autorité arbitraire, qui eſt depuis ſi long-temps auſſi odieuſe qu'abuſive.

L'envoi des conſuls du roi, dans toutes les échelles du Levant & de Barbarie, eut lieu dans ſon principe pour donner aux négocians des chefs qui puſſent protéger leur commerce, maintenir auprès des gouverneurs les capitulations avec la Porte ou la Régence de Barbarie, & conſerver parmi les établiſſemens la bonne intelligence que la rivalité ou la jalouſie pouvoient altérer.

Le but d'une nation ſage & éclairée doit être d'employer toutes les voies qui

peuvent augmenter ſon commerce ; & lorſqu'elle s'occupe des moyens de réformer les abus de ſa conſtitution, il eſt important de lui dévoiler ceux qui nuiſent à cette partie, qui eſt la plus intéreſſante de ſes richeſſes.

Une foule d'ordonnances ſemblent n'avoir été faites que pour régler les appointemens des conſuls & leurs retraites, les traitemens des drogmans ou interprètes, lorſqu'ils ſont en charge ou laſſés du ſervice, & la manière de ſe conduire dans les cérémonies ; elles forment ſommairement le code qui gouverne les négocians établis dans les échelles du Levant & de Barbarie.

Les appointemens des conſuls & drogmans ſont exhorbitans, & leurs retraites excèdent ordinairement celle d'un officier-général qui, couvert de bleſſures, n'a jamais trouvé au milieu des batailles les moyens de faire fortune.

Ces dépenſes énormes vont au-delà de trois cents mille livres par an, ſans y com-

prendre les retraites, qui ſont tirées moitié du tréſor royal & moitié de la chambre du commerce de Marſeille, pour payer des conſuls inutiles & des drogmans dont les manœuvres ſont toujours un impôt pour ceux dont ils traitent les affaires.

Je me ſuis donc propoſé, en déſignant les abus multipliés de l'adminiſtration des conſuls du roi, de tracer un plan plus avantageux au commerce & moins onéreux à l'état.

La dignité conſulaire forme une hiérarchie de conſuls-généraux, conſuls & vice-conſuls; leurs appointemens fixés depuis neuf juſqu'à vingt mille livres, ſont proportionnés au luxe & à la repréſentation qu'on a cru de la dignité de la France d'afficher dans les différentes échelles; mais dans un temps où la Majeſté royale ſe confond, pour ainſi dire, avec la médiocrité, ne doit-on pas ſe récrier contre les dépenſes énormes que les conſuls font dans leurs départemens? Et n'eſt-il pas d'un bon citoyen de tracer

un moyen qui ôte au commerce les entraves qui le gênent depuis si long-temps, & rende à l'Etat des sommes immenses qu'il doit employer pour des besoins plus réels que ceux de quelques personnes qui se font un état de ne rien faire, sans d'autre mérite que la faveur d'un ministre ?

Les consuls ont même une autorité dangereuse, contre laquelle les négocians, très-souvent lésés, ne sauroient lutter sans risquer de perdre leur fortune.

Après avoir consulté, dans mes différens voyages, le vœu des négocians de la plupart des échelles, mon idée seroit que, dans celle où il y a plusieurs maisons de commerce, les négocians nommeroient parmi eux un consul & un vice-consul qui feroit les fonctions de Chancelier.

Tous les trois ans le consul seroit nouvellement élu par scrutin, deux autres négocians seroient nommés assesseurs du consul pour balancer son autorité, ou les intérêts qu'il pourroit avoir dans les affaires

rapportées à son tribunal. Par ce moyen, on n'auroit point à redouter son influence ou sa partialité dans aucune décision consulaire.

Le vice-consul seroit permanent, étant nécessaire qu'il ait une manutention non interrompue de registres pour être plus au fait des affaires. On lui assigneroit un traitement sans qu'il pût, sous aucun prétexte, exiger la moindre chose de tout ce qui seroit émané de la chancellerie.

Les consuls habiteroient une maison toujours affectée au consulat, ainsi que la chancellerie; & quoiqu'ils ne fussent pas tenus de faire plus de dépenses que les autres négocians, néanmoins pour les dédommager du temps employé à l'administration des affaires publiques, il leur seroit accordé un taux sur la valeur des marchandises dont il seroit fait des consusulats, soit pour entrée ou sortie de l'échelle, mais assez modiques pour ne pas grever les négocians, & suffisans pour

leur servir d'émolumens proportionnés. Le calcul en seroit fait suivant l'affluence plus ou moins considérable du commerce.

Le vice - consul tiendroit un registre exact de toutes les décisions prises dans les assemblées des négocians, présidées par le consul ; elles auroient lieu deux fois par semaine, & il en seroit envoyé tous les ans une copie à la chambre du commerce de Marseille. Le consul jouiroit toujours de l'avantage de négociant; &, dans le cas où une cause qui l'intéresseroit ne seroit point conforme à l'avis dominant de l'assemblée des négocians, elle seroit renvoyée par appel au jugement de la chambre du commerce de Marseille.

Dans les ports & rades, où il n'y a qu'un simple agent, il seroit tenu de contrôler les frets & les patentes de santé, sans percevoir aucun droit des capitaines, & ses appointemens seroient payés par les négocians de l'échelle la plus voisine.

Il faut également substituer aux drog-

mans d'autres personnes réellement plus utiles & point dispendieuses, ce seroit le moyen d'éviter tous les abus qu'on leur reproche.

M. le comte de Saint-Priest eut la bonté de borner à une sévère réprimande la correction que reçut un drogman, pour avoir détourné à son avantage un fret considérable, dont il avoit frustré le capitaine d'un navire, qui s'étoit adressé à lui pour être payé de la somme dont il étoit convenu avec un négociant turc ; ce drogman lui fit observer que, comme les marchandises avoient été avariées, le musulman pourroit bien se refuser à lui en payer le fret, & même exiger des dédommagemens : cependant celui-ci fidèle à son traité, qu'un malheur inopiné ne devoit pas rompre, remit la somme convenue au drogman frippon, qui, la gardant pour lui, fit avertir le capitaine de partir sur-le-champ, parce que le négociant turc alloit s'emparer de son navire, pour se dédommager de l'avarie de ses marchan-

K 2

dises ; ce malheureux se disposoit à quitter Constantinople, lorsqu'il fut averti de la mauvaise foi du drogman.

Telle est la scélératesse d'un homme qui exerce encore aujourd'hui à Constantinople les fonctions d'interprète, & que le parlement d'Aix auroit condamné à vingt ans de galères, si ce fait fût parvenu à sa connoissance.

Je fus témoin, lorsque j'étois à Alep, d'un tour comique joué au drogman du consul d'Angleterre, prié par un jeune homme, qu'un turc avoit maltraité, de lui en obtenir justice ; il le promit en lui faisant observer qu'il lui en coûteroit quelqu'argent ; mais celui-ci, point d'humeur d'en donner, fut trouver lui-même le juge qui fit donner sur-le-champ deux cents coups de bâton au turc dont il avoit reçu des plaintes : le lendemain, le drogman vint trouver le jeune homme, en lui disant d'un air empressé qu'il venoit de voir le juge, & que, moyennant quelques piastres, il se chargeoit de faire donner

cent coups de bâton à l'insolent qui l'avoit frappé. Ce ne fut pas sans confusion que l'Italien rusé le remercia de ses bons offices, en l'assurant que, la veille, il en avoit fait distribuer *gratis* deux cens coups sur la plante des pieds de son adversaire.

Quoiqu'il y ait des François qui pourroient être les drogmans du consul des Dardanelles, un Israélite en remplit les fonctions avec toute la rapacité qui caractérise sa nation ; j'ai pu apprécier sa bonne foi en deux occasions différentes : la première fois que je vins à Constantinople par la voie de mer, il loua un bateau qu'il me fit payer soixante-dix piastres, & n'en remit que cinquante aux bateliers.

Dans mon dernier voyage, il écrivit au comte de Choiseul-Gouffier, avoir payé cinquante-cinq piastres pour mon bateau, ainsi qu'il étoit convenu devant moi avec le patron. Cette somme lui fut payée ; mais en repassant aux Dardanelles, pour revenir en France, je fus fort surpris de

me voir assaillir par tous mes bateliers, lorsque je me promenois sur le bord de la mer avec ce drogman ; ils me firent des reproches les plus vifs de ne leur avoir fait payer que quarante piastres, lorsque j'étois convenu de cinquante-cinq. Le drogman, qui en avoit gardé quinze pour lui, crut se débarrasser de ces importuns, & s'épargner mes reproches, en leur disant qu'il avoit effectivement reçu les cinquante-cinq piastres, mais que le patron à qui il les avoit donnés devoit les en avoir frustré. Il s'en étoit fort bien tiré, mais le patron vint dans le même instant pour joindre sa requête à celle de ses bateliers ; alors ne voyant plus de moyens de les appaiser, il fut obligé de leur rendre le surplus qu'il avoit retenu.

Un autre trait de sa part crie vengeance. M. le Roy, officier-ingénieur de la marine royale, revenant de Constantinople & passant aux Dardanelles, lui remit quelques piastres pour acheter du pain aux esclaves autrichiens qui y sont

à la chaîne, & tous ces pauvres malheureux me dirent être d'autant plus sensibles à la générosité de leur bienfaiteur, que le drogman avoit eu l'infamie de garder pour lui une somme modique qui, n'ajoutant rien à sa fortune, auroit alimenté pendant trois jours vingt-cinq infortunés.

Je puis assurer, d'après ce que j'ai oui dire dans plusieurs échelles du levant, que le commerce se croira délivré de grandes entraves par la suppression des drogmans : il y a, dans toutes les villes de commerce, des *barataires* ; ce sont des Arméniens, des Grecs, & même des Juifs, qui, après avoir payé une certaine somme à la Porte Ottomane, ne sont plus soumis à ses officiers de justice ; ces *barataires* ayant fait ce sacrifice pour n'avoir plus à redouter leurs avanies, sont sous la protection d'un ambassadeur ou d'un consul qui les regarde comme ses cliens. La plupart sont les courtiers & gardes-magasins des négocians, & il n'en est pas

un qui ne ſache le françois ou l'Italien ; il faudroit donc, après avoir ſupprimé les drogmans, que lorſqu'un négociant auroit beſoin de recourir à un gouverneur, le conſul nommât alternativement un des aſſeſſeurs pour l'accompagner, & il ſeroit ſuivi de ſon garde-magaſin pour ſervir d'interprète ; raſſuré par la préſence de celui dont il traiteroit les affaires, il rendroit plus fidèlement ce qu'il ſeroit chargé de dire. Alors les diſcuſſions ne traîneroient point en lenteur, & les négocians ſe feroient eux-mêmes rendre juſtice, ſans que le roi fût tenu de payer mille écus par an à un homme peu conſidéré des Turcs, qui oppoſent toujours des difficultés à leurs requêtes.

Les négocians de Conſtantinople, en dirigeant eux-mêmes les opérations de leur commerce, exempteroient l'Ambaſſadeur du roi des embarras qui lui ont fait deſirer depuis long-temps l'établiſſement d'un conſulat à Conſtantinople.

Ces drogmans ſe ſont multipliés en

Levant, parce qu'ils regardent les charges de leurs pères comme une hérédité dont ils ne sont jamais frustrés, sans avoir égard à leur capacité ou à leur mérite.

Il faudroit établir, à Constantinople, un collège de six interprètes, qu'on choisiroit parmi les enfans des François établis dans les différentes échelles, & qui, dès leur bas âge, savent naturellement parler la langue turque; on en choisiroit quatre pour être de service auprès de l'ambassadeur, qui auroit deux gentilshommes d'ambassade pour les envoyer successivement à la Porte avec un interprète; ils y traiteroient en peu de mots & en peu de temps le sujet de leur mission. Si c'étoit des affaires qui eussent rapport à la politique, le secrétaire d'ambassade iroit lui-même avec le plus ancien interprète traiter avec le ministre des affaires étrangères, qui, voyant un homme qualifié venir lui demander audience, la lui accorderoit avec plus de facilité, & ne lui donneroit pas le désagrément qu'é-

prouvent tous les jours les drogmans qui paſſent pluſieurs heures confondus avec les valets, parce qu'ils ne ſont regardés que comme des porte-voix dont on fait peu de cas. D'ailleurs ces drogmans ne ſauroient avoir cette fermeté & cette franchiſe qui doit caractériſer un interprète, en redoutant toujours de dire quelque choſe de déſagréable aux miniſtres de la Porte; au lieu que, rendant mot à mot ce que leur diroit un ſecrétaire ou un gentilhomme d'ambaſſade, ils ne feroient pas intimidés, &, ne recevant plus de réponſes équivoques, termineroient en une ou deux ſéances des affaires qui traînent pluſieurs mois en longueur, ſoit parce que le drogman dit n'avoir pas trouvé le moment favorable de parler au miniſtre, ou parce que celui-ci l'a prié d'engager l'ambaſſadeur de ſe déſiſter de ſa demande ou de ſon ſyſtême, &, fort ſouvent gagnés par des promeſſes ou intimidés par des menaces, ils affirment à leur retour que la choſe eſt impoſſible.

En supprimant les drogmans, on éviteroit tous ces abus, & leurs appointemens dispendieux.

En réformant les consuls, le trésor royal seroit moins grevé, & le commerce plus florissant; d'ailleurs les consuls qui ne peuvent exercer le commerce sont très-éloignés d'avoir les connoissances requises, parce qu'ils passent d'un département à un autre, sans être instruits de la manière d'y traiter les affaires qui varie dans presque toutes les échelles, soit pour les ventes des marchandises, les paiemens ou les retraits.

Les négocians formant un corps républicain, qui se gouverneroit par lui-même, augmenteroient d'autant leur commerce, qu'il seroit libre, n'ayant plus à redouter l'autorité quelquefois abusive des consuls; & les exactions des drogmans.

Qui peut mieux connoître la manière de faire fleurir le commerce, si ce ne sont ceux qui s'en occupent toute leur vie? Les négocians s'estimeroient

heureux, après quelques années d'une résidence honorable & lucrative, de revenir porter dans leur patrie les fruits de leurs travaux.

Le gouvernement s'est heureusement relâché sur les ordonnances qui défendoient aux négocians de se marier en levant ; l'expérience prouve tous les jours que les jeunes gens obligés d'aller chercher ailleurs ce qui manque chez eux, s'occupent bien moins de leurs affaires ; & ceux qui ont un ménage, sont moins dissipés, font des épargnes, & rarement banqueroute.

Une autorité arbitraire renvoyoit impitoyablement, en France, un négociant bien établi, qui avoit affermi sa maison par un long travail, & il se voyoit forcé d'abandonner une échelle où il avoit le plus grand crédit, par cela seul qu'il avoit, en renonçant au libertinage, pris une femme qui devoit donner des citoyens à l'Etat, & à lui des enfans qui, élevés dès leur bas âge au commerce du levant,

devoient gérer dans la ſuite la maiſon de leur pere, & finir par ſe retirer dans leur patrie avec les fruits de leur induſtrie.

Voilà mes réflexions, peut-être ſeront-elles mal accueillies par ceux qui ſont intéreſſés à conſerver des places qu'ils occupent ; mais le miniſtre du roi & la nation appercevront, ſans peine, que mon but n'a été que de déſigner les moyens de libérer l'Etat, & de rendre au commerce toute l'activité dont il peut être ſuſceptible.

C'eſt le devoir d'un voyageur de faire part de ſes obſervations à ſes compatriotes, & c'eſt à eux de juger s'il s'eſt trompé.

CHAPITRE XXXII.

Description de la Palestine & de ses villes principales. Observations sur Tyr & Sidon. Ruines de Balbec & de Palmire ; des villes de Damas, de Tripoli, & de Lataquie. Description de l'isle de Chypres, si célèbre autrefois par son Temple de Paphos.

En s'éloignant des bords fertiles du Nil, on trouve les déserts de l'Arabie Pétrée, ainsi désignée, à cause de son terrein sablonneux. Ce pays stérile est habité par quelques Tribus d'Arabes, qui le parcourent successivement jusqu'à la Palestine.

Quand Dieu la désigna aux Hébreux comme une terre abondante en lait & en miel, il s'engagea, sans doute, d'y faire croître des pâturages nourrissans pour leurs troupeaux, & des fleurs pour les abeilles ; car la Palestine n'a plus qu'un terrein sec, aride & plein de ro-

chers, qui rendent presque inutile la culture la plus obstinée, & à peine y trouve-t-on quelques vallons un peu moins stériles.

Les Sultans en ont fait une de leurs Provinces; le Gouverneur réside à Jérusalem, où les Turcs ont une mosquée bâtie près de l'emplacement du Temple de Salomon. Le respect qu'ils ont pour les Patriarches qui ont leur sépulture dans ses environs, autant que pour la mémoire de Jesus-Christ, leur fait regarder cette ville comme sainte. Les Chrétiens, de tous rites & nations, y sont tolérés, à cause des redevances qu'ils paient annuellement, pour avoir la liberté de faire l'office divin dans les différentes chapelles qu'ils ont bâties dans les lieux où ils révèrent les mystères. Un Capucin, titré de Patriarche de terre sainte, est immédiatement sous la protection du Roi d'Espagne, qui, moyennant des subsides considérables, y maintient la tolérance des Musulmans, & le respect des reliques.

Les Pélerins qui y abordent chaque année de toutes parts, y visitent successivement tous les lieux dont la mémoire est consacrée, mais ce n'est qu'en payant, à chaque station, les Turcs qui les escortent, en leur enjoignant de dépêcher leurs prières.

Jaffa est le port le plus fréquenté de la Palestine ; c'est l'abord de tous les Pélerins que la dévotion y attire de toutes parts, & l'entrepôt du commerce de cette province.

Je finirai mes observations sur la terre sainte, par dire que si l'Europe a fait tant d'efforts inutiles pour la conquérir, les Moines Espagnols & les Italiens n'ont pas moins de peine pour s'y maintenir, & faire tête aux Chrétiens de l'Eglise Orientale, & ils ont la douleur mystique de voir la majeure partie des saints lieux passés sous la garde des Sectes Asiatiques. Ainsi, par le moyen d'une capitulation forcée par l'autorité des Musulmans, qui vendent chèrement leurs décisions,

il ſe dit une demi-douzaine de meſſes différentes ſur chaque autel ; & les mêmes voûtes retentiſſent de ſept rites qui ſe ſont mutuellement foudroyés d'anathême, & dont les zélés Proſélytes s'échauffent ſouvent au point d'être ſéparés dans leurs diſcuſſions par les Turcs qui entreviennent toujours pour mettre le hola, & les punir réciproquement par des contributions.

C'eſt à quoi ſe réduit la *Paleſtine* habitée par des Turcs, qui vendent chèrement aux Chrétiens le droit de la viſiter ; par des Arabes qui exercent leur brigandage : quelques Juifs, qui, en dépit de la miſère, veulent encore mêler leurs cendres à celles de leurs premiers pères ; & de pauvres Chrétiens qui, vendant des croix & des chapelets, troquent les indulgences de Jéruſalem contre des agnus de Rome.

La ville d'*Acre*, ſituée dans une baie profonde, eſt devenue aſſez importante depuis Diézar-Pacha, qui en fit ſa réſi-

assez industrieux. Les François y ont un Consul général, & quelques maisons de commerce qui en tirent de la soie & du coton. Les marchandises de *Damas* y sont embarquées pour Constantinople & le reste de la Turquie; son port est incapable de recevoir les vaisseaux qui se tiennent en rade, & sont obligés de reprendre le large pendant les gros temps.

Damas, une des plus grandes villes de l'Empire Ottoman, est agréablement situé dans une vallée entrecoupée de ruisseaux, qui répandent l'abondance dans tous ses environs; on y recueille d'excellens fruits qui sont très-renommés, & forment une branche de son commerce. *Damas* est renommée par ses manufactures d'étoffe de soie, qui sont très-recherchées dans tout l'Orient; ses lames, si fameuses en Europe, n'ont plus cette trempe qui les rendoit si précieuses; celles qui viennent de Perse, ou qu'on fait à *Bagdad* avec l'acier de l'Inde, sont préférées à celles de *Damas*, dont

le prix eſt à-peu-près le même que de celles qu'on fait à Conſtantinople.

Le Pacha de *Damas* eſt chargé d'eſcorter & d'aſſurer la marche de la caravanne, qui s'aſſemble tous les ans dans cette ville pour le pélerinage de la *Mèque*. Les Arabes du déſert ſont accoutumés à recevoir une redevance, moyennant laquelle ils ne la pillent point, & lui laiſſent continuer ſa route. Les préſens que le Sultan a coutume d'envoyer aux Moſquées de *Médine* & de la *Mèque*, ſont toujours d'un prix immenſe. Un chameau, orné de plaques & de grelots d'argent, couvert d'un riche tapis de brocard d'or, porte ſur ſon dos l'étendard ſacré qui guide la caravanne; & lorſqu'elle eſt de retour à *Damas*, les habitans vont pluſieurs lieues au-devant d'elle : on baiſe reſpectueuſement le chameau; & les femmes recueillent, avec un ſoin religieux, dans des mouchoirs brodés d'or, la ſueur de ſon corps & l'écume de ſa bouche : enſuite le porte-étendard, pen-

fronné pour le reste de ses jours, est exempt de travail, & devient l'objet de la vénération de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de l'accompagner dans son voyage.

Le commerce est dans la plus grande activité à *Damas*; il y arrive, dans tous les temps, des caravannes d'*Alep*, de *Bagdad*, de *Bassora* & de l'Egypte : cette circulation, non interrompue, en fait une ville fort riche & assez bien peuplée.

Balbek, que les Grecs ont appellé la ville du Soleil, prit son nom d'un Temple superbe, dont on voit encore les ruines, qui attestent son ancienne magnificence. Dédié à l'Etre du jour, on ignore en quel temps il fut érigé par les peuples qui en firent leur culte; l'ordre d'architecture, & les chapiteaux corinthiens, prouvent seulement qu'il n'étoit pas antérieur aux Romains. La ville bâtie près de cet ancien monument, est presque détruite; & ses habitans, logés dans leurs masures, forment ce contraste, qui

afflige l'humanité, en voyant dépérir chaque jour les plus beaux ouvrages des peuples, qui ont laiſſé à la poſtérité les marques de leur grandeur.

Palmire, dont la fondation remonte à l'antiquité la plus reculée, excite l'admiration du voyageur; l'œil ſe perd au milieu des colonnes droites ou renverſées, portant encore les chapiteaux, qui ajoutoient à la magnificence des vaſtes & ſomptueux édifices, dont on admire les ruines. Cette ville, qui étonnera tous les âges, dut toute ſa ſplendeur au commerce. Quoique ſituée au milieu d'un déſert ſec & aride, elle ſe trouvoit, par ſa poſition, être l'entrepôt de Babylone, de l'Egypte & de la Phénicie. Les richeſſes de ſes habitans élevèrent les monumens que les temps ont pu dégrader, mais qui conſervent encore un air de majeſté. *Palmire* ſuccomba ſous la puiſſance d'Aurélien, & fut aſſervie par cet Empereur, qui anéantit, ſans pitié, le commerce & la liberté de ſes habitans.

Si cette ville ſemble reſpirer encore au milieu de ſes décombres, & ſi la tyrannie ne put entièrement renverſer le Temple du Soleil, qui étoit un chef-d'œuvre ; ſi enfin les reſtes de ſa magnificence ne ſont pas entièrement démolis, c'eſt parce que, ſituée dans un vaſte déſert, les Arabes, qui habitent ſous des tentes dans ſes environs, à cauſe de deux bonnes ſources d'eau douce, ne ſe ſont point bâti de maiſons auprès d'elle, & n'ont pas employé ſes débris à former de nouveaux édifices.

Tripoli eſt gouverné par un Pacha qui y fait ſa réſidence. La ville, ſituée au pied du Mont-Liban, eſt de médiocre grandeur. Le village, qui eſt près de la rade formée par deux iſles, eſt garni de magaſins ; les ſoies forment ſon principal commerce ; les François y ont un Conſul & quelques comptoirs. Quoique les environs ſoient très-agréables, & produiſent d'excellens fruits, l'air eſt mal-ſain à *Tripoli*, & les chaleurs de

l'été y causent des maladies épydémiques & très-dangereuses; ceux qui ont la précaution de se retirer dans les villages du Mont-Liban, n'ont plus rien à craindre. A quelques distances de *Bécharey*, on voit les cèdres tant vantés; cinq à six de ces arbres, les seuls qui restent, seulement remarquables par leur vétusté, répondent peu à l'idée qu'on se forme d'avance, quand on prend la peine d'aller les voir.

C'est dans cette partie de la Syrie que se sont cantonnés les Druzes; ces peuples ont leurs villages dans le *Kesrawan.* Il a toujours été impossible de bien définir le culte en usage parmi cette nation, qui n'a ni prêtres, ni temples, & qui cependant donne quelquefois des signes de religion.

Les Maronites se sont encore établis dans les environs du Mont-Liban, où ils ont bâti plusieurs Monastères. Quoiqu'ils soient sujets au Siège de Rome, ils ont leur rite en langue syriaque qu'ils bre-

douillent ſans l'entendre. Les prêtres ſe marient ſuivant le ſyſtême des chrétiens d'Orient; qui penſoient bien mieux que nous, en voulant que leurs eccléſiaſtiques euſſent charge d'enfans; tandis que les nôtres, plus politiques ſans être plus chaſtes, ont jugé plus à propos de mettre la République à contribution. Le divorce eſt permis chez les Maronites. Jamais je n'ai vu de requête plus plaiſante, que celle qui fut préſentée juridiquement à M. Amé, Conſul de France à *Alép*, par une jeune femme que ſon mari vouloit abandonner. Après avoir détaillé tous les torts de celui qu'elle avoit la bonté d'aimer encore, le cruel, ajoutoit-elle, pouſſe l'outrage juſqu'à dire, pour motiver ſon éloignement pour moi, qu'il ne me trouva pas vierge; mais j'ai conſervé, avec trop de ſoin, le témoignage de ma vertu, pour ne pas le forcer à la reſpecter. En effet, la petite perſonne ayant montré le drapeau nuptial, gagna ſon procès; & le mari, qui n'avoit au-

cune preuve d'adultère, fut obligé de la reprendre.

Lataquie a un petit port que les habitans laissent combler sans y faire de réparations, parce qu'un de leurs *Santons* a prédit que les Européens y débarqueroient pour faire la conquête de la Syrie. Il y avoit autrefois des bassins avec des angars pour des galères ; mais aujourd'hui vingt barques ont beaucoup de peine à s'y ranger ; l'entrée est commandée par un château qui, tombant en ruine, en rend tous les jours l'abord plus difficile.

J'en fis l'expérience en 1783. Le Capitaine du navire sur lequel j'étois ayant voulu y entrer avec un vent un peu frais, la quille frappa sur des pierres nouvellement écroulées, & je vis le moment où, rejettés au dehors par les vagues, & portés sur un môle qui étoit à notre droite, nous allions périr, si le Capitaine d'un bâtiment vénitien n'eût envoyé, avec sa chaloupe, un grelin

qui servit à nous thouer, & nous ramena dans le port, où le navire, plein d'eau jusques à l'entrepont, échoua sur le sable. Les Turcs, témoins de notre danger, avoient passé trois quarts-d'heure à faire marché avec deux Négocians François, pour convenir de ce qu'ils gagneroient pour nous secourir. Ils vinrent ensuite nous montrer le plus grand intérêt, lorsque nous n'avions plus besoin de leurs secours; & des Grecs, qui se précipitèrent en foule dans le bord pour nous offrir leurs services, prirent soin, sans que j'eusse pu m'en appercevoir, de porter chez eux, sous prétexte de les sécher, beaucoup de mes effets dont je n'entendis plus parler.

Le territoire de *Lataquie* produit du coton & beaucoup de tabac très-estimé, qu'on transporte en Egypte pour avoir du riz en retour. Plusieurs colonnes de granites, éparses dans les jardins & les champs, ainsi que d'autres restes d'antiquité, attestent également sa grandeur

paſſée. La ville eſt bâtie à un quart de lieue du port, où il y a quelques maiſons & des magaſins pour y préparer le tabac. Les François & les Anglois y ont un Vice-Conſul, & quelques Négocians peu fortunés, qui n'ont pas une grande reſſource pour le commerce, n'en ayant d'autre que les commiſſions qu'ils reçoivent de ceux d'*Alep*.

Je fus témoin, dans un petit village, à une lieue de *Lataquie*, d'une noce des Druſes; la cérémonie m'en parut aſſez plaiſante. La nouvelle mariée montée ſur un cheval, & entièrement couverte d'un voile de mouſſeline rouge, fut conduite devant la porte du futur, ſuivie de toutes les femmes, filles, hommes & garçons du village, qui danſèrent au ſon d'une eſpèce de flûte, faite de deux cannes longues d'un pied & demi; cet inſtrument n'avoit rien de mélodieux, mais ſes cadances répétées l'étoient toujours avec beaucoup de préciſion par toute la cohue danſante. Pendant ce

temps-là, les parens & les amis de l'époufée demandoient, à tous ceux qui fe trouvoient là, quelques pièces d'argent pour lui en faire préfent fuivant l'ufage. A chaque largeffe dépofée dans la bourfe, on tiroit des coups de fufils; les femmes terminoient par des cris aigus & perçans qu'elles font toujours en pareille occafion; & une efpèce d'Huiffier difoit à haute voix : Un tel ou une telle qui avez donné des marques de votre bienfaifance, puiffiez-vous être bientôt marié.

Tout le monde ayant fourni fon petit contingent, qui n'étoit pas bien fort, (car, pour avoir donné une piaftre, j'avois paru fi généreux qu'on n'avoit pas tari fur mon éloge), la belle fut enfin introduite chez fon époux, & nous attendions avec impatience le réfultat de ce grand œuvre, lorfque, après une demi-heure de combat, l'athlète parut triomphant, & arbora fur fa fenêtre le drapeau de fa victoire : chacun lui en fit fon

compliment, & forma des vœux pour le bonheur du ménage, après quoi je continuai ma route.

Chypres, qui est l'appanage du Grand-Visir, seroit une riche possession par tous ses avantages naturels, si la tyrannie de ses Gouverneurs ne faisoit pas déserter les habitans après s'être vus ruinés. Cette isle si riche lorsqu'elle fut au pouvoir des Vénitiens, à qui elle valoit plusieurs millions, n'en rapporte pas deux aujourd'hui. Cultivée alors dans toute son étendue, on y recueilloit du sucre, du bled, & sur-tout beaucoup de coton; toutes les sucreries ont été ruinées, on y sème peu de grains, & la récolte du coton y est bien diminuée. L'air est mal-sain du côté du midi; & des salines, dont on tire de très-beau sel, contribuent beaucoup à donner des fièvres pendant les chaleurs de l'été.

Les paysans sont dans l'usage d'être toujours en bottes, où sont attachés des grelots pour faire fuir les aspics, qui,

très-communs dans cette iſle, ſont répandus dans les champs. Ce ſerpent n'eſt jamais plus long que le bras, qu'il égale même en groſſeur ; ſa peau eſt brune, ſa tête plate, & ſa gueule garnie de dents aiguës; la morſure en eſt ſi venimeuſe, qu'on y ſurvit à peine vingt-quatre heures.

Un Médecin François, établi à l'*Arnaca*, poſſède une pierre ſerpentine, qui eſt d'un grand ſecours pour les malheureux qui en ont été mordus. Il faut ſimplement la poſer ſur la déchirure, & l'on voit un bras ou une jambe, enflée trois fois plus que ſon volume ordinaire, diminuer inſenſiblement, le venin coule ſans interruption, & la pierre ſe détache avec la dernière goutte de l'eau viſqueuſe qui s'y étoit formée ; après quoi la morſure ſe traite comme une ſaignée, & l'on n'a plus rien à craindre.

Les effets de cette pierre qu'on trouve en Perſe dans les montagnes du *Koraſſan*, & qui ſont d'un très-grand prix, ont

ont des effets auſſi prompts & auſſi merveilleux que la *momie*, qui vient dans les rochers de *Chiras*, & dont j'ai parlé plus haut.

Chypres eſt très-renommée par ſon excellent vin ; on le recueille à quelques lieues de *Limaſſol*, qui eſt un gros bourg ſitué au fond d'une grande rade, où les vaiſſeaux viennent en charger. Les Chypriotes conſervent, depuis très-long-temps, de vieux tonneaux qui ont près d'un tiers de lie, ſur laquelle ils verſent leurs vins nouveaux, d'après quoi il ne faut pas s'étonner de ſon extrême bonté : il ſe conſerve très-long-temps, & il en eſt de cent ans, qui reſſembloit à une huile balſamique.

Baſſa, anciennement *Paphos*, a un petit port qui ne peut recevoir que des petits navires. Deux colonnes de beau granite, qui ſont encore debout près du rivage de la mer, m'ont paru les ſeuls reſtes d'antiquité. En vain j'ai cherché les traces du Temple de Vénus ; à ſes Autels

& à ses Prêtresses avoient succédé trois cents soixante Eglises grecques, dont je ne vis que les masures, & une douzaine de vieilles qui filoient du coton devant la porte de quelques petites maisons qui sont le long du port. Un mauvais château a quelques canons sans affûts, destinés à brûler de la poudre, s'il prenoit fantaisie à quelque Corsaire Maltois d'y venir chercher fortune.

Le nouveau village de *Baffa* est bâti à une demi-lieue de la mer, sur une éminence fort agréable. Les habitans sont tous Grecs ; ils sont gouvernés par un Archevêque, & un Cadi qui y réside encore pour faire de temps en temps quelques avanies.

A quelque distance de *Baffa* est la fontaine amoureuse, dont les eaux sont très-fraîches aujourd'hui ; mais qui, suivant le rapport des anciens, avoit autrefois le don de ranimer les cœurs foibles, & de réchauffer les ames tièdes. La vertu de cette fontaine n'étoit pas si mal trouvée

dans le voisinage du Temple de Vénus, dont les prosélytes étoient plus exposés, que ceux des autres Divinités, à passer du zèle le plus ardent à la tiédeur ou à la foiblesse.

Nicosie est la capitale de l'Isle ; c'est la résidence du Gouverneur, qui en perçoit les revenus pour le Grand-Visir. Cette ville est passablement grande & assez bien peuplée ; c'est l'endroit où il y a le plus de Musulmans, quoiqu'ils n'y soient pas en très-grand nombre. On y voit encore beaucoup d'ouvrages des Vénitiens ; sa situation est très-agréable ; ses environs, fournis d'eau, embellissent les jardins qui produisent toutes sortes de fruits, le terroir est excellent & très-fertile.

Larnaca est le bourg où réside les Consuls & les Négocians Européens ; il est assez bien habité, & les maisons ne laissent pas que d'avoir de l'apparence, quoiqu'elles soient bâties de briques séchées au soleil. C'est l'endroit de l'Isle

où il se fait le plus de commerce; il est éloigné d'une demi-lieue du village qui est situé sur le bord de la mer, & où sont les magasins des Négocians.

Tous les vaisseaux qui vont à Alexandrette, & dans les autres ports de Syrie, y relâchent pour prendre les *atracis*, sortes de machines pour estiver les bâtimens qui chargent du coton, de la laine & de la soie. Au moyen des efforts de ces pièces, une balle de marchandises n'occupe pas le quart du volume qu'elle avoit avant d'être pressée, ce qui augmente beaucoup le chargement d'un navire. Cet abord continuel rend l'*Arnaca* très-fréquenté.

Les Grecs y ont une superbe Eglise dédiée à Saint-Lazare. Ils croient y posséder son corps; mais on ne sait que croire, ou des Victorins de Marseille, qui assurent l'avoir dans leur Eglise, ou des Grecs de l'*Arnaca*, qui ont la même prétention. Il paroît pourtant que ce premier Evêque de Provence n'eut pas

envie de retourner se faire enterrer en Chypres.

Famagourte est une petite ville, dont les fortifications délabrées rappellent la cruauté du Général Turc, qui fit écorcher son Gouverneur, quand il la prit sur les Vénitiens, pour l'avoir trop bien défendue. C'est l'endroit où vont se radouber les vaisseaux qui, arrivant en Chypres, ont besoin de quelques réparations : c'est une place de très-peu de conséquence, commandée par un Officier qui est à la tête d'une petite garnison.

C'est à quoi se réduit ce qui peut concerner l'isle de Chypres. Je n'ai vu nulle part autant de gibier ; on y trouve le francolin, plus gros que la perdrix, & plus délicat que le faisan : la chasse y fait le plaisir des étrangers.

CHAPITRE XXXIII.

Du Golfe d'Alexandrette, du Beylan, & de la ville d'Antioche. Dangereuses rencontres des Turcmènes & des Curdes. Hospitalité des habitans de Martaouan. Description d'Alep; Commerce de cette Ville.

Le cap *Ganzir*, ou la montagne du Sanglier, désigne de fort loin le golphe d'*Alexandrette* aux vaisseaux qui viennent y charger les marchandises d'Alep en échange de celles d'Europe; quelques magasins bâtis sur le bord de la mer, se vuident & se remplissent successivement sous l'inspection des agens ou facteurs dépendans des consuls d'Alep.

Lors de mon premier voyage en Asie, je débarquai, en mars 1782, à *Alexandrette*; ce village, composé de mauvaises baraques, est situé au bout d'une rade où les vaisseaux mouillent à demi-lieue du rivage; quoique sur un bon

fond, ils font quelquefois entraînés par des vents impétueux qui se précipitent des montagnes, & les font chasser plusieurs milles sur leurs ancres.

Une épidémie souvent mortelle en rend le séjour très-dangereux en été ; c'est une fièvre intermittente, qui dure même deux ou trois ans ; bien des fois elle finit par l'hydropisie, & donne toujours aux malades l'air blême & affligeant, qui en fait redouter les atteintes à tous ceux qui s'y trouvent.

Les exhalaisons méphitiques des eaux croupissantes dans une vallée basse & d'un même niveau répandent ces vapeurs contagieuses qui se dissipent rarement pendant les chaleurs, & deviennent si fatales à ceux qui ajoutent à leur malignité en buvant de l'eau corrompue de ces marais ; en vain voudroit-on leur donner un cours du côté de la mer, la hauteur du rivage s'y oppose en plusieurs endroits, & ce ne seroit que par des ouvrages immenses, dont les Turcs ne

sont pas susceptibles, & des chaussées sans nombre, qu'on pourroit venir à bout de les dessécher, ou de détourner les eaux qui s'y engouffrent lors de la saison des pluies.

Je doute que M. de Volney crut encore, s'il avoit été à *Alexandrette*, que cette plaine immense se soit formée avec les laps du temps des terres arrachées par les torrens aux montagnes voisines; & que les auteurs arabes, qu'il a étudiés, lui aient appris que la mer venoit autrefois se briser aux pieds des rochers escarpés, qui sont aujourd'hui éloignés de deux & trois lieues de son rivage.

Les Européens, qui sont fixés à *Alexandrette*, passent la majeure partie de l'année au village du *Beylan*, qui en est éloigné de deux lieues sur une hauteur, d'où l'on voit en entier le golfe; quand M. de Volney ajoute qu'on l'apperçoit comme par un tuyau, il entend, sans doute, les lunettes d'approche dont se servent les facteurs pour reconnoître

les pavillons des vaiſſeaux qui arrivent ; quoique les maiſons ſoient bâties en amphithéâtre, elles ne ſont pas, comme il le dit, diſpoſées de manière que les terraſſes des unes ſervent de rues & de cours aux autres. M. de Volney ne ſe rappelle donc pas que les Turcs accoutumés, dans preſque toute la Syrie, à dormir ſur leurs terraſſes, ſont trop jaloux pour laiſſer ainſi un paſſage libre au-deſſus des maiſons, & qu'ils ne permettent pas, en bien des endroits, à ceux qui annoncent la prière du matin, de monter, pendant l'été, ſur les minarets, crainte qu'ils ne voient leurs femmes avant d'être levées ; & ſi les Européens, qui ſont à *Alep*, paſſent ſur les terraſſes des marchés pour ſe viſiter les uns les autres, cela n'empêche pas que c'eſt, parmi les Turcs, une indiſcrétion très-offenſante de paſſer ſur celle de ſon voiſin.

Le Pacha du *Beylan* s'eſt rendu indépendant de celui d'*Alep*, depuis que celui du *Payas*, cantonné à l'autre extrémité

du golfe, a profité du site de son village & des montagnes inaccessibles qui l'entourent, pour méconnoître l'autorité de la Porte Ottomanne, & refuser de lui payer aucune contribution.

Je fus voir, entre *Alexandrette* & *Payas*, deux colonnes qui, suivant une tradition ancienne, désignent le lieu où Jonas fut rejetté par le poisson qui l'avoit englouti; si l'histoire est vraie, il paroît, suivant la Géographie, que Jonas, parti de *Tarse*, près d'*Adena*, à l'entrée du golfe, dût être déposé, dans ce parage, le plus proche de *Ninive* plutôt que sur la côte de *Barut*, où l'on montre encore deux colonnes qui marquent le lieu où une autre chronique veut qu'il ait été laissé.

Tout le pays, depuis *Alexandrette* jusques à *Alep*, qui comprend un espace de trente lieues, est habité par les Turcmènes & les Curdes qui transportent successivement leurs tentes, en conduisant leurs troupeaux dans les plaines

d'Antioche & les montagnes des environs, pour y chercher des pâturages. Leur grand nombre surpasse quelquefois celui des caravannes, qui ne se rachètent du pillage que par des droits énormes, ou des contributions qui font également redouter leur rencontre à tous les voyageurs.

Antioche est située dans une vaste plaine traversée par l'*Oronte*, qui forme, huit lieues au-dessus de la ville, un lac qui fournit un revenu immense par la pêche des anguilles; les Grecs l'afferment toutes les années du gouverneur, & en salent une prodigieuse quantité, soit pour consommer dans leurs carêmes, ou faire des envois dans l'île de *Chypres* & l'*Archipel.*

Les murailles, qui renferment trois montagnes dans leur enceinte, retracent la grandeur de cette ville, autrefois si puissante : livrée alternativement à toutes les horreurs de la guerre, les Turcs & les Croisés en firent plusieurs fois leur point de ralliement; ses maisons bâties en pierres

de taille & couvertes en tuiles, ne sont point faites de boue, & les toîts encore moins revêtus de chaume, ainsi que le prétend M. de Volney; ses rues sont aussi bien pavées que celles d'*Alep*, & je puis m'en souvenir à bonnes enseignes, car mon bidet de poste s'abat-il deux fois en traversant la ville sur les grands pavés, qui sont bien éloignés de les rendre fangeuses.

Si l'on n'y trouve plus le bois de *Daphné*, du moins le voyageur traverse-t-il avec plaisir une longue avenue de lauriers antiques & d'autres arbustes odoriférens; si Antioche eût autrefois de beaux jardins, elle a aujourd'hui de très-agréables vergers.

Cette ville est habitée par un mélange d'Arabes & de Turcs, qui y souffrent un petit nombre de Chrétiens & de Juifs; elle a un grand pont sur l'*Oronte*, qui porte des bateaux jusques à son embouchure où étoit l'ancienne *Séleucie*, son port est entièrement comblé; quelques

cabannes de joncs y servent de magasins & d'habitations à des Grecs, qui en font un entrepôt des marchandises que leur portent les barques de la côte : elles ne remontent point l'*Oronte*, & les transports se font avec des mulets ou des chameaux.

Le titre de *Patriarche d'Antioche* ajoute à la pourpre d'un prélat romain, aussi peu de crédit que de prérogatives; presque tous les archevêques de l'égise orientale sont également jaloux de s'approprier cette dignité imaginaire, qu'ils prisent autant que celle du pontife romain.

Alep, qui passe pour la troisième ville de l'empire ottoman, fut soumise aux Chrétiens, prise par les Persans, & finit par rester sous la domination des Turcs; elle est très-peuplée, ses maisons bien bâties d'une pierre aussi belle que le marbre; ses marchés larges & spacieux, couverts de grandes voûtes éclairées par des dômes, sont très-commodes pendant les chaleurs.

Le château, ſitué au centre de la ville ſur une éminence, arrondie & entourée d'un foſſé, n'eſt plus d'une grande importance, depuis que les Perſans ôtèrent, avant de l'abandonner, les pierres & la maçonnerie dont ce monticule étoit revêtu, afin que le temps & les pluies minaſſent inſenſiblement les fondemens, & fiſſent écrouler ſes murs, qui, en effet, ſont très-délabrés de certains côtés; quelques mauvais canons qu'on tire les jours de fêtes, ou lorſqu'on étrangle un janiſſaire de la garniſon, ſervent à annoncer aux Turcs le terme de leurs abſtinences ou le ſupplice des malfaiteurs, plutôt qu'à rendre cette forterreſſe ſuſceptible de ſoutenir un ſiège : le gouverneur eſt indépendant du Pacha, ſuivant l'uſage de la Porte Ottomane, qui a ſoin de diviſer les commandemens des citadelles & des Provinces.

Les moſquées, preſque toutes ornées de beaux marbres, y ſont magnifiques; la principale bâtie ſur les ruines d'une

église conserve encore le clocher dont les Turcs ont fait un minaret, elle est régulière dans une proportion quarrée avec un péristyle en colonnade qui l'entoure dans son intérieur ; un sanglier chassé dans la campagne, il y a quelques années, entra dans la ville où les Musulmans, qui regardent cet animal comme immonde, ne s'opposèrent point à son passage, en évitant même sa rencontre ; après avoir parcouru une suite de rues où l'on s'étoit borné aux menaces, il parvint insensiblement à la porte de la grande mosquée, & se réfugia dans son intérieur, ce qui fit beaucoup rire les Chrétiens ; mais les Turcs scandalisés, que cet immonde sacrilège eût pollué l'asyle des vrais croyans, firent la dépense de repaver à neuf cette mosquée, qui fut de nouveau réhabilitée, après une copieuse ablution d'eau-de-rose.

Le quartier affecté aux Chrétiens se nomme *Jedéide ;* ce fauxbourg est rempli d'atteliers & de manufactures où se fabri-

quent les boures & d'autres étoffes tissues en or, qui imitent assez bien celle des Indes : l'industrie s'y montre de toutes parts, & forme une branche considérable du commerce d'*Alep*, qui a toujours une correspondance non interrompue avec les villes de *Damas*, *Bagdad*, *Bassora*, & toute l'Asie mineure. Des caravannes nombreuses arrivent & partent journellement de cette ville, qui reçoit en même temps les marchandises d'Europe par *Alexandrette* & *Lataquie*, où abordent les vaisseaux des différentes nations.

Les habitans d'*Alep* sont les mieux policés de la Turquie, & méritent bien le titre de *Chyébis*, qui veut dire *aimables* & *gracieux*; j'en ai reçu une preuve particulière lorsque je revenois à Constantinople avec les prisonniers autrichiens, j'arrivai à *Sophie* en même temps que les janissaires d'*Alep*, qui alloient joindre l'armée du grand visir ; à peine surent-ils que j'avois été dans leur ville, que plusieurs des chefs à qui je dis quelques mots d'*Arabe*,

d'*arabe*, dont je me ressouvins fort à-propos, furent prier le gouverneur de la ville de ne pas me mettre avec les soldats, & je fus logé assez à l'aise avec les officiers prisonniers.

Les environs d'*Alep* sont très-bien cultivés, un sol gras & fertile produit en abondance toutes sortes de grains; des oliviers & des mûriers fournissent des bonnes huiles & de belles soies; les pistaches de son territoire sont excellentes, & ses jardins traversés par une petite rivière, qui borde la ville à l'ouest, forment des vergers délicieux, plusieurs maisons de plaisance y servent journellement aux plaisirs des habitans; assis sous des *belvéders* placés sur le bord de l'eau, ils écoutent, en fumant leur pipe & avec cette douce rêverie qui leur est si chère, le bruit des grandes roues garnies de pots de terre, qui tournent lentement & versent dans les aqueducs l'eau qui arrose les jardins.

Les dames citoyennes de tous les dif-

tricts de la ville, si renommées par leurs beaux yeux noirs, s'y promènent certains jours de la semaine, avec tout le faste de leurs suivantes; d'autrefois l'*incognito* de leur cóstume, toujours couvert d'un voile plus ou moins épais, suivant les circonstances, y favorise un *chyélébi*, qui met en défaut les précautions de la jalousie.

Il n'y a pas d'endroits en Turquie où les Chrétiens soient plus libres pour l'exercice de leur religion. Les Maronites, qui sont en très-grand nombre, y ont leurs églises, & même des monastères; les Juifs ont aussi leurs synagogues, & les Européens ont plusieurs couvens de moines, qui desservent leurs chapelles. Les consuls y sont respectés, & rarement les négocians sont-ils insultés par le peuple; à la vérité les femmes & les enfans ne manquent jamais de leur crier, *Frangui coucou*, quand ils passent dans les rues ou qu'elles en rencontrent aux promenades; mais ce sobriquet, très-souvent reversible

ſur leurs maris, n'eſt bien de fois qu'un prétexte pour ſavoir s'ils entendent l'arabe.

A un quart de lieue de la ville eſt une fort belle *dervicherie*, qui fut jadis un couvent de moines de l'ordre de ſaint Baſile; ſon ſite ſur une petite hauteur la rend fort agréable. Les *dervizs*, qui font vœu de ne manquer de rien, ſont hoſpitaliers, & reçoivent très-bien les étrangers qui vont leur rendre viſite.

L'air d'*Alep*, quoique très-ſain, eſt trop vif pour les perſonnes qui ont la poitrine délicate; & la peſte, qui y fit l'année précédente les plus grands ravages, n'y avoit pas été redoutée depuis long-temps; une épidémie naturelle à cette ville eſt un bouton inflammatoire, qui s'accroît pendant ſix mois de la largeur de l'ongle, après quoi il s'y forme une croûte qui ſe deſsèche peu-à-peu, &, au bout d'un an révolu, il n'en reſte que les cicatrices plus ou moins déſagréables, ſuivant que le bouton eſt mâle ou femelle;

le premier vient tout ſeul, & l'autre ſe manifeſte en trois ou quatre différens endroits; ce qui eſt bien ſingulier, c'eſt que les naturels du pays l'ont ordinairement au viſage où ils en conſervent toujours les marques; & les étrangers, ſur-tout les Européens, l'ont aux bras ou aux jambes; les animaux n'en ſont même pas exempts, n'y ayant pas juſqu'aux chiens qui ne l'aient au bout du nez.

On croit que les eaux d'*Alep* cauſent ce bouton, auquel tous les habitans de ſon territoire échappent rarement, même ceux qui n'ont fait qu'y paſſer quelques jours; on a vu des exemples de pluſieurs perſonnes qui, revenues en Europe, l'ont eu bien des années après leur départ de cette ville; à la ſeconde, il m'en ſortit trois au poignet, je n'en éprouvai aucune douleur, le meilleur remède étant de n'en point faire. Les habitans de *Bagdad*, *Baſſora*, & de quelques lieues du golfe perſique, ſont encore ſujets à des boutons de ce même genre affectés à leurs

climats, mais ils ne viennent qu'aux jambes.

On ne sauroit parler d'*Alep* sans faire mention des messagers aériens qui faisoient la route d'*Alexandrette ;* depuis assez long-temps, l'usage de se servir des pigeons pour porter les lettres a cessé, parce que les Curdes & les Arabes leur donnoient la chasse, pour visiter les dépêches où ils croyoient trouver quelques bijoux ; j'en ai vu un exemple d'un négociant qui fit porter dans une cage une paire de pigeons qui avoient leurs petits dans son colombier, on les lâcha près d'Antioche, & ils revinrent sur-le-champ joindre leur petite famille portant au col un billet qui annonçoit à leur maître la marche de la caravanne qu'il attendoit d'*Alexandrette*.

Alep est gouverné par un Pacha, qui a sous ses ordres les yennissaires classés de la ville, sans compter quelques compagnies de fantassins qui sont à sa solde, avec une excellente cavalerie, composée

d'Arabes, de Curdes & de Turcmènes, qui ſont accoutumés à faire des incurſions dans les villages voiſins, ou les mettent au pillage lorſque le Pacha les envoie pour différens offices.

A dix lieues de cette ville eſt le bourg de *Martaouan*, qui échappe rarement à la curioſité des voyageurs; le chef du pays, dont le titre peu honnête en françois répond aux fonctions qu'il exerce, commence par donner à ſon hôte le choix libre parmi le beau ſexe de ſa maiſon, & ce n'eſt pas ſans peine qu'il établit le bon ordre entre les femmes, dont quelques-unes, aſſez belles, ſont toutes préſentées au nouveau-venu par leurs pères, leurs maris & même leurs amans, tant ils en ſont peu jaloux; s'il eſt embarraſſé, c'eſt autant par la préférence d'un choix ſucceſſif que la difficulté de ſatiſfaire tout ce congrès; c'eſt peut-être par ce motif que les voyageurs y font rarement un double ſéjour, quelques pièces de monnoies ſont les gages de leur recon-

noiſſance, & ils s'éloignent ainſi d'un village qui paſſe pour être le ſeul en ce genre, car il y en a pluſieurs autres habités par les *Druzes* qui ſont moins hoſpitaliers. Cependant ils n'ont pas la réputation de ſe livrer entr'eux à cette ſorte de libertinage, quoiqu'ils ſoient ſi empreſſés à prêter leurs femmes à tous ceux qui paſſent chez eux.

Ils n'oublient pas de citer l'hiſtoire d'un bon vieux miſſionnaire qui, allant dans l'Inde, paſſa par *Martaouan;* ce pieux ſexagénaire préſervé, par ſon âge, des tentations de toutes ces ſyrennes, croyoit le lendemain que ſes jeunes confrères auroient été plus ſages que les compagnons d'Ulyſſe, mais il eut la douleur myſtique de ſe voir forcé, comme bourſier de ſa compagnie, de payer à ces hoſpitaliers l'uſufruit de leurs complaiſances.

Je n'ai pas plus l'intention de contrarier M. de Volney, qu'il pouvoit en avoir de contredire M. Savari; mais il

me paroît, d'après les lieux que j'ai parcourus avant & après lui, qu'il n'a pas été exact dans ses relations. Il m'a semblé, par sa description d'*Alexandrette* & du *Beylan*, qu'il n'y a point passé pour aller à *Alep* ou en revenir; je suis donc surpris qu'il ne parle pas du village de *Caftin*, qu'il a dû traverser sur la route de *Lataquie*. Dans tous les cas, il a fait une transposition sur sa carte de Syrie, en ce qu'il place *Martaouan* où est *Caftin*, & *Caftin* où se trouve *Martaouan*, ce premier village étant sur le chemin d'*Alexandrette*, & l'autre sur celui de *Lataquie*.

M. de Volney veut encore que les monticules arrondis, qu'il a vus dans plusieurs plaines de Syrie, aient été faits pour y bâtir des châteaux, ou y former des lieux de prières. S'il avoit traversé la *Troade* & les autres pays de l'ancienne Grèce, ou vu camper les armées ottomannes, il auroit dit que ces élévations de terre ont été faites sur les tombeaux

des grands hommes de l'antiquité pour en consacrer la mémoire, ou par les Turcs, qui, lorsque les Sultans commandoient les armées, avoient toujours soin d'amonceler de la terre, pour y planter le drapeau de Mahomet sous un grand pavillon, & laisser des monumens de leurs victoires.

CHAPITRE XXXIV.

Description des villes principales de la Mésopotamie, connue aujourd'hui sous le nom de Diarbek. Navigation de l'Euphrate & du Tigre. Ruines de Ninive, Plaines d'Arbelles célèbres par la victoire d'Alexandre. Analyse sur les principaux gouvernemens de l'Asie mineure, appellée Natolie.

Bir est la première ville de Mésopotamie, sur la rive gauche de l'Euphrate; elle est assez commerçante par l'abord continuel des caravannes qui vont à *Alep* ou qui en viennent. Bâtie sur une éminence, elle est dominée par un mauvais château où réside le Gouverneur; il entretient plusieurs compagnies de cavalerie, pour s'opposer aux Curdes & aux Arabes qui font également redouter leurs approches. Les environs de *Bir*, fertilisés par l'Euphrate, produisent beaucoup de grains & d'excellens fruits; la

navigation du fleuve, quoique pénible aux Mariniers, qui remontent eux-mêmes les bateaux à force de bras, se feroit aisément jusques à *Bassora*, si les grandes roues, placées très-près les unes des autres sur les deux rives, pour verser dans les aqueducs l'eau qui arrose les terres voisines, n'étoient des obstacles qui ralentissent la marche des bateaux lorsqu'ils sont à la remorque. Les Arabes préfèrent de s'atteler eux-mêmes, plutôt que de faire tirer des chevaux, qui sont assez forts & vigoureux dans le Diarbek, pour éviter cette peine à leurs maîtres.

Ourfa est une grande ville très-révérée des Musulmans, qui croient qu'Abraham y fit un long séjour; sa principale Mosquée est dédiée à ce Patriarche : les Chrétiens y ont aussi plusieurs Eglises, où ils honorent les tombeaux de différens Saints.

Ourfa, située dans une campagne immense, a de beaux jardins; son territoire gras & fertile fournit tout ce qui est

néceſſaire à ſes habitans. Le Pacha qui la commande, entretient une cavalerie nombreuſe : je n'en ai pas vu d'une plus belle apparence dans l'armée du Grand-Viſir. Le commerce de cette ville conſiſte en maroquins jaunes du plus beau grain ; ſa poſition, à deux journées de l'Euphrate, lui procure un grand trafic, & des caravannes nombreuſes y viennent ſucceſſivement d'*Alep*, de *Diarbékir* & de *Moſſul.*

Merdin eſt une aſſez petite ville, bâtie ſur la pente d'une montagne, commandée par un château qui tombe en ruine ; le Gouverneur eſt ſubordonné au Pacha de *Bagdad.* La majeure partie de ſes habitans ſont des Chrétiens Arméniens, Maronites & Neſtoriens, moitié Catholiques, moitié Hérétiques, & tous Chiſmatiques. Enragés les uns contre les autres, toutes ces querelles font grand plaiſir aux Turcs, qui, pour juger leurs différens, gobent l'huître, & laiſſent les écailles aux deux partis.

M. Miraudot, Evêque de Babylone, voulant fléchir la Providence qui le retenoit à *Alep* par une fiſtule fâcheuſe, & lui empêchoit d'aller joindre ſon diocèſe, imagina de faire préſent d'une paire de piſtolets garnis en argent au Pacha de *Bagdad*, pour en obtenir l'ordre que l'Evêque Catholique de *Merdin*, expulſé par les Hérétiques, reprendroit poſſeſſion de l'Egliſe principale de cette ville. Cette pieuſe négociation fut des plus heureuſes, Dieu bénit les premiers travaux Apoſtoliques de cet Evêque. Il inſtruiſit de ſes ſuccès le Prélat de *Propagande*, en ajoutant qu'il avoit ramené, par ce coup d'éclat, beaucoup d'Hérétiques à l'obéiſſance romaine. Le Pape en fut inſtruit, on délibéra dans le conſiſtoire ſi M. de Miraudot ne ſeroit pas honoré de la barette ; mais le Saint Père conclut au *pallium*, en ajoutant le bon de Cardinal, lorſqu'il auroit converti le Pacha de *Bagdad*.

Lucifer, jaloux des lauriers de ce nouvel

Apôtre, ranima le courage des Chiſmatiques de *Merdin.* Furieux d'avoir été vaincus par une paire de piſtolets, qui n'avoit même pas fait feu, ils ſe cotiſèrent pour offrir cinquante mille francs au Pacha de *Bagdad*, qui, n'entendant plus parler de l'Evêque de Babylone, repaſſé en Europe pour raiſon de ſanté, permit à l'héréſie de ſiéger de nouveau à la place de l'Evêque romain, qui fut encore chaſſé de ſon diocèſe.

Moſſul, une des villes conſidérables de la Méſopotamie, eſt aſſez bien peuplée pour ſon étendue; les Chrétiens y ſont très-nombreux, & s'adonnent la plupart au commerce, qui conſiſte en toiles du pays, moins belles à la vérité que celles de l'Inde, mais qui cependant ont donné le premier nom aux mouſſelines.

La navigation du Tigre fournit à *Moſſul* un débouché conſidérable du côté de *Bagdad.* Cette ville, entourrée de déſerts, n'étant approviſionnée que

par les récoltes & les denrées du *Diarbek*, l'indocilité du fleuve qui, en beaucoup d'endroits, a des cascades rapides, oblige les mariniers à faire une espèce de radeau de branches d'arbres sur lesquelles ils placent des outres remplies de vent, bien serrées les unes contre les autres, qu'ils couvrent de feutres : après y avoir attaché leurs marchandises, ils s'abandonnent avec leur *Kilet* dirigé par quatre rames, & se laissent tomber du haut des cascades aussi légèrement que les Egyptiens qui descendent les cataractes du Nil sans quitter leurs nacelles.

Mossul a un Pacha qui a toujours sur pied une nombreuse cavalerie pour contenir les Curdes & les Turcmènes qui en viennent souvent aux prises dans ses environs.

Ninive, jadis si célèbre, n'est plus qu'une confusion de ruines qu'on voit sur la rive gauche du Tigre pendant l'espace d'une lieue; un peu plus loin, est une mosquée où les Turcs révèrent le tombeau

de Jonas, qui eſt couvert d'un riche brocard ; les Muſulmans honorent ainſi tous les anciens Patriarches qu'ils appellent les précurſeurs de Mahomet.

Près de *Kirſour*, à quelques lieues de *Kerkut*, eſt la vaſte plaine d'*Arbelles*, ſi renommée depuis la défaite de Darius par Alexandre. Les habitans, qui certainement n'ont jamais lu Quinte-Curce, croient que ce conquérant fit bâtir, pour y faire paſſer ſon armée, le pont qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Ils montrent auſſi aux voyageurs quelques ruines des châteaux qu'ils ſuppoſent avoir été faits par Darius.

Géziré, ſitué dans une petite Iſle formée par le Tigre où on le paſſe ſur un pont de bateaux, eſt l'entrepôt des galles & du tabac qu'on recueille dans le *Curdiſtan*. Des forêts immenſes de chaînes fourniſſent ces noix ſi néceſſaires pour les teintures, & de vaſtes plaines ſont employées à la culture du tabac, qui forme la meilleure partie du commerce de ce pays qui eſt

gouverné

gouverné par un prince Curde à qui la Porte donne le titre de Pacha.

Diarbekir, qui s'étend ſur le bord du Tigre, ſeroit une place forte ſi ſes remparts étoient tenus en bon état; cette ville qui donne ſon nom au *Diarbek*, autrefois la *Méſopotamie*, eſt grande & bien peuplée; ſon plus grand commerce eſt de maroquins rouges qui s'y fabriquent mieux que par-tout ailleurs & ſont très-recherchés dans tout l'Orient; ſon Pacha, un des plus riches de l'empire, réunit plus de dix mille cavaliers ſous ſes ordres, ſans compter les Yenniſſaires qui ſont très-nombreux. Il y a dans ſes environs quelques mines d'argent qui ſont exploitées avec ſuccès. *Diarbekir* eſt, par ſa ſituation, une ville très-floriſſante; les caravannes de *Syrie*, de *Bagdad* & de *Perſe* s'y croiſent ſucceſſivement, & enrichiſſent ſes habitans qui recueillent dans ſon territoire tout ce qui eſt néceſſaire à leurs beſoins.

Poli, ſiſe à l'extrémité d'une grande

plaine au bas d'une chaîne de montagnes, eſt aſſez commerçante à cauſe des paſſages continuels des caravannes qui y paſſent en venant de *Diarbekir* & de *Tocat* ; la plupart de ſes habitans ſont Grecs & Arméniens ; le commandant qui réſide dans un château délabré, tire ſon principal revenu des douanes, entretient quelques cavaliers & fort peu de Yenniſſaires. Le Tigre prend ſa ſource à quelques diſtances de cette ville dans les montagnes qui l'environnent.

Tocat eſt une grande ville bâtie autour d'un rocher couronné par une fortereſſe qui ſeroit imprenable, ſi elle étoit bien entretenue ; les maiſons ont une aſſez belle apparence, & les moſquées forment de beaux édifices ; les Chrétiens qui ſont en grand nombre, y poſsèdent pluſieurs égliſes. Les habitans très-induſtrieux ſont en grande partie forgerons ou chaudronniers, le fer & le cuivre y étant portés en abondance des montagnes voiſines. Le fleuve *Toufanlou* baigne les

murs de *Tocat* & fertiliſe des plaines immenſes qui fourniſſent des récoltes en tout genre ; le paſſage des caravannes de *Conſtantinople*, de *Perſe* & d'*Arabie* en fait un lieu très-fréquenté.

Le pacha de la province réſide à *Sivas*, petite ville aſſez commerçante ; mais le tréſorier de la ſultane-mère, dont *Tocat* eſt un des appanages, veille à l'adminiſtration des finances, & ſe fait rendre compte des revenus attachés à ce domaine.

En ſuivant la côte de la mer *Noire*, on trouve *Cirasonte*, aſſez bien bâtie au pied d'une belle colline, & entre deux rochers qui ſont à l'entrée de ſon petit port ; un château, ſitué ſur la droite, commande ſes approches, & paroît en aſſez bon état.

Cette contrée rappelle les Amazones ſi renommées par leur valeur belliqueuſe, & les loix particulières de leurs diſtricts ; en vain y chercheroit-on aujourd'hui les traces de ces héroïnes, leur nom ſeul a

resté dans l'histoire, & les femmes qui habitent aujourd'hui ce pays, complaisamment soumises à leurs maris, sont bien éloignées de supposer qu'il y ait eu jadis des Amazones qui se brûloient un teton pour mieux faire la guerre aux hommes.

Synope est une assez grande ville, agréablement située sur une isthme, ayant deux ports & une bonne rade; elle fut autrefois la capitale des états de Mithridate, c'est aujourd'hui une place importante par sa situation qui la rend plus forte que ses murailles délabrées, mais les Turcs finiront peut-être par se convaincre, d'après leurs pertes réitérées, de la nécessité de mettre en état de défense toutes leurs villes qui sont exposées, lors d'une rupture, aux premiers efforts de leurs ennemis.

Synope fut la patrie de Diogène qu'Alexandre estima le plus après lui-même, trouvant que la gloire du philosophe devoit céder à la célébrité du conquérant.

Cette ville fut encore le lieu d'exil du

tendre Ovide. Il y composa ses élégies ; ce peintre de l'amour se plaignoit que le territoire de *Synope* étoit rempli d'*absynte*, qui ajoutoit encore à l'amertume de son séjour. Les environs en sont très-bien cultivés, les côtes voisines fournissent abondamment des bois de construction, dont il se fait un transport considérable à Constantinople & dans les autres chantiers de l'empire.

Angora est une grande ville, la plus commerçante de l'intérieur de Natolie, on y admire les restes de sa magnificence qui distinguoit autrefois *Ancyre* dans toute l'Asie mineure ; les marbres chargés d'inscriptions, des colonnes & tous les restes de la plus brillante architecture dont les Turcs ont bâti une partie de leurs édifices, & qui sont répandus dans les environs, ou amoncelés sur des tombeaux, attestent encore aujourd'hui l'ancienne splendeur de cette ville, & le mauvais goût des Ottomans qui ont ruiné tant de chefs-d'œuvres.

Les chèvres d'*Angora* forment une eſpèce particulière & naturelle à ſon territoire ; la beauté & l'éclatante blancheur de leur poil auſſi fin que la ſoie, & dont on fait le plus beau camelot, forme une partie des richeſſes de cette ville ; la race tranſportée ailleurs s'abâtardit entièrement à la ſeconde génération, & les ſeules campagnes d'*Angora* poſſèdent l'agrément de les conſerver dans toute leur beauté.

Konia fut pendant long-temps le ſéjour du chef des Ottomans, avant qu'ils euſſent entièrement ſubjugué la Grèce ; cette ville eſt aſſez bien peuplée, quoiqu'il y ait des lacunes ; ſes murailles ſont compoſées des débris de pluſieurs monumens de l'antiquité, les Grecs y ſont en grand nombre & font le commerce, qui conſiſte en ſoie du pays ; les environs ſont bien cultivés, & *Konia* réunit aux agrémens d'un beau ſite ceux d'un climat tempéré, tout y vient en abondance, & les fruits y ſont excellens.

En ſuivant la chaîne des montagnes, qui bordent la côte de *Caramanie* depuis le golfe d'*Alexandrette* juſques à l'île de *Rhodes*, on trouve des forêts immenſes qu'on élague tous les jours pour fournir les chantiers; ce ne fut pas ſans une eſpèce de douleur que je vis, en traverſant la *Caramanie* pendant l'eſpace de pluſieurs milles, les plus beaux arbres réduits en cendres; cet incendie, occaſionné autant par l'envie de détruire que par le peu d'attention que les Turcs ont également à conſerver ce dont ils jouiſſent, ſe répand quelquefois très-loin & dure pluſieurs mois juſqu'à-ce que la Porte inſtruite de ces dévaſtations, donne des ordres aux gouverneurs les plus proches, pour faire couper les bois à une aſſez grande diſtance & faire ceſſer l'incendie, d'autant plus rapide, que les arbres réſineux brûlent juſques à la racine, & communiquent le feu des uns aux autres.

Adena, capitale de la *Caramanie*, n'eſt pas éloignée de l'ancienne *Tarſe*; bâtie ſur une

rivière navigable en hiver, elle eſt très-grande & aſſez-bien peuplée, les Turcmènes habitent ſes environs, d'où ils ſe repandent, au printemps & en automne, dans les montagnes & les vallons humides de la *Caramanie*, afin d'y trouver des pâturages pour leurs troupeaux.

Les habitans d'*Adena* ont ſa coutume de ſe retirer pendant l'été au milieu des forêts qui entourent cette ville ; ils y dreſſent des tentes & y paſſent les temps des chaleurs avec leurs familles, les artiſans y forment des marchés en y tranſportant leurs boutiques ; cette habitude leur eſt naturelle, d'après les mœurs des Turcmènes qui ne trouvent pas de vie plus agréable que celle des camps. Le pacha avoit de très-belles tentes lorſque je paſſai à *Adena*, & tout en appercevant un mêlange de militaires & de citoyens, je me vis avec plaiſir au milieu d'un peuple paiſible que le ſeul agrément de la ſaiſon avoit réuni ſous une nombreuſe ſuite de pavillons.

Satalie, ſituée dans une vaſte plage, eſt peu conſidérable; cette ville, peuplée de Grecs, fait un commerce aſſez étendu avec l'île de *Chypres* & quelques autres de l'*Archipel*.

L'île de *Rhodes* eſt célèbre par la gloire des Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem, qui, l'ayant défendu avec une glorieuſe valeur, furent enfin obligés de capituler devant leurs fiers agreſſeurs; les Turcs en ont fait aujourd'hui un des boulevards de l'*Archipel*, & des chantiers pour leurs vaiſſeaux de guerre; ſes deux ports ſont mal entretenus, & l'on voit dépérir tous les jours le reſte des fortifications qui avoient rendu cette place ſi redoutable lorſqu'elle étoit entre les mains des chevaliers, qui en furent dédommagés par la poſſeſſion de l'île de *Malte*.

Le coloſſe qui fut une des merveilles du monde, ajoute encore à la renommée des Rhodiens qui eurent toujours une grande part aux principaux événemens de l'ancienne Grèce.

CHAPITRE XXXV.

Description de l'isle de Candie & des autres principales de l'Archipel. Manière de s'opposer aux brigandages des Forbans. Ruines d'Ephèse; commerce de Smyrne, la plus riche & la meilleure échelle du Levant.

L'ISLE de *Candie*, connue autrefois sous le nom de *Crète*, eut une égale célébrité, tant à cause de ses cent villes que de son labyrinthe. Les Turcs accoutumés à régner sur des ruines, ont réduit à un très-petit nombre les cités dont s'enorgueilloient jadis les rois de *Crète*; son labyrinthe, taillé dans un roc dont les cavernes successives avoient permis d'y pratiquer les différentes routes qui en rendoient les combinaisons si difficiles, existe encore dans son entier; en oubliant la fable du Minotaure, les curieux voient encore les restes de ce dédale qui n'est point celui qui fut fait sur le modèle

du labyrinthe d'Egypte, mais qui, par ſes ſouterrains, put être diſtribué en tant de compartimens dont les iſſues étoient ſi pénibles à retrouver.

Le mont *Ida*, ſi vanté dans la Mithologie, eſt preſqu'au centre de l'iſle; ſon ſommet, couvert en tout tems de neiges & de glaces, s'apperçoit de fort loin tout à l'entour des côtes, qui n'ont aucun endroit acceſſible dans toute la partie du Sud.

La république de Veniſe n'a plus d'autre coſolation que celle d'élever tous les ans, au milieu de la place Saint-Marc, le jour de la fête de ce patron, trois étendards qui rappellent aux Vénitiens la perte des trois royaumes de *Candie*, de *Chypres*, & de *Morée*. Quoique les Turcs ſoient les maîtres de cette première iſle de l'Archipel, dont elle commande les avenues par ſa poſition, ils ont négligé toutes les fortifications de ſes meilleures places de guerre; les Ottomans, une fois vainqueurs, ſe croient

invincibles ; & la certitude qu'ils ont déjà vaincu, les éloigne de toutes précautions qu'ils croient indignes de leur valeur.

Candy, chef-lieu de l'isle, est assez grande ; ses murailles sont encore les mêmes que celles des Vénitiens. Les Grecs y sont en grand nombre, & les renégats forment à-peu-près le tiers des Musulmans ; terribles au parti qu'ils ont abandonné pour retrouver dans le Mahométisme une impunité générale, il n'est pas de jours que les Candiotes ne se portent à des violences qui font citer leur caractère & redouter même leur apparition dans le reste de l'Archipel.

Le Pacha réunit sous ses ordres un nombre considérable de Yennissaires qui forment la garnison de la ville & répondent de la sûreté du pays ; quelques compagnies de Sipahis montés sur de petits chevaux naturels de l'isle sont encore un sujet d'épouvante, plutôt que de sécurité, pour les villages voisins.

Le ſol de *Candie*, infiniment fertile, produit beaucoup d'oliviers qui ſont une branche de commerce très-étendue, les grains ſuffiſent pour les habitans, & les Grecs ont l'avantage d'y faire d'excellent vin que les Muſulmans boivent ſans ſcrupule quand ils ſont chez leurs hôtes.

La *Cannée* eſt une aſſez jolie ville dont les dehors conſervent encore les marques de la domination Vénitienne. Cette place a un aſſez bon port que les Turcs entretiennent fort mal, ſuivant leur uſage. Les Grecs forment la majeure partie des habitans, le commerce des huiles attire toujours à la *Cannée* un grand nombre de vaiſſeaux de Marſeille & d'Italie qui viennent en chercher pour les manufactures de ſavon.

La beauté du climat rend ſes environs très-agréables ; les plus charmans vergers y produiſent toutes ſortes de fruits, les orangers & les cédrats y ſont magnifiques, & l'étranger, qu'on y accueille avec plaiſir, voit renaître tous les jours ſur

ſes pas le plus beau ſpectacle de la nature.

Retimo eſt la troiſième place de l'iſle, ſon port n'eſt plus propre qu'à recevoir des barques; quoique cette ville ait été ruinée pluſieurs fois, elle eſt encore bien peuplée, & ſon commerce eſt aſſez étendu. Il s'y fait une exportation conſidérable de ſoies, de laines, de cire, d'huiles, & de laudanum.

La rade de la *Sude* eſt aſſez vaſte pour contenir l'eſcadre la plus nombreuſe, elle a été pluſieurs fois un objet de ſpéculation pour les puiſſances belligérantes qui ont menacé l'Archipel. La ville, ſituée à l'extrémité de la baie, eſt aſſez bien bâtie; les Grecs y paſſent pour être les plus méchans de *Candie*, & ce n'eſt pas ſans crainte des *Forbans*, qui ſont très-ſouvent cachés dans le golphe de la *Sude*, que les vaiſſeaux marchands ſe rapprochent de ce parage.

La guerre des Turcs avec les Ruſſes eſt un prétexte à tous les malfaiteurs pour

armer des barques en croisières; bien loin de chercher les ennemis, ils ne respectent aucun pavillon & se tiennent aux aguets entre l'isle de *Cérigo* & celle de *Candie* pour épier les navigateurs paisibles qui, accablés par le nombre, sont toujours les victimes infortunées de la rage & de la barbarie de ces pirates. Pour ôter toute suspicion de leur crime, ils égorgent impitoyablement tout l'équipage, & font couler bas les vaisseaux, après en avoir enlevé les marchandises.

Le commerce de France est un peu plus en sûreté que celui des autres nations, à cause des frégates qui sont régulièrement en station dans les différentes parties de l'Archipel, mais il m'a paru que cette précaution étoit encore un moyen insuffisant pour mettre nos vaisseaux marchands à couvert des entreprises des Forbans; une frégate ne peut pas aborder également dans tous les mouillages, d'ailleurs c'est un gros vaisseau qu'on apperçoit de loin, & de vigoureux rameurs qui diri-

gent une barque légère peuvent dans un clin-d'œil ſe mettre hors la portée des batteries, & ſe ſauver impunément ſur le premier rocher qu'ils atteignent.

Une frégate ne peut pas ſe riſquer dans les paſſages étroits qui ſéparent les iſles, une bouraſque pourroit les y réduire bientôt en éclats, & les Briks, bâtimens plus légers, ne ſont pas aſſez nombreux pour donner régulièrement la chaſſe à tous les *Forbans* qui infeſtent l'Archipel.

Il ſeroit plus à propos qu'on fît armer dix groſſes tartanes montées par ſoixante hommes & huit canons de quatre & de ſix livres; trois ſeroient deſtinées à croiſer entre le *Milo*, *Candie* & *Cérigo*, deux du côté du cap *Matapan* & le long de la *Morée*; une vers l'iſle de *Rhodes*, trois depuis *Salonique* juſqu'à *Smyrne*, & une autre entre l'*Argentière*, *Paros*, & *Stancho.*

Cette dépenſe ſeroit beaucoup moins onéreuſe au gouvernement que l'entretien de dix frégates, dont les commandans ſont

ſont plus ſouvent occupés à donner ou recevoir des fêtes à *Smyrne*, & dans les autres brillantes échelles, plutôt que de croiſer régulièrement dans les différens parages de l'Archipel.

Une Tartane, bien loin d'effrayer les Fourbans, feroit pour eux un appas trompeur ; voyant un petit bâtiment, ils viendroient eux - mêmes l'aborder, & ſe trouveroient hors d'état d'échapper à la batterie ou à la ſupériorité de ſa marche; je puis même aſſurer que c'eſt le ſeul moyen de purger l'Archipel de tous les pirates qui, pendant cette guerre, en font redouter la navigation à tous les pavillons marchands.

Cérigo n'eſt plus qu'un vilain rocher ; une mauvaiſe fortereſſe a ſuccédé au temple de Vénus, & quelques vieux ſoldats Vénitiens qui font ſentinelle ſont bien éloignés de rappeller aux curieux l'ancienne célébrité de l'iſle de Cithère. Elle n'eſt plus qu'un lieu d'exil pour ceux qui la gardent, & un repaire pour les

Forbans qui se cachent dans les écueils dont elle est environnée.

Le *Milo* est une isle assez grande, située à l'entrée de l'Archipel; sa position rend très-important son port qui est vaste & profond, pouvant contenir plusieurs escadres. Le terroir en est gras & fertile, on en tire beaucoup de soufre & de l'alun, des salines fournissent une grande quantité de sel, on recueille dans les vallons toutes sortes de grains, & les côteaux produisent d'excellens vins.

Les habitans sont presque tous Grecs, leurs femmes ont un habit fort riche, mais très-ridicule; elles sont assez galantes pour les étrangers qu'elles reçoivent à merveille quand ils se présentent pour acheter de leurs denrées ou de leurs ouvrages.

Les bains d'eau chaude minérale de *Milo* sont très-renommés, ayant l'avantage de guérir plusieurs maladies, surtout celles de la peau.

L'air de l'isle est assez mal-sain, ce qui est attribué aux exhalaisons sulphureuses

qui en proviennent continuellement ; d'après les chaleurs qui émanent de plusieurs cavernes & des grottes souterraines d'où il sort de l'eau bouillante, il paroît que le feu y séjourne toujours, étant alimenté par les mines de soufre dont la fumée couvre la terre en plusieurs endroits.

L'isle de l'*Argentière*, qui prit son nom des mines d'argent qu'on n'y exploite plus à cause de la tyrannie des Turcs, est d'une très-petite étendue ; les gros vaisseaux vont mouiller près de l'isle brûlée qui est en face. Mais les barques y abordent pour le commerce du pays qui est très-peu de chose ; on y recueille du coton dont les femmes s'amusent à faire des bas ; ayant le prétexte d'en offrir à ceux qui abordent dans l'isle, elles passent pour les plus affables de l'Archipel ; leurs maris, presque tous marins, leur laissent le soin de faire les honneurs de chez elles, & il y a peu de voyageurs qui ne fussent fâchés, à leur retour du levant, de n'avoir pas relâché à l'*Argentière*.

L'île de *Paros*, la principale des *Cyclades*, eſt parſemée d'antiques ruines, qui atteſtent ſon ancienne magnificence; on y voit par-tout des fûts de colonnes, des architraves ou des chapiteaux du plus beau marbre de la Grèce, les maiſons ſont élevées en partie avec ces précieux reſtes; l'ignorance des Grecs modernes eſt impitoyable pour tout ce qui flatte également ou intéreſſe la curioſité du voyageur, on voit encore les carrières de ce marbre, ſi fameux, que les plus habiles ſculpteurs n'en employoient pas d'autres.

Paros a d'aſſez beaux villages, deux bons ports, & paroît bien habitée par des Grecs qui ne ſont pas inquiétés par les Turcs; le terroir de l'île, quoique ſec, eſt très-bien cultivé dans certains endroits, & produit de bons fruits.

Anti-Paros eſt renommée par ſa grotte, qui paſſe pour un chef-d'œuvre de la nature; à travers tous les précipices & les cavernes ſouterraines, où l'on eſt

obligé de pénétrer ſucceſſivement pour arriver à la grotte, on admire tour-à-tour la végétation d'un beau marbre qui, ſculpté naturellement, le diſpute aux ouvrages les mieux finis. Pluſieurs piliers paroiſſent autant d'arbres cryſtalliſés qui ſe terminent à la voûte, la ſymétrie y règne dans pluſieurs endroits ; un marbre du plus beau tranſparent paroît être l'effet de la congélation, elle s'y eſt générée par la nature qui ſe plaît à ſe montrer tous les jours ſous de nouvelles formes & de nouvelles beautés.

L'île de *Naxos* eſt une des plus agréables de l'*Archipel*, on y recueille beaucoup d'huile & d'excellent vin, tous les fruits y viennent en abondance ; le coton & la ſoie forment le principal commerce du pays ; les habitans y ſont peu moleſtés par les Turcs, & jouiſſent paiſiblement de leurs petites fortunes.

Samos fut autrefois très-floriſſante. Cette île produit en quantité tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; les Grecs y cultivent

les oliviers & retirent beaucoup de poix des pins qui ſont ſur les montagnes ; le vin muſcat de *Samos* eſt très-renommé ; le bled, l'orge, tous les meilleurs fruits poſſibles, & un gibier abondant de toute eſpèce font les délices de ces habitans. Les monumens de l'antiquité y ſont preſqu'enſévelis ſous leurs décombres.

Cette île a de très-bons mouillages pour tous les vaiſſeaux, & n'exige qu'une meilleure adminiſtration.

Patmos n'eſt remarquable qu'à cauſe de ſes bons ports ; étant peu habitée, elle ſert très-ſouvent d'aſyle aux pirates qui s'y retirent : les Grecs ont en grande vénération la grotte de ſaint Jean l'Evangéliſte, où ils prétendent qu'il compoſa l'Apocalypſe pendant ſon exil. Cet hermitage, qui domine le port de *Scala*, eſt aſſez bien entretenu, d'après les offrandes des Grecs qu'ils y portent continuellement.

En cotoyant la terre d'*Aſie*, on retrouve les ruines d'*Ephèſe* dans une belle

plaine, où de vieilles mazures & quelques marbres donnent un foible indice de l'ancienne ſplendeur de cette ville. Son temple, une des merveilles du monde, le chef-d'œuvre des meilleurs artiſtes de l'antiquité, fut brûlé le jour de la naiſſance d'Alexandre par Héroſtrate, pour immortaliſer ſon nom par un incendie, qui ſeroit connu de la poſtérité la plus reculée; cet édifice rebâti par l'architecte qui offrit à Alexandre de faire ſa ſtatue du mont *Athos*, n'offre preſque plus de veſtige de ſa magnificence qui le rendit ſi célèbre; dépouillé ſucceſſivement par les Scytes & les Goths, les ruines ſont preſque diſparues aujourd'hui, & il ſeroit difficile de retrouver ſon emplacement. Les colonnes & les plus beaux marbres furent enlevés par les empereurs grecs, & les Turcs, auſſi ignorans que peu amateurs de la belle architecture, ils n'ont pas plus ſongé au temple de Diane, qu'ils ne ſe ſont occupés à conſerver les autres monumens de la Grèce.

Scala nova eſt une belle ville, ſituée ſur une rade où il y a un bon mouillage, les maiſons y ſont très-bien bâties, les Grecs & les Arméniens habitent dans le fauxbourg, & y font un commerce aſſez étendu.

Corou-Chezmé ou *Fontaine sèche*, ſituée hors la rade de *Smyrne*, fut une pierre d'achopement pour l'eſcadre ottomane, commandée par Aſſan pacha, dans la dernière guerre avec les Ruſſes; ſa valeur le vengea de ſon déſaſtre, en voyant brûler avec ſes vaiſſeaux celui de l'amiral ruſſe, qu'il combattit ſi courageuſement.

On en voit encore aujourd'hui les carcaſſes échouées ſur le rivage: les Turcs ont beſoin de quelques autres leçons dans ce genre, pour ſavoir qu'il n'eſt pas avantageux à une eſcadre qui fuit l'ennemi de ſe réfugier dans une baie où elle n'a point l'avantage de ſe mettre à couvert de l'artillerie d'aucune fortereſſe.

Smyrne eſt la plus brillante échelle du Levant, toutes les nations européennes

y ont des consuls qui y vivent dans le plus grand faste, & les négocians dans une aisance très-agréable ; sa position admirable pour le commerce y fait arriver tous les jours des vaisseaux qui augmentent ses richesses ; les caravannes de Perse & de toute la Natolie y abordent successivement, & en font un entrepôt considérable.

Les Européens ont leur quartier séparé ; leurs maisons, situées sur le bord de la mer, sont d'une belle apparence, & donnent la charmante perspective de la rade ; ils ont presque tous des maisons de campagne où ils passent l'été ; sans risquer d'être insultés, ils jouissent des plaisirs de la chasse ; le voyageur ne se plaît nulle part, autant qu'à *Smyrne* ; l'agrément des sociétés, l'amabilité du beau sexe, & sur-tout l'accueil qu'on lui fait, causent tous ses regrets quand il quitte cette ville. Les Turcs y sont assez traitables, & prisent trop les avantages du commerce, pour ne pas bien traiter ceux qui en sont les agens.

Les deux châteaux, qui commandent la ville & sa rade peu importans par leurs fortifications délabrées, ont une artillerie, qui sert mieux à proclamer la fin du carême des Turcs, qu'elle ne seroit propre à résister dans une attaque.

Smyrne a très-peu de restes de l'antiquité; en dépit de *Scio*, elle se dit toujours la *patrie d'Homère;* & quelques moines qui ont leurs églises où ils font en toute liberté le service divin, n'oublient pas de dire que des sept églises de l'Apocalypse *Smyrne* est la seule qui ait conservé sa gloire; les Grecs ont aussi les leurs, ainsi que les Arméniens; quoique divisés par leurs dogmes, l'intérêt les réunit toujours, & il n'y a pas jusques aux Juifs qui n'aient leurs synagogues & leurs comptoirs.

CHAPITRE XXXVI.

Description des îlles de Scio, Délos, Syra, Myconi, Tine, Métélin, & Ténédos. Situation actuelle du pays de l'ancienne Troie. Recherches faites récemment dans ses ruines par le Comte de Choiseul-Gouffier.

L'ISLE de *Scio* est une des plus agréables de l'Archipel. Sa ville, du même nom, est assez bien bâtie; son port est très-fréquenté, à cause de sa position en face de la baie de *Smyrne*; la plupart des vaisseaux qui y vont ou en viennent relâchent à *Scio*, soit pour y prendre des marchandises & des rafraîchissemens, ou pour chercher un abri pendant les gros tems; plusieurs cantons de l'isle produisent de l'orge & du froment; des beaux jardins & des grands vergers abondent en fruits excellens. On y cultive la vigne, & certains coteaux donnent

d'assez bons vins, mais bien inférieurs à ce nectar qui fut tant célébré par Horace: les Grecs y font encore beaucoup de soies dont on fait des étoffes qui ont assez de vogue, & font une branche du commerce de l'isle.

La récolte du mastic est encore une des richesses de *Scio*, c'est une ferme considérable dont les habitans sont obligés de rendre compte, suivant la quantité qui en est exigée tous les ans pour le Grand Seigneur à qui ce droit appartient exclusivement.

Le Lentisque est un arbre de dix à douze pieds de haut dont le tronc peut en avoir un de diamètre; au commencement d'Août, on fait des incisions assez profondes dans son écorce, &, le lendemain, on en voit découler, par petites larmes, le suc qui se congèle peu-à-peu, & tombe en grains de mastic; la seconde récolte se fait dans le même genre à la fin de Septembre, quoiqu'elle soit moins abondante: il y a beaucoup de

Lentiſque en Provence & en Languedoc; mais, ſoit que le terrein ne leur paroiſſe pas ſi favorable que celui de *Scio*, ou que le maſtic en ait été reconnu très-inférieur, on n'a pas cherché à leur en faire produire.

La conſommation en eſt affectée aux Sultanes, mais toutes les dames de Conſtantinople trouvent les moyens de s'en procurer, & c'eſt une eſpèce de luxe d'en avoir une petite boîte, comme nos petites maîtreſſes ont une bonbonnière. Elles en mâchent le matin à jeun, & ſouvent dans la journée, pour avoir l'haleine plus douce ; quant à moi, qui ai vu toutes les gentilleſſes maſticales, je trouve qu'il n'eſt pas agréable de voir des mâchoires qui, par une habitude difficile à perdre, ſont toujours en mouvemens, & ſemblent ruminer ſans ceſſe.

L'iſle de *Scio* prétend avoir vu naître Homère ; les Grecs qui ignorent peut-être le nom de l'Odiſſée ou de l'Illiade parlent avec emphaſe de la maſure, qu'ils appellent la maiſon de ce Poëte.

Les femmes y ſont fort aimables, leur coſtume biſarre eſt ſi ridicule que pluſieurs d'entr'elles, quoiqu'ayant de jolies tailles, ſe trouvent comme enfagottées entre deux plaſtrons; elles paroiſſent, au premier abord, très-affables aux étrangers; mais ils en partent le plus ſouvent dupes de leur préſomption, & ſe déſabuſent ainſi des amorces des belles qui ont eu la malignité de s'en amuſer.

La peſte faiſoit les plus grands ravages dans l'Archipel, lorſque je le traverſai, en Mai 1788, pour aller à Conſtantinople, & plus d'un tiers des habitans de *Scio* en furent les victimes.

Délos, ſi fameuſe par le temple & l'oracle d'Apollon, conſerve encore les ruines de ce précieux édifice; les plus beaux marbres, & les colonnes que les tems ou la barbarie ont également renverſées, atteſtent aux curieux la magnificence de ce temple qui fit autrefois l'admiration de toute la Grèce. Cette iſle n'eſt plus habitée, ainſi que la petite *Délos*. Les bergers de *Miconi* y mènent

leurs chèvres, & les maçons des isles voisines viennent y chercher des matéreaux qu'ils choisissent parmi les plus beaux marbres de l'antiquité.

Syra n'est remarquable que par sa petite ville bâtie autour d'une colline escarpée; l'Eglise & la maison épiscopale occupent le sommet, & dominent sur toute l'isle. Les Grecs y sont presque tous Catholiques latins, son mouillage est au bas de la ville, & les gros vaisseaux y sont en sûreté.

L'isle de *Miconi* a quatre bons ports; le meilleur de tous est dominé par la ville qui est peu considérable; les hommes sont presque tous marins ou cultivateurs, ce qui fait paroître extraordinaire d'y appercevoir tant de femmes. La plupart sont assises devant leurs maisons, occupées à quelqu'ouvrage qui ne les empêche pas d'être fort distraites quand il passe des étrangers. Leurs habits sont très-riches & d'une grande dépense; mais le tout est si ridicule, qu'il est bien dom-

mage de s'enlaidir à tant de frais. Le ſol de l'iſle eſt aride, & il y a peu de cantons où on cultive des vignes; les grains n'y ſont pas abondans, & les fruits aſſez rares.

Tine n'a point de ports, ſon chef-lieu eſt ſitué ſur une plage où l'ancrage eſt aſſez dangereux. Cette iſle eſt très-bien habitée & produit abondamment des grains, toutes ſortes de fruits, du coton & de la ſoie, dont il ſe fait un commerce conſidérable. Les femmes y ſont très-laborieuſes & s'occupent preſque toutes à tricoter des bas de ſoie. Les étrangers ne manquent jamais de courir de maiſons en maiſons ſous le prétexte d'en acheter, ce qui leur eſt un moyen d'attendre plus patiemment le vent favorable qui doit les remettre en route.

On y voit très-peu de veſtiges de l'antiquité; le temple de Neptune a diſparu avec ſes ruines, & il n'en eſt plus queſtion.

L'iſle de *Métélin* eſt très-grande, a

trois

trois bons ports & plusieurs villages bien habités, les oliviers y forment des forêts, la majeure partie du pays est très-bien cultivée & fournit d'abondantes récoltes de toutes espèces.

Les habitans de cette isle qui s'appelloit autrefois *Lesbos* passoient pour avoir des mœurs très-dissolues. La belle Sapho, si renommée par ses poésies & ses galanteries, en étoit originaire. J'ai traversé deux fois *Métélin*, j'y ai vu de très-jolies femmes voilées modestement, & je puis croire qu'elles ne sont plus Lesbiennes. Ce titre qui offensoit autrefois une honnête femme, paroîtroit peu équivoque à une Météline qui ne seroit pas satisfaite qu'on l'appellât du nom de ses aïeules.

Ténédos ne fut fameuse, dans l'antiquité, que par le siège de Troye : les Grecs y abordèrent pour se préparer à combattre les Troyens ; mais depuis la destruction de cette ville, qui s'honora par tant de guerriers intrépides, *Ténédos*

devint misérable, & passa successivement sous l'autorité des différens Maîtres de l'Archipel.

Cette île, d'une petite étendue, est très-bien cultivée, on y recueille toutes sortes de fruits & d'excellent vin muscat qui s'y vend à fort bon compte. La ville est assez bien bâtie & très-peuplée ; son port étant trop petit pour les gros vaisseaux, ils sont obligés de chercher des abris au sud de l'île pour se mettre à couvert des vents du nord qui sortent avec impétuosité de l'embouchure des Dardanelles, & les obligent d'attendre quelquefois plusieurs mois un vent du sud pour entrer dans le canal.

En face de *Ténédos*, sur la côte d'*Asie*, est le pays de *Troye ;* jaloux de ne rien omettre pour completter son voyage pittoresque, & voulant d'ailleurs se délasser des travaux pénibles de son ambassade qui commençoient à rebuter sa philosophie, le comte de Choiseul-Gouffier partit pour la *Troade* avec ses inter-

prètes, les livres d'Homère, des pelles & des pioches, dans l'intention d'arracher aux entrailles de la terre quelque monument digne de l'admiration des ſavans, ou qui pût le dédommager de ſes peines; errant au milieu de tous les décombres, il ſalue les mânes de Priam, ſe rappelle avec complaiſance la fierté d'Agamemnon, invoque la ſcience d'Ulyſſe, & ſe décide à fouiller un tombeau pour y chercher les cendres d'Achille qui, je crois, le lui avoit déſigné dans un rêve; des mains avides d'un tréſor s'empreſſent à creuſer le monticule, & un pionnier maladroit trouvant de la réſiſtance, redouble ſes coups, & briſe l'urne ſépulchrale; quelques reſtes de charbons & un morceau de cuivre d'une forme tout-à-fait méconnoiſſable, ſont portés en triomphe, & dépoſés dans le cabinet du comte de Choiſeul-Gouffier qui, dans un chapitre particulier, & ſans doute le plus intéreſſant des opérations de ſon ambaſſade, doit prouver, d'après les auteurs grecs &

turcs, que c'eſt la lance d'Achille ; ce qui lui ſera très-aiſé en ajoutant qu'Ajax avoit oublié de la comprendre parmi les armes de ce héros.

CHAPITRE XXXVII.

Détroit de l'Héleſpont ; châteaux des Dardanelles, Galipoli, Burſe ; iſle des Princes, Silivri, Rodoſto, Andrinople ; pays des Bulgares, Philipopoli, Bazargic, & Sophie ; le commerce de ces Villes, la religion & les mœurs de leurs Habitans.

DEUX châteaux, ſitués ſur les deux côtes d'*Aſie* & d'*Europe*, défendent l'embouchure de l'Héleſpont ; ſept lieues plus avant dans l'intérieur du canal, deux autres fortereſſes plus rapprochées, & dont l'artillerie ſe croiſe, peuvent s'oppoſer à l'entrée d'une eſcadre ennemie ; M. le baron de Tot a conſidérablement augmenté les fortifications de ces quatre châteaux, qui, par leur mauvaiſe tenue

autant que par l'ineptie de la garnifon, ne paroiffent pas bien redoutables.

Les canons des Dardanelles font peut-être les plus gros qui foient connus, il y en a plufieurs qui ont quinze pieds de longueur, & dont le calibre a près de dix-huit pouces de diamètre, leur forme eft à-peu-près femblable à celle d'un mortier, ayant une chambre pour la poudre, qui eft moitié moins grande que la bouche.

Les embrâfures, où ils font placés à terre & fans affuts, font comme des arcades voûtées & faites dans un mur qui a huit pieds d'épaiffeur; tous les boulets font de marbre; mais quoique cette artillerrie monftrueufe paroiffe dabord bien terrible, il feroit impoffible aux canoniers de la diriger à propos, & même de la charger plufieurs fois de fuite; outre cette difficulté, les boulets n'atteignent point le rivage oppofé, & ne portent guère plus qu'à moitié du canal; mais il y a beaucoup d'autres

pièces mieux proportionnées, de 48, 36 & 24 livres, & quelques couleuvrines, dont le feu feroit plus dangereux fi elles étoient fur des affuts.

La ville des *Dardanelles* eft affez grande, elle s'appelle en turc *China - Calaci* àca ufe d'une manufacture de fayence qui occupe une partie de fes habitans; le pacha eft toujours un homme de diftinction & favorifé de la Porte, qui donne ce gouvernement comme une marque particulière de confiance : il a fous fes ordres la garnifon compofée de yenniffaires du pays, qui font plus occupés à faire des cruches qu'à garder les châteaux.

Galipoli eft une affez grande ville, fituée dans le canal fur la côte d'*Europe*, & à onze lieues des *Dardanelles*; fes maifons conftruites comme celles de Conftantinople, font de bois & de boue. La population y eft affez confidérable, ainfi que dans tous les villages qui bordent le canal. Rien ne feroit plus beau que fes deux rives où l'opulence, fi elle ne redou-

toit pas le defpotifme, éleveroit des maifons de plaifance, des parcs & des bofquets qui annonceroient, par leur fomptuofité & leurs agrémens, les approches de la capitale d'un fi grand empire.

La mer de *Marmara* ne femble être voifine du plus beau port de l'univers que pour fervir de baffin aux efcadres qui voudroient étudier leurs évolutions, l'abondance règne par-tout fur fes côtes, qui font parfemées d'une infinité de villages.

Burfe, jadis la capitale de *Bithinie*, eft une des grandes villes de l'Afie mineure, fa pofition au pied du mont *Olympe* la rend des plus agréables; une quantité de fources qui en découlent fillonnent dans les jardins, & en font des endroits délicieux; les maifons & les marchés font très-bien bâtis, le feraï ruiné eft peu digne des fultans, qui habitèrent *Burfe* avant la conquête de la Grèce.

Les Chrétiens habitent dans les fauxbourgs, & y font en très-grand nombre, tant Grecs qu'Arméniens.

Cette ville fait un commerce immense de ses manufactures d'étoffes, qui sont renommées dans tout l'empire ; on y recueille beaucoup de soie, la plus belle de Turquie, sans compter celle de Perse qu'on emploie encore dans ses atteliers.

Les bains de *Burse* étoient en réputation de guérir toutes sortes de maux, même les incurables; cependant le comte de Choiseul-Gouffier, qui en a fait l'épreuve, a démontré, malgré son médecin, que le succès n'en étoit pas infaillible.

Les sources d'eau sont très-chaudes & sulfureuses, les Turcs s'y baignent avec confiance, & n'ont pas manqué d'y élever deux beaux édifices.

Les *îles des Princes* sont de petits écueils, situés dans la mer de *Marmara* à quatre lieues de Constantinople ; elles sont habitées par des grecs, qui y sont protégés par quelques ambassadeurs européens qui vont y passer les chaleurs de l'été.

Silivri est une petite ville, qui a un

petit port sur la côte d'Europe, les barques peuvent seulement y aborder, mais il n'est presque pas d'endroits du canal & de la mer de *Marmara*, où ils ne puissent jetter l'ancre, n'y ayant jamais que les vents du nord & du sud, mais les courans causés par les eaux qui se déchargent de la mer Noire sont si rapides que, pendant le calme, un vaisseau fait toujours route en descendant, & qu'il a besoin d'un vent frais pour dominer la force des eaux lorsqu'il remonte le canal.

Rodosto est encore une grande ville, qui a un bon mouillage dans la mer de *Marmara*. Quoique mal bâtie, elle est assez bien habitée, les Grecs y sont très-nombreux, & ne s'occupent guère que du commerce des denrées qui approvisionnent la capitale.

Andrinople est située au bout d'une vaste plaine très-agréable, traversée par la rivière *Marizza*; elle est très-peuplée : les Bulgares, les Grecs, les Juifs & quelques

Arméniens font la majeure partie du commerce. Les environs font bien cultivés & fourniffent les plus belles récoltes; on regrette, en revenant de Conftantinople, de traverfer les plaines immenfes de la Thrace, autrefois fi prodigieufement fertiles, & qui, n'étant pas cultivées aujourd'hui, produifent de l'herbe, qui, au mois de Mai, vient au ventre des chevaux.

Le commerce maritime d'*Andrinople* fe fait par *Ænos* qui en eft à vingt-quatre lieues; le mouillage eft affez bon pour les petits bâtimens qui vont y charger les marchandifes qui font ordinairement des laines, des cotons & des peaux de lièvre.

Philipopoli, fondée par le père d'Alexandre-le-Grand, eft la feconde ville de Bulgarie, fife dans une plaine immenfe fur les bords de la rivière *Marizza*, elle eft très-peuplée; & fes habitans, dont la majeure partie font Grecs ou Bulgares, s'occupent prefque tous du commerce qui

ſe fait avec la Hongrie, ſoit en ſoies; laines & cotons.

Les Bulgares ſont les moins moleſtés de tous les tributaires des Turcs, parce qu'ils ſont partie du domaine de ſa hauteſſe. Ces peuples chériſſent l'agriculture & une vie paiſible, leurs villages ont un air de pauvreté qui annonce le peu d'ambition des habitans; des troupeaux nombreux & autant de terrein qu'ils en peuvent cultiver, forment toutes leurs richeſſes.

Très-hoſpitaliers pour tous les voyageurs, j'ai retrouvé pluſieurs fois dans leurs maiſons l'air de franchiſe & la ſimplicité des bons Arabes du déſert; leur religion eſt la Grecque, en général ils ſont dévots, ſans avoir jamais donné des marques de fanatiſme; les femmes ſont attentives à faire les honneurs de chez elles; & de jeunes filles, dont toute la coquetterie conſiſte à faire de belles treſſes de leurs cheveux qui leur retombent preſque ſur les talons, aident modeſtement

leurs mères à préparer pour leur hôte un repas champêtre.

Je retrouvai dans mon dernier voyage toute la *Bulgarie* presque déserte par la crainte qu'avoient inspirée les troupes qui se rendoient aux camps ; j'avois déjà passé trois fois sur cette route, & reçu l'hospitalité dans un petit village, à six lieues de *Philipopoli* ; j'y repassai encore avec les prisonniers Autrichiens, & je vis avec plaisir l'intérêt que mes hôtesses prirent à mon infortune. La jeune Hélina vint m'offrir un panier de fruits, & s'empressa de me montrer un sequin sur lequel j'avois gravé mon nom, & que je lui avois donné pour joindre aux autres pièces de monnoie dont elle avoit un collier, suivant l'usage du pays.

Bazargic est une jolie ville assez agréable, située dans une vaste plaine qui produit abondamment toutes sortes de grains & de fruits ; on y voit une horloge au milieu de la place, avec une cloche qui sonne les heures, ce qui

approche de la chrétienté ; car les Turcs n'en souffrent pas dans leur religion, même pour les horloges dont ils méconnoissent l'usage, n'ayant jamais que de mauvaises montres que les horlogers, les plus habiles de chez eux, ont bien de la peine à raccommoder.

Sophie est le chef-lieu de la *Bulgarie* gouvernée par un Pacha qui réside dans cette ville ; elle n'a que de mauvaises murailles qui entourent son enceinte, & ses maisons seroient assez commodes si les Turcs étoient capables de les réparer. On n'y voit par-tout que des ruines ; & le séjour du grand Visir qui campa l'année précédente pendant trois mois, près de ses portes, contribua beaucoup à la dévaster ; rien ne fit plus de sensation dans cette ville, que les engagemens pris par les Yennissaires avec les jeunes beautés qui croyoient apparemment que toute l'armée ne devoit plus quitter leur territoire ; s'étant presque toutes mariées, elles passèrent assez agréablement le tems des

noces qui furent bientôt ſuivies d'un abandon général, & même du veuvage le plus complet. Le grand Viſir ayant quitté *Sophie* pour aller camper aux environs de *Niſſe*, ce ne fut pas ſans difficulté qu'on put éloigner les belles qui regrettoient trop les Yenniſſaires, pour ne pas déſirer de les ſuivre; j'en vis ramener dans des chariots une collection ſaiſie en contrebande qu'on avoit menacé, en cas de récidive, d'une cérémonie en uſage en Turquie, & qui n'eſt pas chatouilleuſe, c'eſt de mettre un chat dans leur caleçon, ordinairement très-ample; & ce pauvre animal, qu'on fuſtige impitoyablement, ne ſauroit y faire patte de velours.

La plupart des *Bulgares*, qui ont abandonné leurs villages pour éviter les fureurs d'une ſoldateſque effrénée, ſe ſont retirés dans les montagnes de Macédoine où ils ont bâti des chaumières ſuivant leur coutume, car leurs maiſons ne ſont faites que de branches d'arbres enlacées les

unes avec les autres, comme une eſpèce de claie qu'ils crépiſſent en dehors avec de la terre graſſe ou d'argille; le toit, couvert de chaume a un trou au centre pour ſervir d'iſſue à la fumée, étant dans l'uſage d'allumer le feu dans le milieu de la cabanne, afin d'éviter les incendies. Cette précaution à la vérité néceſſaire, paroît peu incommode aux *Bulgares* qui ne craignent pas la fumée, dont ils ſe ſont fait une habitude; mais je doute qu'un renard y vienne chercher les poules qui, tous les ſoirs, ſe retirent dans le même aſyle que leurs maîtres.

CHAPITRE XXXVIII.

La Macédoine, Salonique, la Morée; danger de ses côtes, repaires des Forbans; les isles de Céphalonie, le Zente & Corfou; boulevard de Venise, l'Albanie; révolte du Pacha de Scudari; république de Raguze.

SALONIQUE est aujourd'hui la ville la plus importante de la Macédoine; les Turcs sont peu inquiets de connoître le berceau d'Alexandre-le-Grand, le nom de Philippe leur est même étranger, & ils ignorent jusqu'à la dénomination de cette province, ainsi que celle des autres qui formèrent tant de royaumes & de puissantes républiques dans l'ancienne Grèce. Le commerce de *Salonique* est très-étendu, il consiste en cotons, soies, des toiles, & sur-tout des tapis très-renommés. Les Européens y ont plusieurs comptoirs, & leurs consuls respectifs; le

le Pacha qui la gouverne a ſous ſes ordres des troupes nombreuſes pour affermir l'obéiſſance des montagnards qui ſont très-ſouvent indociles.

L'iſle de *Négrepont*, qu'un tremblement de terre détacha autrefois du Continent, eſt renommée par la fertilité de ſes plaines qui en ont toujours fait le grainier de la Grèce ; le Pacha qui la commande avoit acquis une réputation dans la marine qui lui valut, en 1788, le commandement d'une eſcadre d'obſervation dont j'ai déjà parlé ; mais les corſaires impériaux l'ont plus d'une fois forcé à la retraite ou à l'inaction.

La *Livadie* n'eſt intéreſſante aujourd'hui que par le ſouvenir des Monts Parnaſſe & de l'Hélicon, les Termopyles ne ſont plus reconnoiſſables, Lacédémone eſt preſqu'anéantie ſous les ruines, & les Grecs modernes, auſſi lâches que leurs ancêtres furent valeureux, fixent, ſans rougir, les monumens de leurs victoires.

Athènes, dont les débris ſomptueux

attestent encore son ancienne magnificence, n'est plus qu'une ville médiocre, ses habitans asservis par le despotisme contemplent sans émotion les ruines de ses temples & de son aréopage. Le voyageur qui parcourt la Grèce, voit encore les restes de l'antiquité échappés aux laps des tems ou aux coups de ses oppresseurs, mais il est bien éloigné d'emporter avec lui cette idée qu'on devroit avoir en quittant un pays si digne de son admiration. Les Grecs ont tous les vices de leurs ancêtres, mais ils n'ont aucune de leurs vertus; dissimulés, lâches, vindicatifs, avares & bigots, ce sont, à mon gré, des gens qui méritent bien le mépris que les Turcs ont pour eux; leurs femmes coquettes à l'excès, libertines par goût, vertueuses en apparence, & fausses par caractère, s'unissent aux victimes qu'elles ont séduites; mais les sacrifiant bientôt à Plutus, l'hymen s'en désole, l'amour en rit, & chaque étranger qui voit une Grèque dit de bon cœur: *Honni soit qui la prendroit pour sa femme.*

Le comte de Choiseul-Gouffier n'a rien épargné pour se procurer les dessins de la plupart des chefs-d'œuvres de la Grèce ; ses dessinateurs ont moulé presque tous ceux d'Athènes & les autres qui doivent enrichir son voyage pittoresque. Il est seulement à regretter que les gravures ne soient pas un peu plus grandes, le coup d'œil en souffre, & le curieux se plaint de ne pas appercevoir tous les détails que ce peu d'espace doit rendre impossible à exécuter. Les voyages du jeune Anacharsis sont bien propres à familiariser ses lecteurs avec l'ancienne Grèce ; rien de plus exact & de plus intéressant que cet ouvrage qui fait aujourd'hui les délices de tous ceux qui aiment la belle littérature.

La *Morée* fut une des possessions les plus chères à la république de Venise qui n'est pas encore bien consolée de sa perte. *Coron* & *Modon* sont les villes principales de cette contrée, ainsi que *Naples* de *Malvoisie*, & de *Romanie*,

dont les habitans eurent tant à se repentir, dans la dernière guerre, d'avoir embrassé le parti des Russes : moins vaillans que les Lacédémoniens dont la valeur défendit autrefois les Termopyles contre une armée formidable ; les Grecs furent culbutés par une poignée de Turcs qui, fondant le sabre à la main, sur leurs lâches cohortes, en firent un massacre général ; d'après cet exemple terrible, les Russes ont eu bien de la peine, dans cette guerre-ci, à mettre dans leurs intérêts ceux qui, n'ayant point les ressources de la bravoure, n'ont pas osé s'attirer encore le ressentiment des Turcs.

Les côtes de *Morée* sont infiniment dangereuses pour les vaisseaux marchands, & ce n'est pas sans crainte qu'ils abordent dans les différens mouillages qui, bien des fois, servent de repaires aux Forbans. Un de ce pirates, qui étoit à l'ancre près de l'isle des *Cervi*, voyant arriver une frégate françoise, fit aller à terre la majeure partie de son

équipage, pour avoir l'air d'une barque marchande, que le mauvais temps avoit forcé de chercher un abri. Le Commandant de la frégate ne manqua pas d'envoyer sa chaloupe armée, pour visiter ce bâtiment, dont les apparences lui avoient paru suspectes, mais où il ne fut rien trouvé qui pût les constater. Cependant le Capitaine voulant, en bon corsaire, se venger de la visite qu'on venoit de faire dans son bord, fut se plaindre au Commandant de la frégate, de ce que ses gens avoient commis plusieurs désordres, & pillé ses provisions. Ce brave homme, qui n'ignoroit pas toute la fausseté de cette accusation, aima mieux faire le sacrifice de cinq louis qu'il remit au requérant. Celui-ci, fort aise d'avoir même reçu de l'argent, au lieu d'être pendu suivant ses mérites, profita de la nuit pour rembarquer son monde, & mit à la voile; il avoit déja disparu lorsqu'une autre frégate françoise arriva, portant

le signalement de celui qui venoit de s'échapper avec tant de finesse.

Il est positif que les frégates apperçues de trop loin, & d'abord reconnues pour des vaisseaux de guerre, ne seront jamais bien dangereuses pour les Pirates, qui, montés sur des barques légères, forcent de voiles & de rames lorsqu'ils les apperçoivent. Ils ne croisent que dans les parages où les vaisseaux marchands tiennent ordinairement leurs routes, ayant la ressource de se sauver à terre s'ils étoient surpris par les frégates, ainsi qu'il est arrivé lorsque la Pomone voulut combattre, en 1788, le Forban qui dévastoit l'*Archipel*.

Les isles du *Zente* & de *Céphalonie*, & la petite *Itaque*, formèrent autrefois les états d'Ulysse; elles sont situées près du golphe de *Patras*; si renommé par la bataille de *Lépente*, où le croissant de Mahomet fut humilié par le crucifix du Saint Père. Le commerce de ces isles, qui sont peu habitées, con-

ſiſte en cire, cotons, de la ſoie, & de petits raiſins ſècs ſans pepins, connus ſous le nom de raiſins de Corinthe.

Les Vénitiens ont fait de *Corfou* le meilleur boulevard de leur République. Cette iſle a une aſſez jolie ville, & un bon mouillage pour les plus gros vaiſſeaux; ſes fortifications en font une place redoutable, dont le Commandant n'eſt confié qu'à un Sénateur de mérite.

Corfou étant ſitué à l'entrée de la mer adriatique, les Vénitiens ont prétendu s'en attribuer la ſouveraineté, parce qu'ils en ſont les portiers. Il eſt vrai que la Dame Séréniſſime de Veniſe eſt dans un ſi grand négligé, qu'il eſt néceſſaire qu'elle ait à ſa porte un Garde difficile pour les entrées, & qui en éloigne ceux qui s'y préſenteroient cavalièrement, ſous prétexte d'être les amis de la maiſon. La perte des trois Royaumes, dont la mémoire eſt célébrée tous les ans par une meſſe chantée dans l'égliſe de Saint-Marc, rend inconſolables les Vénitiens

qui ſe repoſent de leur ſalut ſur les batteries de *Corfou*, placées fort à propos pour empêcher qu'on ne prenne d'aſſaut leur République.

L'*Albanie* eſt diviſée par la faction de Mamhoud, Pacha de *Scudari*, qui, depuis long-temps rebelle à ſa hauteſſe, gouverne ſa province en deſpote. Tantôt à la tête de ſes troupes, & maintefois renfermé dans un château inacceſſible, Mamhoud-Pacha s'eſt toujours ſoutenu dans l'indépendance.

Quelques Officiers de l'Empereur avoient voulu engager le Pacha de *Scudari* à renouveller ſes incurſions, qui auroient déconcerté la Porte Ottomane, s'il eût fallu s'oppoſer de nouveau à ſes hoſtilités ; mais le préjugé du fanatiſme rendit la négociation impoſſible : les Muſulmans ne ſe réuniront jamais aux Chrétiens contre les Muſulmans, ce principe eſt même commun aux plus ſcélérats d'entr'eux. Mamhoud-Pacha s'empreſſa d'annoncer au Grand-Viſir

qu'il marcheroit inceſſamment contre les Autrichiens. Ce premier Miniſtre ſaiſit fort à propos l'occaſion de gagner un ennemi auſſi dangereux ; il lui envoya un ſabre & une peliſſe pour marque du pardon que lui accordoit ſa Hauteſſe. Tout rayonnant de gloire, le Pacha de *Scudari* ſe mit à la tête de ſes troupes pour aller combattre les Autrichiens qui, l'ayant battu pluſieurs fois, l'ont engagé à revenir précipitamment habiter de nouveau ſa fortereſſe. Les Albanois, que les Turcs appellent Arnautes, forment d'excellente infanterie, & ſont très-courageux ; ils ſont dans l'uſage d'affronter les premiers l'ennemi, & ils ſe font une gloire de cette coutume, qui leur vaut l'honneur de marcher à la tête de l'armée.

Raguſe, cette République ſi laborieuſe, & ſi pauvre en territoire, n'eſt plus qu'un phantôme imaginaire, dont il ſeroit impoſſible de fixer aujourd'hui la deſtinée. Tributaire des Turcs, protégée par l'Em-

pereur, ses vaisseaux redoutent les corsaires de Russie, & restent désarmés dans son port. Le commerce, qui faisoit toute la richesse de ses habitans, ne leur offre plus que l'image de la détresse ; & le traité qui rendra le calme à l'Empire Ottoman, peut seul rétablir la considération de cette République : alors le pavillon de Saint-Blaise reparoîtra dans l'Archipel & la Méditerranée, sans redouter celui de Saint-Nicolas, qui, comme patron des Russes, rivalise daus ce moment-cile protecteur de *Raguse*.

CHAPITRE XXXIX.

Avantages que l'Empereur peut retirer des ports de Dalmatie; son dévolu sur cette Province & celle de Bosnie. Description de ce pays; conquête de la Servie par la prise de Belgrade & de Symandrie. Situation de Nisse & de Vidin; importance de ces deux villes.

LA *Dalmatie* ne tardera peut-être pas à subir le sort de l'envie. Cette province convoitée par l'Empereur, qui desire des ports de mer pour augmenter le commerce de ses Etats, finira sans doute par lui appartenir. Venise qui possède une partie de ses côtes, pourra s'arranger, au moyen d'un échange proposé par la Maison d'Autriche, qui, entourant cette République de toutes parts, peut faire un arrangement qui arrondiroit ses possessions, soit du côté de *Modène* ou de *Milan*, & qui donneroit à l'Empereur

les moyens d'avoir une marine considérable, lorsqu'il seroit maître de la *Dalmatie* & de la *Croatie*, qui, ayant plusieurs petites isles sur leurs côtes, formeroient, sans beaucoup de travaux, de vastes ports & des rades sûres. *Mostar* est le chef-lieu de la *Dalmatie*; cette ville est grande & assez bien peuplée: le Gouverneur y fait sa résidence & commande une excellente infanterie.

La *Bosnie* est une excellente province, entrecoupée de Montagnes couvertes de forêts, dont les hautes-futaies serviroient aux plus belles constructions; des vallons fertiles produisent l'abondance & toutes les richesses de la nature. La *Save* sépare cette province des Etats de l'Empereur. *Bosna-Serai* est sa capitale où réside le Pacha, qui avoit lui seul, l'année passée, trente mille hommes sous ses ordres; mais toute la valeur des Bosniaques n'a pu résister aux Autrichiens, qui, après avoir pénétré dans leurs pays qu'ils s'étoient chargés de défendre, se

ſont emparés, à leur barbe, de *Gradiska* & de *Banialuk*, après un ſiège opiniâtre.

Joſeph II, agreſſeur dans cette guerre, ne devoit pas s'attendre à la malheureuſe campagne qui livra le Bannat de *Témiſwart* à la plus horrible vengeance; mais par une diſpoſition qui tient du délire, au lieu de ſe former en colonnes pour pénétrer tout-à-la-fois dans le pays ennemi, les Autrichiens, occupés uniquement à garder leurs foyers, furent placés en cordons le long des frontières. Trop foibles pour réſiſter aux Turcs, qui les attaquoient en corps d'armées, les troupes de l'Empereur repliées ſur la défenſive, s'occupèrent à des ſièges de peu d'importance. Le nom de *Sabatz*, de *Cochim* & de *Gradiska* n'étoient pas aſſez connus des Ottomans, pour que la reddition de ces places pût leur imprimer de la terreur; en un mot, c'étoit Belgrade, hors d'état de réſiſter long-temps, & qui, échappée à un coup de

main aſſez mal combiné, devoit la première être conquiſe par les Autrichiens; mais paroiſſant incapables d'aucun exploit, ils s'occupèrent aux travaux onéreux d'une digue diſpendieuſe & inutile ; & cette armée ſi bien diſciplinée, qui promettoit tant de victoires, tantôt diſperſée, le plus ſouvent inférieure & toujours hors d'état d'agir, ſe vit forcée à rétrograder en brûlant ſon propre pays, & n'ayant d'autre eſpoir que celui de voir ſes ennemis s'affoiblir eux-mêmes par leurs victoires. . .

Les Turcs enhardis par leurs ſuccès, ſe promettoient d'aller une ſeconde fois à Vienne, & ſe conſoloient déja des pertes de la *Moldavie* & d'*Ocſaçow*, eſpérant s'en dédommager complettement ſur les Etats de l'Empereur; telles étoient leurs diſpoſitions, lorſque le Général Laudon marche à la tête des Autrichiens, les rallie à la confiance qu'il leur inſpire, & les fait entrer victorieux dans *Belgrade*. Quoiqu'impartial dans tout ce

qui concerne cette guerre ; j'avoue que je tenois à la prise de ce boulevard, dont le seul nom causoit la sécurité des Ottomans ; après avoir vu cette place au moment de la rupture, j'osai écrire dans ma lettre insérée dans une gazette, & citée dans mon premier volume, que *Belgrade* ne résisteroit pas vingt-quatre heures : le Général Laudon s'en est rendu maître en trente-six, & je doute qu'aucun Ingénieur de son armée ait mieux calculé que moi lorsqu'il a livré l'assaut.

La garnison de cette ville en étant sortie avec les honneurs de la guerre, le Général Laudon fit donner une escorte aux habitans, qui, suivant l'usage des Turcs, ont préféré d'abandonner leurs maisons, plutôt que de rester sous la domination d'un Prince Chrétien.

La prise de Belgrade, suivie de la reddition de *Symandrie*, qui a voulu capituler aux mêmes conditions, entraîne la conquête de toute la *Servie*. Les autres petites villes des environs moins bien

fortifiées qu'*Orſova*, n'étoient pas en état de riſquer un ſiége, & ont fléchi devant le vainqueur. Les Turcs réfugiés à *Niſſe*, la ſeule place de guerre qu'ils aient entre *Belgrade* & Conſtantinople, n'eſt pas d'une grande importance par ſes fortifications, & ne ſeroit peut-être pas ſi difficile à prendre que *Belgrade*, elle en eſt éloignée de quarante lieues, dont la moitié eſt couverte de forêts, & l'autre forme un excellent pays rempli de grands villages, tels que ceux de *Devébargand*, où je fus arrêté, d'*Yagoudina* & du pont de *Morave*. Abdi-Pacha, ci-devant Gouverneur de *Belgrade*, & qui commandoit l'armée deſtinée à ſecourir cette place, ſe voyant obligé de battre la retraite, a brûlé le pont de bois qui eſt ſur la *Morave*, tant il avoit peur d'être pourſuivi juſqu'à *Niſſe*.

La *Servie* a de grandes reſſources pour le commerce, ſoit à cauſe du Danube, où ſe jettent les rivières qui la traverſent, & dont la navigation eſt un objet

très-lucratif pour servir de débouché, & même d'exportation, par la mer Noire, à toutes les productions du pays. Sa fertilité lui donne, toutes les années, les récoltes les plus abondantes ; des forêts élaguées par le temps, ont les meilleurs & les plus gros arbres qu'on puisse désirer pour la construction des vaisseaux : les Turcs sont les seuls qui puissent avoir tant de biens inutiles, dont ils ne savent tirer aucun parti.

Belgrade, capitale de la *Servie*, est assez considérable & bien bâtie ; son château & ses fortifications, que le traité de 1739 avoit fait démolir en partie, ne tarderont pas à être renouvellées sous la domination d'une puissance qui connoît tout le prix de cette place. Les Chrétiens qui l'habitoient, auront pu se loger plus commodément dans les belles maisons que les Turcs ont quittées ; il est probable qu'elles auront bientôt retrouvé de nouveaux maîtres, qui, abandonnant l'air mal-sain du Bannat de

Témiſwart, ou même pour ſe dédommager des pertes qu'ils ont éprouvées pendant la campagne précédente, ſe ſeront emparé des habitations & des champs que les Ottomans ont laiſſés à la diſpoſition du vainqueur.

La *Servie* ſoumiſe par les armes de l'Empereur, & une fois concédée par les Turcs mis hors d'état de la reconquérir, cette province lui reſtera fidelle, pourvu qu'il n'en moleſte pas les peuples pour leur religion : n'ayant aucun privilège à réclamer que celui de la juſtice & de la clémence de Joſeph II. Les Servites ont paſſé avec plaiſir ſous ſa domination ; & leurs mœurs, ſemblables à celles des Hongrois, ſont un garant de leur fidélité.

Vidin eſt la place la mieux fortifiée que les Turcs aient ſur le Danube ; cette ville eſt grande & bien peuplée, quoiqu'elle ait été pluſieurs fois ruinée par les Impériaux, qui ne la livrèrent qu'après l'avoir démentelée.

L'Isle murée, espèce de citadelle au milieu du Danube, est encore susceptible de quelque résistance ; à quelques lieues au-dessus, on voit les ruines du fameux pont bâti par Trajan ; quelques arches qui subsistent encore, attestent la solidité & la hardiesse de cet ouvrage des Romains.

Nicople, située sur la rive droite du Danube, est peu considérable ; & ses fortifications délabrées ne sont pas d'une grande défense. Ses habitans sont presque tous Chrétiens, & s'occupent d'un commerce assez étendu, par la navigation du fleuve qui baigne ses murs. Bayazet remporta une grande victoire dans ses environs sur Sigismond, Roi d'Hongrie. De vastes plaines, qui entourent cette ville, produisent beaucoup de bled, dont il se fait une grande importation à Constantinople ainsi que de la Valachie.

Cette province, dont la Porte Ottomane nomme l'*Hospodar* qui la gouverne, habitée par des Chrétiens du rite grec, est très-riche par un sol fertile, & des

productions en tout genre. Devenue le théâtre de la guerre, le prince de Cobourg défit en deux batailles l'armée du nouveau Grand-Visir, qui, moins flegmatique & plus hardi que Youſſeph-Pacha, voulut affronter les Autrichiens.

La *Valachie* ayant été conquiſe par les forces combinées des deux Cours impériales, le ſieur Mauroyani, grec dans toute la force du terme, s'eſt trouvé bien embarraſſé, ſoit à cauſe de la Porte Ottomane qui pardonne rarement la défaite d'un chef de ſes troupes, ſoit relativement aux deux Cours ennemies, difficiles à tromper ou à ſéduire par quelques propoſitions, plutôt inſidieuſes que franches, de la part d'un homme qui s'eſt montré tant de fois bas & fourbe, lorſqu'il étoit Drogman du Capitan-Pacha, & auſſi ſottement glorieux que vindicatif depuis qu'il eſt prince de Valachie.

Bukreſt, capitale de la *Valachie*, a fait ſi peu de réſiſtance devant les troupes impériales, & les habitans ont témoigné

tant d'empreſſemens à recevoir leurs nouveaux maîtres, que le reſte de la province ne devoit pas s'oppoſer davantage aux efforts victorieux de la maiſon d'Autriche.

Il paroît, d'après les arrangemens des deux cours alliées, que la Valachie doit reſter à l'empereur; ce pays, bordé par le Danube qui le ſépare de la *Bulgarie*, eſt habité par un peuple qui doit préférer à tous égards le gouvernement d'un prince chrétien, à la tyrannie des Ottomans, qui les moleſtent en tems de paix malgré leurs capitulations, & leur font ſupporter pendant la guerre tout le poids des impoſitions les plus onéreuſes.

La *Moldavie* qui avoit d'abord cédé à la valeur des Autrichiens commandés par le colonel Fabris, ſemble reſter en partage à l'impératrice de Ruſſie; le ci-devant prince, qui jouit maintenant dans les Etats de l'Empereur des fruits de ſa capitulation anticipée, a ſi peu fait de réſiſtance que la porte Ottomane accable

de toute ſa vengeance ſes malheureux enfans qui ſont reſtés à Conſtantinople les victimes de la fureur des Turcs.

Yaſſi eſt la capitale de ce pays, un des meilleurs de l'Europe, & qui deviendra, ſans doute, la plus belle poſſeſſion de la Ruſſie.

La *Beſſarabie*, conquiſe par le prince Potankin, ne laiſſe plus d'eſpoir aux Ottomans qui ont en vain réſiſté dans les murs de *Bender*. La priſe de cette ville a renouvellé le ſouvenir de l'horrible maſſacre qui eut lieu dans la dernière guerre, lorſque les Ruſſes s'en rendirent les maîtres; le Serraskier-Aſſan-Pacha a été forcé de reculer vers le Danube, après avoir vu ſuccomber *Akerman* ſous les efforts glorieux du prince Rapenin. Les Turcs ne poſſédant plus rien au-delà du Danube, conſervent *Iſmaël*, juſqu'au moment que les Ruſſes viendront les en expulſer; battus tour-à-tour par les aigles d'Autriche & de Ruſſie, ils n'ont plus de reſſource que

dans leur déſeſpoir. Conſternés par tant de revers à-la-fois, ils ſe rappellent en vain les beaux jours de leur empire; inſenſibles à ce ſouvenir, les arrêts du deſtin leur paroiſſent irrévocables, & ils courbent ſervilement la tête ſous le joug du préjugé qui leur fait croire ſans reſtriction que *c'étoit écrit.*

Tel eſt en général l'eſprit de la nation; mais le grand Seigneur menace de ſe mettre lui-même à la tête des armées; tous les deſcendans de Mahomet ſeront invités à ſuivre ſa hauteſſe qui doit s'arracher aux voluptés du Séraï, pour affronter elle-même ſes ennemis victorieux, & regagner encore les premières limites de l'Empire : ſi enfin le prophète eſt inſenſible à tous les maux de ſon peuple, l'Ottoman vaincu ſera peut-être vengé lorſqu'il faudra partager ſes dépouilles.

CHAPITRE XL.

Situation critique de l'Empire Ottoman ; s'il est injuste de s'emparer de leurs Provinces. Combinaisons politiques des deux Cours Impériales pour se partager leurs conquêtes. Opérations du roi de Suède ; conduite impolitique & injuste de la France envers la Porte Ottomane.

Tel est l'état critique & malheureux où se trouvent réduits les Ottomans à la suite d'une campagne désastreuse ; rivalisés par les Russes qui les voyoient avec peine maîtres du plus beau pays de la terre, ces habitans du Nord, lassés de vivre sous la neige & de cultiver des champs couverts de glaces, s'en plaignent à la nature, & lui demandent des climats plus heureux ; la terre leur paroît un domaine où tous les hommes ont le droit de choisir un espace qui fournisse à leurs besoins, & où ils

puiſſent trouver l'aiſance & le bonheur; telles ſont les idées communes à preſque tous les peuples qui ont abandonné tant de fois les frimats de la Zône glaciale, pour venir chercher les douceurs d'une région tempérée.

Les Turcs eux-mêmes, laſſés de vivre dans les déſerts de Tartarie, foudroyèrent la Perſe, & ſe repandirent dans l'Aſie mineure, leurs chefs ambitieux ne reſpectèrent aucune puiſſance; maîtres de l'Arménie, ils ſoumirent le pays de Babylone, firent la conquête de la Syrie, partagèrent l'empire des Arabes & de l'Egypte; la Grèce, aſſervie par leurs armes, devint le centre de l'eſclavage; l'Europe ne fut pas exempte de la fureur de ces conquérans ſi redoutables, & ſe ligua pluſieurs fois pour réprimer leur audace.

Glorieux de leurs victoires, des mœurs plus douces ſuccédèrent à la ſoif des conquêtes; les Turcs, paiſibles poſſeſſeurs des plus beaux pays du monde, & ſatis-

faits de la terreur qu'ils avoient inſpirée, firent des traités avec leurs voiſins qui s'eſtimèrent trop heureux de les voir mettre des bornes à leur ambition.

Une jouiſſance de trois ſiècles ne ſauroit rendre juſte une poſſeſſion uſurpée, *les droits de l'homme* en font foi ; & ſi de ſavans juriſconſultes ont établi qu'il falloit abolir les droits féodaux, quoiqu'ils ſoient auſſi anciens que la plus vieille monarchie de l'Europe, je déciderai, d'après le même principe, que les Ruſſes & les Autrichiens ont aujourd'hui le même droit que les Turcs eurent autrefois de ſoumettre la Grèce ; d'ailleurs étant un zélé *anti-philantropique*, c'eſt-à-dire, l'ami des blancs, je verrois avec plaiſir une révolution qui peut ramener la liberté ſur le boſphore ; j'ai trouvé bien inhumain & barbare de voir tant de jolies blanches vendues dans ce pays-là comme les négreſſes le ſont en Amérique, & il eſt bien étonnant que, lorſque la plupart de mes concitoyens s'occupent

de l'infortune des noirs qui sont à deux mille lieues des côtés de France, ils ne fassent pas une seule motion pour abolir l'esclavage en Turquie; l'humanité en seroit d'autant plus honorée, que cette révolution pourroit s'opérer dans ce pays-là sans ruiner des François, ou les faire égorger. Il est même à croire que toutes ces créatures reconnoissantes viendroient peupler nos landes, & partager avec nous les prérogatives de notre liberté.

Les Ottomans, livrés à la merci de leurs ennemis victorieux, fixent aujourd'hui l'attention de l'Europe, mais les intérêts politiques paroissent si divisés ou indécis qu'il seroit bien difficile de les fixer directement.

Le roi de Prusse ne verroit pas d'un œil tranquille l'aggrandissement des Etats de l'Empereur, & les fruits de l'ambition de sa voisine. S'il ne devoit trouver quelques dédommagemens à son inaction politique, il aura donc sa part,

lorſque ſa qualité d'arbitre de l'Europe peut lui valoir en même-temps la gloire d'en être le pacificateur.

Les Pays-Bas ont voulu ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche ; mais ne ſeroient-ils pas compris dans les diſpoſitions ſecrètes de la Cour de Berlin. Frédéric a donné ordre de tenir prêts ſes équipages de campagnes, l'Empereur garnit d'une armée formidable ſes frontières de Bohème & de Siléſie. Le tems peut ſeul nous inſtruire de ce qui doit en réſulter ; mais s'il eſt vrai que les Brabançons ne doivent plus être troublés dans leur effervefcence, la maiſon d'Autriche peut trouver dans ſes nouvelles conquêtes une ſorte de dédommagement à la perte des Pays-Bas.

Les Turcs conſternés demandent la paix, & ils ſont condamnés à la honte de la recevoir. Les plus cuiſans ſacrifices en ſont les préliminaires, ſans compter les articles qui leur rappelleront toujours que l'Autriche a vengé les affronts qu'elle

en reçut jadis, & que la Ruſſie eſt aſſez puiſſante pour leur dicter des loix.

Le roi de Suède attend également avec impatience la fin d'une guerre ruineuſe; les piaſtres des Ottomans ne le dédommageront jamais de ſes pertes. Guſtave devoit, en faveur de ſon allié, faire une diverſion du côte de la Ruſſie; mais, d'après ce même principe, il n'auroit pas dû ſe formaliſer que le roi de Dannemarck, auſſi fidèle que lui à ſes engagemens, exécutât ce qu'il avoit promis à l'Impératrice de Ruſſie.

La France occupée maintenant dans ſes propres foyers, eſt bien loin de marquer la moindre influence dans un moment auſſi déciſif pour les intérêts & la balance de l'Europe. Liés à la Hollande par les droits les plus ſacrés, notre indifférence nous a valu tout le tort que nous fait la perte de ſon alliance; indignes de la confiance que les Turcs avoient toujours conſervée pour les François, nous apprendrons bientôt ce que

peut une nation offensée pendant leur dernière guerre avec les Russes; nos militaires ne quittèrent jamais les armées Ottomanes. Le ministère les a rappellés dans celle-ci, sous prétexte que nous devions garder la neutralité. Il avoit, sans doute, oublié que nous n'étions pas plus tenus de la rompre dans la guerre précédente : pour mieux faire connoître ses nouvelles dispositions, nos officiers ont reçu l'ordre de se retirer clandestinement. M. le Roy étoit parti depuis deux jours de Constantinople lorsqu'on l'envoya chercher pour estimer deux frégates angloises qui étoient à vendre dans le port. Il est vrai que les Turcs savoient son départ, mais ils vouloient que l'ambassadeur n'ignorât pas que cette évasion étoit une insulte.

Le Sultan, de son propre mouvement, ou sans autre motif que les circonstances, bien faites, à la vérité, pour ramener les Turcs à des procédés plus honnêtes, rend la liberté à l'envoyé de Russie; & le comte de Choiseul-Gouffier, toujours

aux aguets pour mendier l'apparence d'un crédit qu'il n'a pas, le fait embarquer sur une corvette françoise pour se donner le relief d'une heureuse négociation. La Gazette de France, qui en rend compte, ajoute que c'est le comte de Choiseul-Gouffier qui a obtenu la liberté de ce prisonnier. Il est croyable que le Gazetier aura soustrait cet article à la révision du bureau des affaires étrangères ; mais, est-ce pour faire valoir le crédit de notre ambassadeur à Constantinople, qu'on fait mention des sacrifices que la Porte a renouvellés tant de fois aux sollicitations de la France, & qui ont fini par convaincre les Turcs que notre médiation leur deviendroit onéreuse ? si enfin ils accordoient, dans ce moment-ci, quelques faveurs au comte de Choiseul-Gouffier, bien loin de prouver que son personnel leur est agréable, elles ne peuvent être que l'effet d'une crainte bien naturelle ; & quand on en a déjà deux ennemis sur les bras, il faut être poli avec celui qui pourroit devenir le troisième.

On parle des vaiſſeaux françois entrés dans la mer noire l'année dernière : c'eſt encore un chef-d'œuvre de politique d'avoir obtenu cet avantage ; mais il n'y a rien d'extraordinaire, puiſque c'étoient des bâtimens deſtinés au cabotage, & que les Turcs ne pouvoient pas ſe méfier de quelques barques, n'importe même avec le pavillon françois, lorſqu'elles devoient aller à la proviſion pour leur Capitale ; mais le comte de Choiſeul-Gouffier n'obtiendra jamais qu'un vaiſſeau de Marſeille porte ſa pacotille en droiture à *Anapa*, ce qui s'appelleroit alors avoir la navigation libre de la mer noire.

CHAPITRE

CHAPITRE XLI.

Propositions de paix faites par les Turcs. Injustice faite à M. de Brintano, officier françois passé au service de Suède. Danger des conseils qu'on peut donner à la Porte Ottomane. Suites à craindre d'une nouvelle campagne. Conclusion de l'ouvrage.

LES Ottomans rebutés par tous les revers qu'ils ont éprouvés dans la dernière campagne, demandent la paix aux deux Cours Impériales, oubliant l'orgueil qui, pendant leur prospérité, les éloignoit de condescendre à une espèce d'égalité lorsqu'ils traitoient avec les Princes Chrétiens, ce sont eux-mêmes qui envoient leurs préposés à *Yassi* pour régler les conditions. Cette démarche, peu conforme à leur première fierté, prouve la nécessité où se voit la Porte Ottomane d'acheter, par des sacrifices, le repos du reste de l'Empire.

Le siège d'Orsova réduit en blocus a déconcerté plusieurs fois la valeur des Ottomans qui ont tenté vainement de secourir cette place, les Autrichiens ayant pris toutes les mesures pour s'opposer pendant l'hiver aux efforts redoublés de ceux qui ont voulu en forcer les approches. Il est à présumer que la capitulation de cette forteresse sera le premier des avantages que les troupes impériales peuvent se promettre au printems.

En se rappellant tous les maux que la guerre entraîne, il est bien à regretter que les Turcs, naturellement humains, se portent à cet excès de barbarie dont ils accablent leurs prisonniers de guerre. Les égards que les Autrichiens témoignent à ceux qu'ils ont désarmés, loin de rappeller aux Ottomans ces principes d'humanité qui sont si glorieux pour les vainqueurs, ne leur paroissent même pas dignes d'être imités; ils contemplent avec plaisir les victimes que leur a livrées la victoire; dévoués à la mort ou à l'es-

clavage, ces malheureux n'ont plus que l'alternative d'une fin prochaine, ou d'une longue suite de misère qui les livre tous les jours aux horreurs du trépas qu'ils invoquent.

Le chevalier Lombard, passé au service de Russie, & fait prisonnier par les Turcs, fut mis au *bagne* après avoir été l'esclave de différens maîtres. L'amabilité de son caractère, jointe à la facilité de parler la langue turque, lui avoit acquis toute la confiance de ses gardiens; il épia le moment, & disparut sans laisser aucune trace de son évasion; l'allarme fut aussi-tôt répandue dans ce séjour d'horreur: les officiers de la garde perdirent la tête par ordre du Sultan, & tous les autres prisonniers resserrés davantage, & chargés de nouvelles chaînes, payent bien chèrement le coup d'essai du chevalier Lombard qui, retourné en Russie, doit être à même de tracer à ses compagnons d'armes les traitemens affreux

qui leur ſont réſervés, ſi la fortune les livroit au pouvoir des Ottomans.

J'ai appris avec bien du chagrin que plus de quatre cents eſclaves, à qui on avoit refuſé tous ſecours depuis l'évaſion du chevalier Lombard, ont péri de la peſte ou d'autres maladies. Leurs nouveaux gardes ayant refuſé toute communication, même aux médecins & autres perſonnes qui les aidoient ordinairement de leurs charités, l'intérêt que m'avoient inſpiré les officiers & les ſoldats dont je fus, pendant près de deux mois, le compagnon d'infortune, me fait regretter de les ſavoir victimes d'un traitement ſi éloigné de celui que l'empereur fait éprouver à ſes priſonniers.

Puiſſe la paix faire bientôt ceſſer une guerre qui rendra le bonheur à tant d'infortunés, & le calme à trois empires !

Quelques Puiſſances vont, ſans doute, ſe diſputer la gloire d'interpoſer leur crédit ; mais ſeroit-ce l'An-

gleterre, à qui les Turcs doivent une partie des conſeils pernicieux qui les ont portés à déclarer la guerre à la Ruſſie ? Seroit-ce la France qui, par ſes offices, n'a plus laiſſé de doute ſur ſes diſpoſitions actuelles, & dont l'Ambaſſadeur s'eſt montré ſi peu digne de leur confiance ? Seroit-ce l'Eſpagne, elle qui n'a encore rien fait pour les Ottomans, & dont le traité n'a eu d'autre ſuite qu'un envoi copieux de quinquina, de peu d'uſage en Turquie ?

Rien ne paroîtra plus ſurprenant que le ſyſtême du Miniſtère françois, qui admet dans ſa ſageſſe que le Roi de Suède doit cauſer la ruine des Turcs.

Il a ſemblé cependant que la diverſion de Sa Majeſté Suédoiſe a ſauvé l'Archipel des ravages que ſe propoſoit d'y faire l'eſcadre Ruſſe. Cette Puiſſance a dû néceſſairement ralentir ſes opérations du côté de la Turquie, lorſqu'elle s'eſt vue obligée de faire face au Roi de Suède.

M. de Brintano, Officier François, qui avoit été chargé miniſtériellement d'aller en Turquie, pour donner aux Ottomans quelques idées de tactique, & qui les avoit ſuivi dans toutes les campagnes de la dernière guerre contre les Ruſſes, voulant leur être encore de quelque utilité dans celle-ci, & n'ayant pas trouvé les mêmes diſpoſitions dans notre miniſtère actuel, fut chargé, l'année paſſée, par le Roi de Suède, d'une miſſion particulière pour Conſtantinople, où il devoit influer dans les opérations militaires, & avoir même une part à celles de politique, dirigées par l'envoyé de Sa Majeſté Suédoiſe.

Lorſque M. de Brintano repaſſoit en France pour continuer ſon voyage, on voulut le metrre à la Baſtille, pour lui apprendre à ſe mêler des affaires des Turcs; mais ayant dérouté les Exempts de Police, il fut aſſez heureux pour échapper aux Lettres-de-cachet, & s'embarqua à

Nice pour Constantinople, où il fut reçu, suivant son caractère, à l'audience publique du Grand-Visir.

On finit par prétendre, à Versailles, que M. de Brintano n'avoit pas donné sa démission du service de France, avant d'accepter les offres du Roi de Suède. Quoiqu'il eût assuré le contraire, n'étant pas de sa faute, si ses dépêches avoient suivi le sort de tant d'autres, qui avoient été perdues pendant le grand froid avec les Couriers : on ne manqua pas de prévenir l'Ambassadeur de France que M. de Brintano étoit déchu de tous ses emplois, & même, ce qui paroît incroyable, rayé du tableau des Chevaliers de Saint-Louis. Le Comte de Choiseul-Gouffier, quoique ayant laissé transpirer cet avis ministériel, s'étoit trouvé plusieurs fois avec M. de Brintano, sans que son Excellence en parût choquée ; cependant il lui prit fantaisie, le 3 Novembre passé, de refuser de se trouver à un grand dînê que devoit donner l'envoyé d'Espagne,

à moins que M. de Brintano n'y parût pas avec la Croix de Saint-Louis. Cette clause originale a causé un grand chisme, l'envoyé de Suède ayant pris fait & cause ; mais il paroît que le Comte de Choiseul-Gouffier n'étoit pas fondé à faire cette insulte, n'étant pas possible que le Ministère convienne que M. de Brintano est coupable, parce qu'il a accepté un grade au service du Roi de Suède, avec la commission d'aller à Constantinople, pour les mêmes opérations dont il avoit déjà été chargé dans la dernière guerre. Du moins cela paroîtroit-il un coup d'autorité qui n'est plus de saison.

Quelles que soient les dispositions des autres Cours de l'Europe, au sujet de la guerre des Turcs, il paroît que la plupart occupée de leurs intérêts particuliers, seront peu dans le cas de produire quelques mouvemens.

L'Empereur, de son côté, veut traiter lui-même de la paix comme il a déclaré la guerre, & refuse toute médiation. Ce

n'eſt peut-être pas la manière d'accélérer les conditions d'un traité qui ne ſauroit traîner en longueur, car les préparatifs continuent pour la campagne prochaine, & il ne reſtera aux Turcs que l'alternative de ſe défendre au printemps, ou de ſigner les conditions qui leur ſeront impoſées.

Il eſt encore à craindre que certains Miniſtres ne repréſentent à la Porte Ottomane que la perte des Pays-Bas a diminué les forces de l'Empereur, & que la Ruſſie, peut-être au moment d'une nouvelle guerre avec une autre Puiſſance, ne ſera pas capable de ſuffire à trois campagnes à-la-fois. Malheur aux Ottomans, s'ils prêtent l'oreille à ce diſcours inſidieux ; le ſort en eſt jetté ſur leur tête ; ils ont été battus, & ils le ſeront encore ; une campagne de plus leur coûtera deux provinces. L'Empereur a beſoin de l'*Eſclavonie* & d'une partie de la *Dalmatie*, pour dominer ſur la mer Adriatique ; les Ruſſes auront en même-temps

l'adresse de tirer une ligne droite depuis *Ismaël* jusqu'au Danube ; peut-être encore l'Empereur céderoit-il la *Valachie* à l'Impératrice, en considération des deux provinces qu'il s'approprieroit nouvellement pour les frais de cette campagne.

Les partages entre la Russie & l'Autriche ne sauroient aller plus loin, mais l'union peut aller jusques-là. Constantinople, à la merci des armes Impériales, seroit, pour la confédération des deux Cours, une pierre d'achoppement qui finiroit par les désunir.

La position de cette capitale, celle de l'Archipel & de toute la Grèce, en y comprenant la côte d'Europe & d'Asie, ne pouvant jamais former qu'un état particulier, la jalousie de deux Puissances alliées pour leurs intérêts, mais rivales par leur ambition, s'opposera toujours au renversement de cet Empire, dont les débris ne sauroient être également partagés.

Assan-Pacha, dépouillé de la charge

de Grand-Amiral, croyoit rappeller sa gloire à la tête d'une armée de terre; mais il étoit réservé à de nouvelles défaites, lorsque, par un dernier coup de politique de ses ennemis, & même du Sultan, qui ne l'aime guères depuis qu'il a cessé d'être victorieux, sa Hautesse l'a fait Grand-Visir. Après avoir refusé tant de fois cette dignité, son ambition la lui a fait accepter dans une crise où, voyant la difficulté de soumettre les ennemis de l'Empire, & celle d'échapper au cordon qui le menace, il a cru qu'il lui seroit glorieux de terminer sa carrière avec ce titre, qui manquoit à sa renommée.

Par une fatalité qui semble être attachée à l'empire Ottoman, depuis cette déclaration de guerre, les Turcs ont pris à tâche de se défaire successivement de leurs meilleurs officiers. Le contre-amiral sacrifié à son retour d'Ocsacow, parce qu'on l'accusoit de n'avoir pas secondé l'attaque de Kinburn, fut le premier exemple de leur injustice. La campagne d'Youssef-

Pacha qui avoit paru ſi bien concertée, n'étoit, à la vérité, que la ſuite des mauvaiſes combinaiſons des Autrichiens; mais les ſuccès de ce grand Viſir avoient inſpiré de la confiance aux yenniſſaires qui commençoient à avoir bonne opinion d'eux-mêmes, lorſque la ſublime Porte qui ne ſavoit pàs qu'il étoit plus facile de fatiguer les troupes impériales que de les vaincre, diſgracia celui qui ſavoit temporiſer à propos & dérober ſes démarches; le Pacha de Vidin, élu grand Viſir, crut pouvoir tout entreprendre, parce qu'il voulut tout oſer; mais le prince de Cobourg l'ayant défait en bataille rangée, le pourſuivit dans ſa défaite, & ne lui laiſſa que ſa honte & ſa préſomption.

Youſſef-Pacha fut rappellé de ſon exil, & on lui confia le commandement d'une partie de cette armée qu'il avoit déjà commandée en chef; la ſageſſe & la modération de cet ex-miniſtre lui ſervirent peu dans cette occaſion, & il ſe

vit forcé à reculer devant ceux qui l'avoient tant redouté l'année précédente.

En vain appellera-t-on les cohortes d'Asie, rebutées par la misère des camps, & les succès des troupes impériales, l'espoir du butin ne les arrachera plus à leurs foyers; les provinces d'Europe opposeront, il est vrai, de plus grands obstacles; mais la valeur des Bosniens est égalée par celle des Croates; les Albanois redoutent les Hongrois, & l'Ottoman réservé a de nouvelles pertes, ce malheureux peuple, rétrogradant de lui-même, abandonnera son pays au vainqueur.

Telle est la situation où se trouve aujourd'hui l'empire Ottoman, attaqué par des ennemis puissans qui ont résolu de le démembrer. Les Turcs énervés par trois siècles de jouissances, n'ont plus cette intrépidité de leurs ancêtres, & la première étincelle de courage ne luit en eux que pour un moment; inhabiles à fixer la victoire, ils achèvent eux-mêmes leur déroute & n'ont aucun point de

ralliement, lorſqu'égarés dans leurs défaites ils s'échappent de leurs ennemis.

Puiſſent-ils s'éclairer un jour! Vœux inutiles! Alimentés par l'ignorance, le fanatiſme borne leur entendement, & ils n'aſpirent qu'après d'heureux loiſirs. L'Ottoman habite le plus beau climat du monde, la terre obéit à ſes foibles travaux, & il recueille, ſans ſe livrer aux fatigues, tout ce qu'il demande à la nature. Libre de toute impoſition, il ne doit rien au Sultan; paiſible dans ſes foyers, il vit heureux au ſein de ſa famille, & s'il en eſt arraché par les cris de guerre, l'eſpoir d'un riche butin le range ſous des drapeaux, comme le déſavantage le ramène bientôt dans ſon aſyle.

Les Grecs & les Arméniens ſont les ſeuls qui connoiſſent tout le poids de la ſervitude. Accablés par les impôts, l'*ariſtocratie* ottomane ſe joue de leur exiſtence & de leurs fortunes, en les ſacrifiant tous les jours à ſon avidité. Humiliés par le dernier des Muſulmans, les malheureux

tributaires prient Saint-Nicolas d'amener en Turquie une révolution salutaire, qui les fasse jouir d'un gouvernement juste & paisible.

Ce moment paroît bien éloigné ; les Ottomans peuvent être chassés d'Europe, mais ils ne seront jamais convertis ; le fanatisme les suivra par-tout, & le voile de la religion sera toujours la cause de cette insouciance, qui leur fait mépriser tout ce qui, les rapprochant de nos mœurs, pourroit les éloigner de leurs préjugés.

Tel est l'apperçu de mes réflexions, j'ai rendu justice aux Turcs en louant leurs vertus comme j'ai blâmé leurs vices. Je les vois à regret victimes de l'ineptie, & du sot orgueil qui a préparé leur ruine. Après avoir méprisé les Chrétiens, ils se voient forcés de les craindre ; mais si leur fureur ne peut égaler leur honte, tranquilles sur le passé, ils jouissent du moment, & disent pour l'avenir *allakérim*, Dieu est miséricordieux.

Fin du Tome Second & dern.

ERRATA.

PAGE 54, ligne 7, & j'ignorois, *lisez* j'ignorois. lig. 8, & ne servoit, *lis.* pour ne servir. Pag. 100, lig. 5, ces chevaux, *lis.* les chevaux. Pag. 104, lig. 1, poussant, *lis.* faisant. Pag. 129. lig. 24, enharnachés, *lis.* harnaché. Pag. 192, lig. 16, Chyébis, *lis.* Chyélébis. Pag. 232, lig. 21, l'avantage, *lis.* ressource. Pag. 238, lig. 4, enfagottées, *lis.* fagottées. Pag. 268, ligne 10, excellente, *lis.* très-bonne. Pag. 287, lig. 2, côtés de France, *lis.* côtes de France.